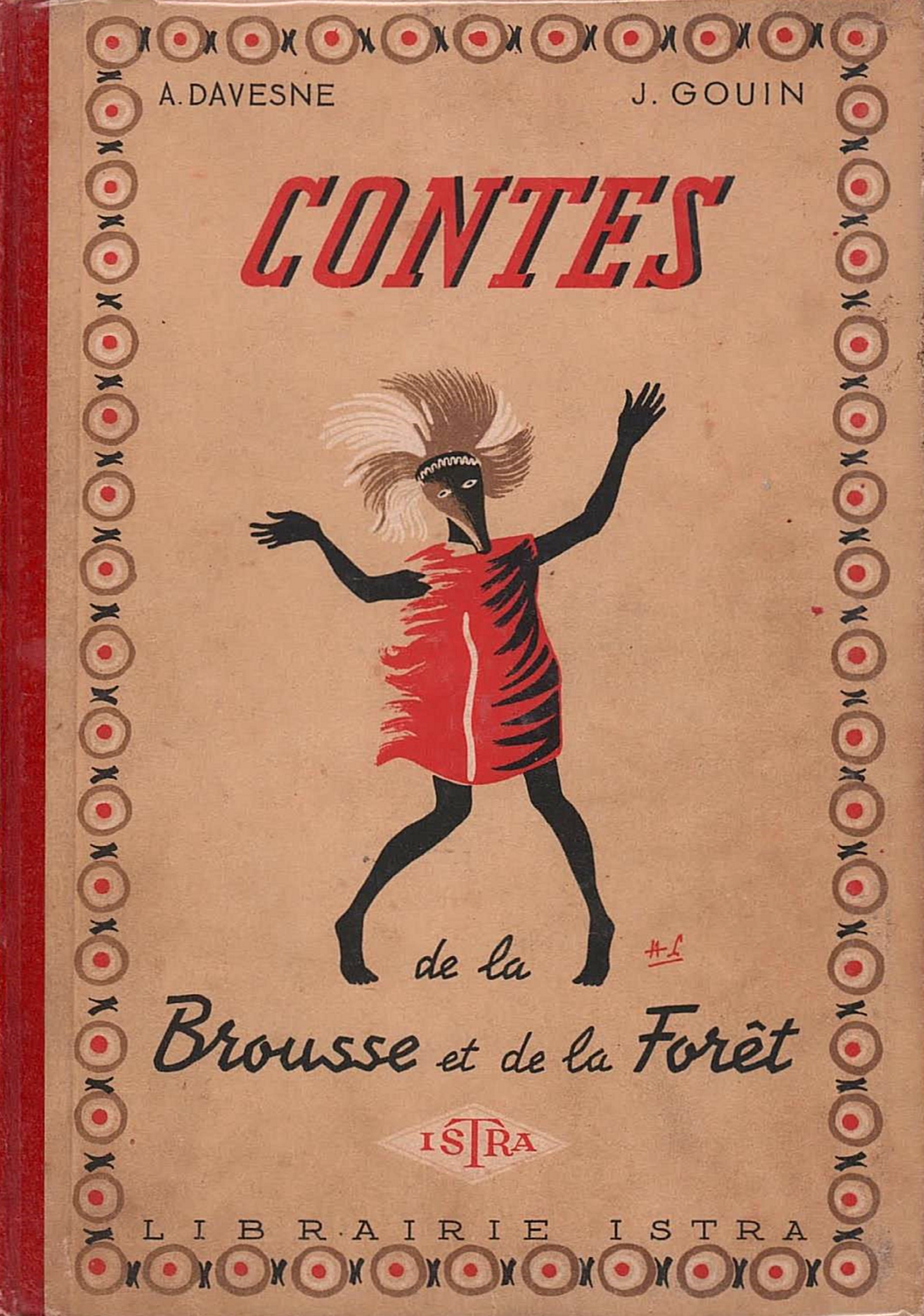

A. DAVESNE
J. GOUIN
CONTES
de la
Brousse et de la Forêt
ISTRA
LIBRAIRIE ISTRA

A. DAVESNE J. GOUIN

# CONTES
## *de la brousse et de la forêt*



ILLUSTRATIONS DE P. LAGOSSE

LIBRAIRIE ISTRA

PARIS (7e)
7, RUE DE LILLE




STRASBOURG
15, RUE DES JUIFS



# I. — HISTOIRE DE MOSIKASIKA LE PETIT POUSSIN

QUAND Mosikasika vint au monde, c'était un tout petit poussin. C'était un tout petit, petit poussin, mais tu n'en trouveras pas qui soit aussi malin.

Hélas! hélas! huit jours seulement après sa naissance — huit jours seulement! — Mosikasika, le poussin, était déjà un orphelin.

Il dit :

— Mon père et ma mère sont morts de faim parce que le roi ne leur avait pas rendu le sac de maïs qu'il leur avait emprunté. Je vais aller trouver le roi et lui réclamer le sac qu'il me doit.

Il décroche sa petite gibecière et se met en route aussitôt.

Mais il n'a pas fait trois pas qu'il bute sur un morceau de bois et manque de tomber. Il se relève et dit fort poliment :

— Excuse-moi, Morceau de Bois, car, vraiment, je ne t'avais pas vu!

— Je t'excuse bien volontiers et tu m'as l'air d'un brave petit poussin. Mais, dis-moi, où vas-tu donc ainsi, toi qui es si petit?

— Je m'en vais, de ce pas, chercher ce que le roi me doit.

— Allons-y ensemble! dit le morceau de bois.

— Allons-y!

Le morceau de bois se fait petit, petit comme une allumette. Mosikasika le prend et le met dans sa gibecière.

S'étant remis en route, il rencontre un chat qui lui dit, en se léchant les moustaches :

— Ah ! ah! voilà de la belle petite viande pour moi.

— Non! lui répond le petit poussin. Je ne suis pas pour toi : car je ne suis ni gros ni gras.

— Vraiment? reprend le chat... Et peut-on savoir, Monsieur le Poussin, où tu t'en vas si matin ?

— Je m'en vais, de ce pas, chercher ce que le roi me doit.

— Alors, allons-y ensemble! dit le chat; il y aura peut-être là-bas quelque chose de bon pour moi.

— Peut-être! répond le poussin.

Le chat se fait petit, petit comme un grain de mil. Mosikasika le prend et le met dans sa gibecière.

Arrive une hyène qui demande :

— Poussin, petit poussin, où t'en vas-tu d'un si bon train?

— Je m'en vais, de ce pas, chercher ce que le roi me doit.

— Allons-y ensemble! dit l'hyène.

— Allons-y !

L'hyène se fait petite, petite comme un grain de blé. Mosikasika la prend, la met dans sa gibecière, puis recommence à trotter.

Il rencontre un lion qui l'interroge à son tour :

— Poussin, petit poussin, où t'en vas-tu sur ce grand chemin?

— Je m'en vais, de ce pas, chercher ce que le roi me doit.

— Allons-y ensemble! dit le lion.

— Allons-y!

Le lion se fait petit, petit comme un grain de poivre. Mosikasika le prend et le met dans sa gibecière.

Un peu plus loin, il rencontre un éléphant qui lui demande en se dandinant :

— Poussin, petit poussin, est-ce que tu vas encore bien loin?

— Je m'en vais, de ce pas, chercher ce que le roi me doit.

— Partons ensemble! dit l'éléphant.

— Partons!

L'éléphant se fait petit, petit comme un grain de maïs. Mosikasika le prend et le met dans sa gibecière.

Il repart et rencontre bientôt un guerrier qui lui dit :

— Poussin, petit poussin, où t'en vas-tu, portant un sac si plein?

— Je m'en vais, de ce pas, chercher ce que le roi me doit.

— Allons-y ensemble, dit le guerrier.

— Allons-y!

Le guerrier se fait petit petit : il devient haut comme un haricot. Mosikasika le prend et le met dans sa gibecière.

Il arrive enfin au village qu'habite le roi.

* * *

Dès qu'ils le voient arriver, les habitants du village se dépêchent d'aller dire au roi que le petit poussin est venu réclamer le sac de maïs qu'on lui doit. Mais le méchant roi dit :

— Faites chauffer de l'eau. Quand elle sera bien bouillante, vous la verserez sur le petit poussin; il mourra, et le village n'aura rien à payer.

En entendant ces mots, la fille du roi, plus méchante encore que son père, se met à battre des mains et à dire, tout en sautant de joie :

— C'est moi qui veux verser l'eau! Pour tuer le poussin il n'en faut pas d'autre que moi!

On allume un grand feu, et, bientôt, la fille du roi, portant sur sa tête un grand pot plein d'eau bouillante, s'en va trouver le poussin.

En la voyant venir, le pauvre Mosikasika tremble de frayeur ; mais il a la bonne idée de crier :

— Morceau de Bois! aide-moi!

Aussitôt le morceau de bois sort de la gibecière, redevient grand, donne un grand coup à la fille du roi qui tombe et se brûle avec l'eau bouillante qu'elle portait.

Les gens du village sont bien étonnés. L'un d'eux dit pourtant :

— Enfermons ce méchant poussin dans le poulailler avec les grosses poules. Elles le frapperont du bec et il mourra.

Mais Mosikasika se dépêche de crier :

— Chat! aide-moi!

Le chat sort de la gibecière, redevient grand, étrangle toutes les poules et se sauve avec la plus grasse.

Alors quelqu'un dit :

— Qu'on enferme ce poussin dans la case des chèvres : il sera piétiné et il mourra.

Mais Mosikasika se dépêche de crier :

— Hyène! aide-moi!

L'hyène sort de la gibecière, redevient grande, tue toutes les chèvres et emporte la plus belle.

Un berger dit alors :

— Enfermons ce poussin dans l'enclos des bœufs : il sera écrasé et il mourra.

Mais Mosikasika se dépêche de crier :

— Lion ! aide-moi !

Le lion sort de la gibecière, redevient grand, tue tous les bœufs et dévore le plus gras.

Les gens du village sont furieux.

— Comment se débarrasser de ce maudit poussin? C'est un véritable démon !

Alors le chef des caravanes dit :

— Enfermez-le avec les chameaux : il sera mordu, piétiné, étouffé ; à coup sûr il mourra.

Mais Mosikasika se dépêche de crier :

— Eléphant ! aide-moi !

L'éléphant sort de la gibecière, redevient grand, regarde les chameaux, les assomme avec sa trompe, et les écrase jusqu'au dernier.



Les habitants du village ne savent plus que faire. Ils vont trouver le roi et lui racontent l'histoire. Et le roi dit :

— Ce diable de poussin ne veut pas mourir ici. Donnons-lui son sac de maïs et qu'il s'en aille. Quand il sera tout seul dans la brousse, nous courrons après lui, nous le rattraperons nous le tuerons et nous lui reprendrons son héritage.

Le roi fait donc ouvrir le trésor royal et l'on donne à Mosikasika le sac de maïs qu'on lui doit. Et Mosikasika quitte le village.

Mais peu de temps après, tout le monde, le roi en tête, monte à cheval, et hop ! hop ! on se lance à sa poursuite.

Quand Mosikasika voit venir à lui tous ces cavaliers, il crie bien vite :

— Guerrier ! aide-moi !

Le guerrier sort de la gibecière, redevient grand, saisit son sabre et sa lance et massacre tous les poursuivants.

Mosikasika reprend alors son sac, revient tranquillement dans son village et partage son maïs entre ses frères et ses amis, tout en racontant ses nombreuses aventures.

*Et voilà l'histoire de Mosikasika telle qu'on la dit en Afrique, le soir, auprès d'un bon feu, à l'heure où les lions chassent au loin dans la brousse.*[1]

*Conte de l'Afrique noire.*



---

[1]) En Afrique, vaste étendue de terrain inculte, parfois boisée.



## 2. — LE PETIT BEIGNET

IL y avait une fois un vieux avec sa vieille.... Ils n'étaient guère à leur aise, mais ils s'aimaient bien. Un jour, le vieux dit à sa vieille :

— Femme, c'est aujourd'hui dimanche. J'ai envie de manger quelque chose de bon.... Si tu me faisais un petit beignet?

— Hélas! mon homme, dit la vieille, avec quoi veux-tu que je fasse un petit beignet? Je n'ai plus une once de farine.

— Oh! vieille, tu es si maline, que tu finiras bien par dénicher ce qu'il faut. Un coup de balai dans la grange, un coup de raclette dans la huche, et voilà ta farine trouvée....

La vieille fit ce que lui disait son homme : elle balaya la grange, elle racla la huche et elle amassa juste assez de farine pour faire un petit beignet.

Quand il fut tout chaud et tout reluisant, la vieille prit le petit beignet et le mit sur le rebord de la fenêtre pour le faire refroidir. D'abord il se tint coi... puis, il ouvrit un œil, et un autre... et il aperçut le vaste monde. Oh! oh! comme tout était beau et joyeux! Alors il n'y tint plus.

Hop ! d'un bond il saute sur le banc de pierre. Ploc ! il bondit sur la route et frrout !... le voilà qui se met à rouler, rouler, aussi ferme et brillant qu'un écu d'or.

Il n'a pas fait cent tours qu'il rencontre un lièvre :

— Petit Beignet, petit Beignet tout chaud, tout doré, je vais te manger, dit le lièvre.

— Patience ! dit le petit Beignet de sa voix crépitante comme la pâte à frire. Écoute-moi d'abord : Balayé dans la grange, - Raclé dans la huche, - Pétri dans la crème, - Refroidi sur la fenêtre, - Je me suis sauvé de chez mon vieux, - Je me suis sauvé de chez ma vieille, - Je me sauverai bien de toi, vieux louchon.

Et tandis que le lièvre l'écoute, tout yeux, tout oreilles, aussi distrait qu'un écolier devant une mouche, le petit Beignet lui tire sa révérence. Et le voilà qui roule, roule à travers un sentier de la forêt, plus vif et plus fou qu'une roue de bicyclette sans frein.... Et cela jusqu'au moment où il aperçoit l'ours gris qui marche tout debout sur la route, se dandinant comme un homme ivre. Il voit le petit Beignet, passe sa langue sur son gros museau et dit :



— Petit Beignet, doré, sucré comme le miel, je vais te manger.

— Pas encore, répond le petit Beignet. Ecoute-moi d'abord : Balayé dans la grange, - Raclé dans la huche, - Pétri dans la crème, - Refroidi sur la fenêtre, - Je me suis sauvé de chez mon vieux, - Je me suis sauvé de chez ma vieille, - Je me suis sauvé de la patte du lièvre, - Je me sauverai bien de toi, vieux grison.

Et tandis que l'ours gris lèche ses babines et cligne des yeux, le petit Beignet roule, roule, plus rapide qu'un cercle de tonneau lancé par un enfant joyeux.

Mais déjà, Renard l'a vu, - Renard le rusé, - et il lui barre la route :

— J'ai grand faim, petit Beignet. Une, deux, je vais te manger.

— Attends un peu, dit le Beignet, j'ai quelque chose à te dire : Balayé dans la grange, - Raclé dans la huche, - Pétri dans la crème, - Refroidi sur la fenêtre, - Je me suis sauvé de chez mon vieux, - Je me suis sauvé de chez ma vieille, - Je me suis sauvé de la patte du lièvre, - Je me suis sauvé de la gueule de l'ours, - Je me sauverai bien de toi, vieux rusé.

— Que racontes-tu donc? demande le Renard. J'ai l'oreille dure et je ne t'entends point : je vieillis, hélas ! je vieillis... Mais si tu étais gentil, tu monterais sur mon museau et tu me chanterais gaillardement ta chanson. J'aurais grand plaisir à t'écouter, car tout le monde dit que tu as une voix bien jolie.

Renard joue de la ruse et le sot petit Beignet s'y laisse prendre. Une, deux..., il saute sur le museau de Renard et, de sa voix la plus câline il chante :

— Je suis un petit Beignet, - Balayé dans la grange - Raclé dans...

— Ham! ham!... avant même qu'il ait achevé, Renard a secoué ses narines, ouvert sa gueule et reçu en plein sur la langue le petit Beignet doré, sucré. Il le croque à belles dents, puis il se lèche les babines, une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace de sucre ; et, l'œil avivé, la queue en pointe, il reprend sa course dans la forêt.

M. Hollebecque.
(Extrait des *Petits Bonshommes*.)



# 3. — ESPÉRANTOS
## LE MAUVAIS COMMISSIONNAIRE



'ÉTAIT un petit enfant noir, tout noir depuis la tête jusqu'aux pieds, pas noir comme du cirage, bien sûr, ni même comme du charbon, brun plutôt, d'un beau brun foncé comme une châtaigne bien mûre.

Il était haut comme une botte et rond comme un bouchon. Il avait des cheveux frisés, plus raides que de la laine, de bonnes joues luisantes, un nez aplati, de gros yeux qui bougeaient sans arrêt, et un joli sourire qui lui découvrait des dents plus brillantes que des perles.

Sa mère lui avait donné un nom magnifique : elle l'avait appelé Espérantos [1], et ce nom signifiait que la bonne maman espérait bien que son fils deviendrait un jour l'orgueil de sa famille et même de son village.

Hélas ! je crois bien qu'Espérantos n'a jamais justifié l'espoir qu'on avait mis en lui, car, s'il était très, très obéissant, il n'était pas très, très intelligent, comme la suite de cette histoire vous le montrera.

* * *

Un matin, sa mère l'envoya acheter une aiguille. Il partit faire la commission. En revenant, il rencontra un jeune garçon qui portait sur sa tête un sac de son. Il l'arrêta et lui dit :

---

[1]) Prononcez Espérantoss.

— Je viens d'acheter une aiguille, mais j'ai peur de la perdre. Où pourrais-je la mettre pour être sûr de la retrouver?

L'autre lui répondit :

— Mets-la dans le sac de son.

Espérantos mit l'aiguille dans le sac.

Lorsqu'il fut presque arrivé chez lui, il redemanda son aiguille. Mais allez donc trouver une aiguille dans un sac de son! Il eut beau chercher, chercher, et fouiller jusqu'au fond du sac, il ne trouva rien.

Il rentra chez lui tout piteux.

Sa mère lui demanda :

— Où est l'aiguille, Espérantos?

Il répondit en pleurnichant :

— J'ai rencontré un jeune garçon qui portait sur sa tête un sac de son. Pour ne pas perdre l'aiguille, je l'ai mise dans le sac, mais je n'ai pas pu la retrouver.

La mère leva les bras en s'écriant :

— Bonté du Ciel! Espérantos, qu'as-tu fait du bon sens que j'espérais t'avoir donné en même temps que ton nom? Une aiguille ne se met pas dans un sac de son! Pour porter une aiguille, on la fixe solidement à la manche de sa blouse, et puis on l'apporte à la maison : de cette manière on est sûr de ne pas la perdre. As-tu compris?

— Oui, maman.

— Et bien, tâche de t'en souvenir la prochaine fois!

* * *

La fois suivante, ce fut du beurre qu'Espérantos alla acheter. Il se rappelait fort bien les recommandations de sa maman, et, comme il était très, très obéissant, mais pas très, très intelligent, il prit le beurre, le mit dans la manche de sa blouse, et le colla le plus solidement qu'il put. Après quoi, il revint à la maison.

Or le soleil d'Afrique est terriblement chaud.... Voilà le beurre qui se met à fondre, et à couler tout le long de la blouse, et à tomber à terre. Si bien que lorsque Espérantos arriva à la maison, il ne lui restait plus, en fait de beurre, qu'une grande tache graisseuse sur sa blouse.

Quand la mère le vit dans cet état, elle demanda :

— Espérantos, qu'as-tu fait du beurre?

— Maman, j'ai bien suivi tes conseils : j'ai mis le beurre dans la manche de ma blouse, et je l'ai collé très solidement, mais ...... il s'est sauvé tout de même!

Alors la brave femme en fut si navrée que les bras lui en tombèrent.

— Bonté du Ciel! Espérantos, qu'as-tu donc fait du bon sens que j'espérais t'avoir donné en même temps que ton nom? Une motte de beurre ne se colle pas sur une manche de blouse! Pour porter une motte de beurre, on la met dans un pot ; on ferme le pot avec soin et, en cours de route, on le trempe dans l'eau fraîche de la fontaine. De cette manière le beurre ne fond pas. As-tu compris?

— Oui, maman.

— Et bien, j'espère que tu t'en souviendras.

* * *

A quelque temps de là, Espérantos fut envoyé chez des amis qui lui donnèrent un petit chien.

— Porte-le à ta maman, lui dirent-ils. Elle sera très contente.

Espérantos prit le petit chien. Et comme il avait très bonne mémoire, il se rappela ce que sa mère lui avait dit la dernière fois. Il



chercha donc un pot, le trouva, y mit le petit chien, ferma le couvercle avec soin, et, en passant près de la fontaine, il trempa le tout dans l'eau fraîche. Puis il revint à la maison.

— Qu'apportes-tu dans ce pot? demanda la mère.

— Un petit chien, maman, répondit Espérantos.

Et il ouvrit le pot. Mais le pauvre petit chien était presque mort.

— Misère de moi! s'écria la femme. J'ai donné un beau nom à mon fils pour qu'il soit plus intelligent que tous les garçons de son âge, et voilà que sa tête est vide, comme un tam-tam[1].... Ecoute-moi bien, roi des nigauds : un chien ne s'enferme pas dans un pot. Quand on te donne un chien, tu lui attaches une corde autour du cou, puis tu prends l'autre bout de la corde et tu reviens à la maison en disant : « viens! viens! » et en sifflant comme ça: « ou-itt! ou-itt! » As-tu compris?

— Oh oui, maman!

— Eh bien, tâche d'en faire ton profit la prochaine fois.

* * *



Deux jours plus tard, Espérantos alla acheter un gigot de chevreau. Il n'oublia pas d'emporter une corde. Dès que le boucher l'eut servi, il attacha un bout de la corde au gigot, prit l'autre bout et revint à la maison en disant : « viens! viens! » et en sifflant comme ça : « ou-itt! ou-itt!

[1]) Un tam-tam est une sorte de tambour employé par les Noirs de l'Afrique.

Or, les chiens qui étaient sur la place du marché l'entendirent appeler et siffler. Croyant que leur maître était par là, ils rappliquèrent tous au grand trot, puis, attirés par la bonne odeur de la viande, ils coururent derrière Espérantos et dévorèrent le gigot, ne laissant que l'os et quelques débris de chair.

Quand le gamin arriva chez lui, traînant l'os au bout de sa ficelle, sa mère ne lui dit rien...... et l'histoire ne raconte pas ce qu'elle fit. Mais vous le devinez peut-être, et je vous souhaite de n'être pas souvent reçu comme Espérantos fut reçu ce jour-là!

*Conte de l'Afrique noire.*





# 4. — LE TROMPEUR TROMPÉ

IL était une fois un méchant homme qui aimait bien tromper les pauvres gens. Un jour, il embaucha un garçon pour travailler chez lui :

— Si tu travailles bien, lui dit-il, je te donnerai deux mille francs à la fin du mois, mais à une condition : avant de te payer, je t'enverrai chercher deux choses ; si tu ne me les apportes pas, tu n'auras pas un sou. Est-ce convenu?

Le pauvre garçon, ébloui à l'idée de gagner deux mille francs dans un mois, accepta ces conditions sans réfléchir davantage.

Pendant tout le mois, il travailla sans relâche, et, quand le dernier jour fut arrivé, il alla trouver son maître et lui dit :

— J'ai fini mon mois. Avez-vous été content de mon travail?

— Très content, en vérité!

— Eh bien, dites-moi les deux choses que je dois vous apporter et donnez-moi mes deux mille francs.

Et ce méchant homme lui répondit, en ricanant :

— Apporte-moi Ha! et Hi! et tu auras ton argent.

Le pauvre garçon en resta tout ébahi. Il se demandait :

— Qu'est-ce que cela peut être, Ha et Hi?

Mais il était fort rusé et il eut bientôt trouvé. Il s'en alla dans une vieille grotte humide et sombre qu'il connaissait, y attrapa une énorme araignée, puis il chercha encore et trouva un scorpion. Il les prit tous deux avec des pinces et les mit dans une bouteille noire qu'il ferma soigneusement et qu'il apporta à son maître.

— Voilà, dit-il, Ha! et Hi!

Le maître regarda la bouteille et demanda :

— Qu'est-ce que tu as là-dedans?

— Mettez-y votre doigt, répondit le garçon; vous en sortirez : Ha! et Hi!

Et il déboucha la bouteille.

Le maître y mit le doigt et le scorpion le piqua si cruellement qu'il cria : Ha-a-a!

Et le garçon de rire :

— Vous avez Ha! Mettez un autre doigt et vous trouverez Hi! peut-être!

Mais le maître en avait assez. Il paya les deux mille francs.

D'après un *conte de l'Indochine.*






# 5. — LE CHIEN ET LE RAT

EN ce temps-là, le chien et le rat étaient bons amis. Un matin, ils se promenaient ensemble et se racontaient d'agréables histoires. Au bout d'un moment, le chien dit au rat :

— Ami Rat, j'ai bien faim !

— J'ai faim, moi aussi, camarade Chien !

— Qu'allons-nous faire, ami Rat ?

— Camarade, vous êtes, de beaucoup, mon aîné, et j'ai mis en vous toute ma confiance. A vous de décider.

— Eh bien ! je suis d'avis que nous partions à l'aventure. Pour peu que la chance nous favorise nous trouverons du gibier sur notre chemin.

Les deux amis se mirent en route. Ils rencontrèrent un bœuf gros et gras.

— Camarade, dit le rat, voilà, je crois, une fort belle pièce !

— Tu as raison, mon ami, essayons de l'attraper.

Le chien sauta

sur le bœuf ; mais le bœuf s'en débarrassa sans peine et s'enfuit au galop. Nos deux compères se lancèrent à sa poursuite.

Or, la chance était pour eux, ce jour-là : le bœuf, essoufflé par sa course, tomba par hasard dans un trou et se tua sur le coup.

Le chien et le rat commencèrent à le dévorer tranquillement.

* * *

Quand ils furent repus, le rat dit à son compagnon :

— Camarade, nous ne pouvons, à nous deux, manger toute cette viande, et pourtant nous ne voulons pas la laisser perdre !

— Certes non, nous ne voulons pas. Mais que faire ?

— C'est très simple : vous qui avez de bons crocs, vous allez découper la viande en morceaux. Je monterai ces morceaux en haut de cet arbre qui se dresse tout près d'ici ; ils sécheront et ne pourriront plus ; et, comme ils seront accrochés très haut, ni l'hyène, ni le chacal ne pourront les prendre.

— Fameuse idée, mon ami !

Ils se mirent à l'œuvre aussitôt, et bientôt il ne resta plus sur le sol que les os du bœuf, ses cornes et ses sabots.

* * *

Le soir du même jour, le chien dit au rat :

— Ami Rat, il est temps de dîner, je crois !

— C'est vrai, camarade, allons à notre garde-manger.

Le rat grimpa dans l'arbre et commença de grignoter, croquer, se régaler tout à son aise.

Assis au pied de l'arbre, nez en l'air, le chien le regardait faire. Au bout d'un moment, il lança un bref aboiement :

— Ami Rat ?

— Qu'y a-t-il, camarade ?

— J'ai faim !

— Venez avec moi, mon cher compagnon, venez vite! la viande est excellente vraiment, et je vous réserve les morceaux les plus succulents!

— Ami Rat, j'ai faim, te dis-je, et ce n'est pas le moment de plaisanter. Tu sais fort bien que je ne puis grimper à l'arbre! Décroche ma part et laisse-la tomber.

— La laisser tomber! Vous n'y songez pas! Laisser tomber du haut de cet arbre un si bon repas! Il s'abîmerait dans sa chute, et ce serait vraiment dommage!

— Rat! gronda le chien, qui s'impatientait, j'ai faim et je n'ai pas envie de rire. Descends-moi cette viande si tu ne veux pas la jeter!

— Quelle excellente idée, cher ami! je m'excuse vivement de n'y avoir pas encore songé!

Le rat décrocha un morceau de viande et commença de le descendre le long des branches. Mais, quand il fut arrivé à trois mètres du sol, il l'accrocha de nouveau, et, faisant semblant d'être exténué de fatigue, il poussa un profond soupir.

— Ouf! le morceau était lourd, et j'ai cru que j'allais mourir à la peine! En vérité, je ne puis le descendre plus bas : mes jambes refusent de me porter.... Mais j'ai déjà fait la moitié du chemin. A vous de faire l'autre. Sautez, camarade, sautez et vous mangerez!

Le chien sauta, mais sans atteindre la viande. Il sauta encore et encore, mais en vain : le morceau était trop haut pour ses crocs.

Alors il comprit que le rat se moquait de lui. Il aboya avec rage :

— Maudit rat, tu m'as trompé. Mais je me vengerai. Désormais je te déclare la guerre, à toi et à tous les tiens. Et, puisque tu n'as pas voulu me donner cette viande que nous avons gagnée ensemble, c'est toi que je mangerai quand je te rencontrerai....

* * *

C'est depuis cette affaire-là que les chiens et les rats ne s'aiment pas.

D'après un *conte malgache.*

# 6. — LE LIÈVRE ET LE BAOBAB

UN roi avait une fille plus belle que toutes les femmes du pays. Et les demandes en mariage lui arrivaient chaque matin, de plus en plus nombreuses. Un jour, il fit dire dans tout le royaume :

— Je marierai ma fille à celui qui traversera d'un seul coup de flèche le gros baobab [1] qui se dresse sur la place du village. Une fête sera donnée. Tous ceux qui veulent gagner ma fille viendront avec leur arc et leur flèche : ils essaieront leur force et leur adresse.

Le roi pensait ainsi garder toujours sa fille, car le baobab du village était plus gros qu'une case [2], et personne, semblait-il, ne serait assez fort pour le traverser d'un seul coup de flèche.



Mais... le lièvre avait entendu, et le lièvre aurait bien voulu épouser la riche et jolie fille du roi. Or, qui donc est plus malin que le lièvre?

Notre animal s'en alla trouver un perce-bois [3] de ses amis et lui dit :

— Perce-bois, mon ami, je t'ai rendu bien des services. A ton tour de m'aider.

---

[1]) Arbre des régions tropicales au tronc énorme et dont le bois est très tendre.

[2]) Chaumière indigène de l'Afrique noire.

[3]) Insecte qui attaque le bois.

Tu vas percer de part en part le gros baobab qui se dresse sur la place du village.

L'insecte partit et se mit à l'ouvrage aussitôt. Il gratta, il rongea, il travailla avec tant d'ardeur qu'en trois jours la besogne fut terminée.

Le lièvre fabriqua une flèche assez petite pour passer par le trou ; puis il ferma avec de la toile d'araignée les deux ouvertures. Tout cela fut fait si rapidement et si habilement que personne ne se douta de rien.



Le jour de la fête arriva. Ce furent les gros animaux qui commencèrent : l'éléphant, le lion, le buffle ; mais les plus forts arrivèrent tout juste à enfoncer dans l'arbre le fer de leur flèche. Furieux, ils vinrent se rasseoir à leur place.

Le tour du lièvre était le dernier. Notre animal, vêtu d'un large pantalon bleu, d'un veston vert à boutons dorés, coiffé d'une chéchia rouge, se leva lentement d'un air fier et important.

Tout le monde éclata de rire :

— Comment, disaient les spectateurs, voilà le lièvre qui veut se montrer plus fort que le lion, le buffle et l'éléphant!

Le lièvre, dédaignant les moqueries, salua humblement le roi ; il salua galamment la fille ; il salua dignement les grands chefs et les notables. Puis, il s'en alla à la place réservée au tireur.

Il mit un genou en terre, visa longuement et — han! — il lâcha la flèche.

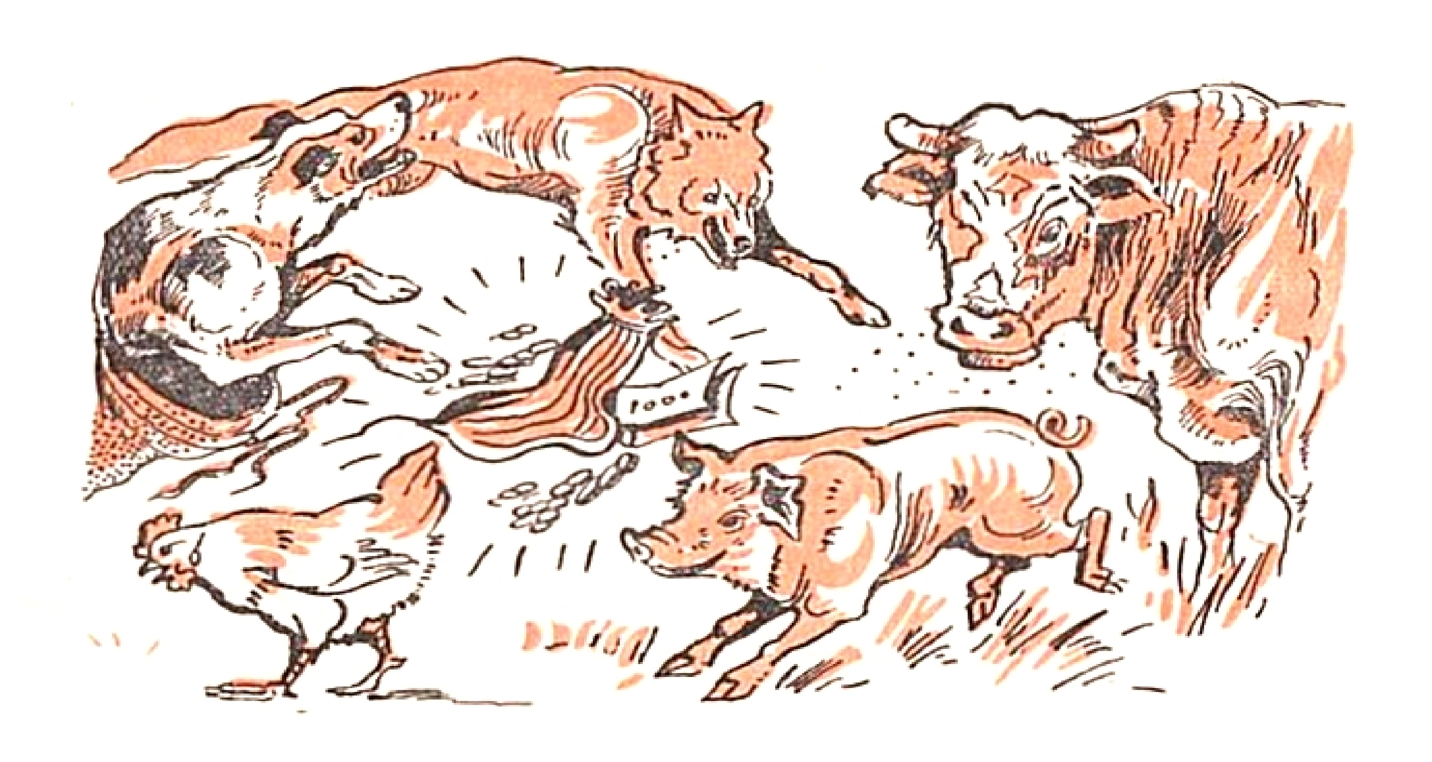
La flèche partit en sifflant ; elle arriva juste sur la toile d'araignée, traversa le baobab et souleva la poussière par derrière.

Un cri d'admiration s'éleva de la foule : « Le lièvre a gagné! le lièvre a gagné! »

La jeune fille lui fut donnée à l'instant et il partit, la tenant par la main, tandis que sur son passage la foule s'écartait respectueusement et poussait des cris d'enthousiasme.

D'après un *conte de l'Afrique noire.*





# 7. — LA LENTILLE

IL était une fois un homme qui possédait une lentille.

Un jour, qu'il voulait aller se promener à la ville, il prit son unique lentille et la porta chez une bonne femme, sa voisine.

— Hé! Bonjour, voisine!

— Bonjour, voisin!

— Voudriez-vous me garder ma lentille, tandis que je vais à la ville y faire quelques emplettes?

— Mais volontiers, voisin. Mettez-la dans ce coin et partez tranquille.

Or il se trouva que dans ce même coin il y avait une poule ; et la poule mangea la lentille.

L'homme revint.

— Voisine, dit-il, rendez-moi ma lentille.

On chercha de tous côtés, et, bien sûr, on ne trouva rien....

— Ah! dit la voisine, ma poule doit avoir mangé votre lentille!

Mais l'homme d'entrer dans une grande colère et de crier :

— Il me faut votre poule ou ma lentille!

Et la bonne femme, pour avoir la paix, de lui dire :

— Prenez ma poule, et que je ne vous entende plus.

Il prit la poule et s'en alla.

* * *

Peu de temps après, notre homme retourna à la ville. Il s'en alla auparavant chez une autre voisine et lui dit:

— Bonjour, voisine!

— Bonjour, voisin!

— Auriez-vous la complaisance de me garder cette poule, tandis que je cours à la ville?

— Mettez-la dans la cour, voisin, tout contre la porte du porc. Personne n'y touchera....

Or le porc mangea la poule!...

Aussitôt qu'il revint, l'homme demanda :

— Où est ma poule?

Il fallut bien lui avouer qu'elle était dans le ventre du porc.

Alors il commença à mener un beau tapage :

— Ma poule! une si belle poule! Il me faut ma poule ou votre porc!

Et la femme, qui n'aimait pas le bruit, répondit :

— Prenez donc mon porc et allez-vous-en bien vite.

Ce qu'il fit sans tarder.

* * *

A quelque temps de là il s'avisa encore de retourner à la ville. Il se rendit donc chez une troisième bonne femme :

— Bonjour, voisine!

— Bonjour, voisin!

Je ne sais à qui confier mon porc. Voudriez-vous me le prendre, tandis que je vais à la ville?

— Mettez-le donc dans l'étable à côté de la vache, et partez tranquille.

Et l'homme s'en alla.

Quand il revint, plus de porc, et on ne sut jamais qui l'avait mangé! Je vous prie de croire que l'homme fit un fameux vacarme!

— Votre vache ou mon porc! hurlait-il de toutes ses forces.

Et la voisine, qui était vieille et détestait les histoires, de lui dire:

— Emmenez donc ma vache!

* * *

Il partit avec la vache sans se faire prier le moins du monde ; mais deux jours étaient à peine écoulés qu'il la mena chez une quatrième bonne femme.

— Bonjour, voisine!

— Bonjour, voisin.

— Je n'ose pas laisser ma vache seule chez moi, crainte des voleurs. Permettez-vous que je l'attache contre votre porte?

— Comme vous voudrez, voisin!

Il l'attacha et partit.

Mais, quand la nuit fut arrivée, le loup, qui rôdait par là, sauta sur la vache et la mangea tant et si bien qu'au matin il n'en restait plus que les cornes, les sabots et quelques os. Ce loup avait vraiment très faim!

— Eh! voisine, où donc est ma vache? dit l'homme quand il revint.

— Votre vache, hélas! dit la pauvre femme en pleurant, le loup est-il venu et l'a mangée !

— Tu mens! dit l'homme. Tu as vendu ma vache et tu dis que le loup l'a mangée. Si tu ne me donnes pas une pleine écuelle d'argent, j'irai te dénoncer à la maréchaussée!

— Mais où donc trouverais-je tout cet argent? Je suis veuve et n'ai point de fils pour m'aider!

— Si tu n'as pas d'argent, donne-moi ta fille qui se cache là, derrière le rideau de ton lit!

Malgré les efforts de la mère et les cris de la fillette, il prit l'enfant et l'enferma dans un grand sac qu'il jeta sur son dos ; après quoi, il partit tout en courant jusqu'au logis de la grand'mère de la petite. Il savait que cette bonne grand'mère possédait une petite fortune.

* * *

A peine arrivé, il jeta à terre le sac qu'il portait.

— Bonjour, voisine!

— Bonjour, voisin!

— Ne me garderiez-vous pas ce sac, tandis que je vais faire une course avant de rentrer chez moi?

— Mettez-le derrière la porte.

— Attention, voisine! Ce sac contient une chose très précieuse, et si je ne la retrouve pas à mon retour, il m'en faudra payer le prix avec toute votre fortune.

Et la bonne femme de rire.

Cependant, la petite fille, qui avait reconnu la voix de sa grand'-mère, se tenait bien tranquille dans son sac. Mais, quand elle comprit que le méchant homme était parti, elle dit tout bas :

— Mémé, Mémé, venez me tirer d'ici!

— Où es-tu petite? demanda la grand'mère. Je t'entends bien, mais je ne te vois point!

— Je suis ici, enfermée dans le sac!

Aussitôt la grand'mère prit de grands ciseaux et coupa la ficelle. La petite sortit, conta toute l'histoire et comment le méchant homme avait formé le projet de se faire donner un sac d'argent par la grand'mère en échange de la fillette.

— Jésus! dit la bonne grand'mère. Est-il possible d'être si méchant!

Elle coucha la petite dans son lit, lui ramena les couvertures jusqu'au-dessus de la tête, puis, elle attrapa son chien Labri — un bon gros chien qui n'avait peur ni des loups ni des mauvaises gens — et l'enferma dans le sac.

* * *

Bientôt l'homme revint. Il se frottait les mains à l'idée que la grand'mère allait lui donner beaucoup d'argent pour avoir sa petite fille et qu'ainsi la lentille lui rapporterait, en définitive, une vraie fortune.

Mais il fut bien étonné quand la bonne vieille lui rendit son sac!

Il le prit néanmoins sur son épaule, et s'en alla en réfléchissant au moyen d'en tirer un bon nombre d'écus.

Mais le sac s'agitait fort.

— Tiens-toi tranquille, petite, dit l'homme. Nous arriverons bientôt à la fontaine et je te donnerai pour déjeuner de bonnes vieilles croûtes trempées dans l'eau.

Il arriva donc à la fontaine, trempa ses vieux croûtons, puis défit la ficelle du sac.

A peine le sac était-il ouvert, que le chien Labri, qui n'aimait guère cette façon de voyager, sauta à la figure de l'homme et, d'un seul coup de ses solides crocs blancs, lui coupa son vilain nez avec lequel il se sauva.

— Au zegours! au zegours! criait l'homme. Arrêdez ze gien qui emborde bon nez!

Mais personne ne comprenait ce qu'il voulait dire, attendu qu'il est difficile de parler sans nez.

Le chien s'en retourna tout droit chez sa maîtresse. Quant au méchant homme, il resta là tout seul, sans argent, sans vache, sans porc, sans lentille — et sans nez par-dessus le marché.

D'après J. PELISSIER
(*Les Petits Bonshommes*).





# 8. — LE LOUP ET L'ESCARGOT

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un jour, un loup rencontra un escargot qui se hâtait péniblement de gagner une haie.

— Retire-toi, traînard! lui cria-t-il. Je fais plus de chemin en un quart d'heure que toi en une année.

— Oh! oh! répondit l'escargot; c'est à voir. Ecoute: luttons à la course, demain, à la rosée, et je consens que tu me croques si je n'arrive pas avant toi!

— J'accepte; mais aie soin d'allonger tes cornes: elles ne seront jamais trop longues pour toucher le but assez tôt!

— Nous verrons, nous verrons; ne chante pas encore victoire. »

Le loup enjamba son misérable adversaire avec un rire de pitié et partit en courant. Quand il eut disparu, l'escargot s'en alla conter à l'un de ses frères le défi qu'il lui avait porté.

— Tu t'es beaucoup trop avancé, fit observer celui-ci. Comment pourrais-tu gagner de vitesse un loup, toi qui as peine, en une journée, à traîner ta coquille d'un bout à l'autre du champ que nous habitons?

— Sans doute, mais j'ai compté sur ton aide. Tu sais combien le loup est peu intelligent ? Nous agirons donc ainsi : tu te placeras à une extrémité du champ, moi à l'autre, et ...

— Bien ! bien ! Je comprends ! Il ne s'apercevra pas que nous sommes deux !

— Alors mets-toi vite en route. Il faut que tu sois à ton poste demain de grand matin, et la traversée du champ n'est pas peu de chose.

— J'en serai quitte pour ne pas m'arrêter de la nuit. »

Sur ces mots, le voyageur sortit de sa coquille et, l'ayant bien établie sur son dos, partit avec une vitesse de deux mètres à l'heure.

* * *

Le lendemain, au lever du soleil, le loup arrivait.

Sans lui donner le temps de respirer, l'escargot l'apostropha :

— Allons donc, lambin ! plus vite ! as-tu peur ? Tiens, vois ce sillon. En route, à qui l'aura le plus vite parcouru. Allons, au but ! au but !

Le loup, excité par les cris de son antagoniste, se mit à courir, sans s'apercevoir que celui-ci restait tranquillement à sa place. Il allait ventre à terre, faisant voler les mottes en poussière, essoufflé, haletant. Déjà il voyait le bout du sillon et il allait l'atteindre, quand, soudain, un escargot dressa devant lui ses deux cornes, les agita en signe de victoire et cria :

« Cou-cou ! »

Le loup fit un « oh ! » d'étonnement, avec un saut de côté. Puis il resta ahuri, persuadé qu'il voyait son compagnon de départ.

— T'avoues-tu vaincu ?

— Vaincu à la course par un escargot ! ... Jamais ! Recommençons !

— Soit, recommençons ! ... Un ! ... deux ! ... trois ! »

Et le loup se lança à perdre haleine. Cette fois il volait ; un oiseau ne l'aurait suivi qu'avec peine. Près d'arriver, il tourna la tête pour

voir où en était son concurrent. N'apercevant rien, il se crut vainqueur quand, à un pouce de sa tête, retentit de nouveau le cri : « Cou-cou ! »

Sans mot dire, il fit volte-face et repartit ... sans plus de succès, hélas : au bout du sillon il retrouva l'escargot triomphant.

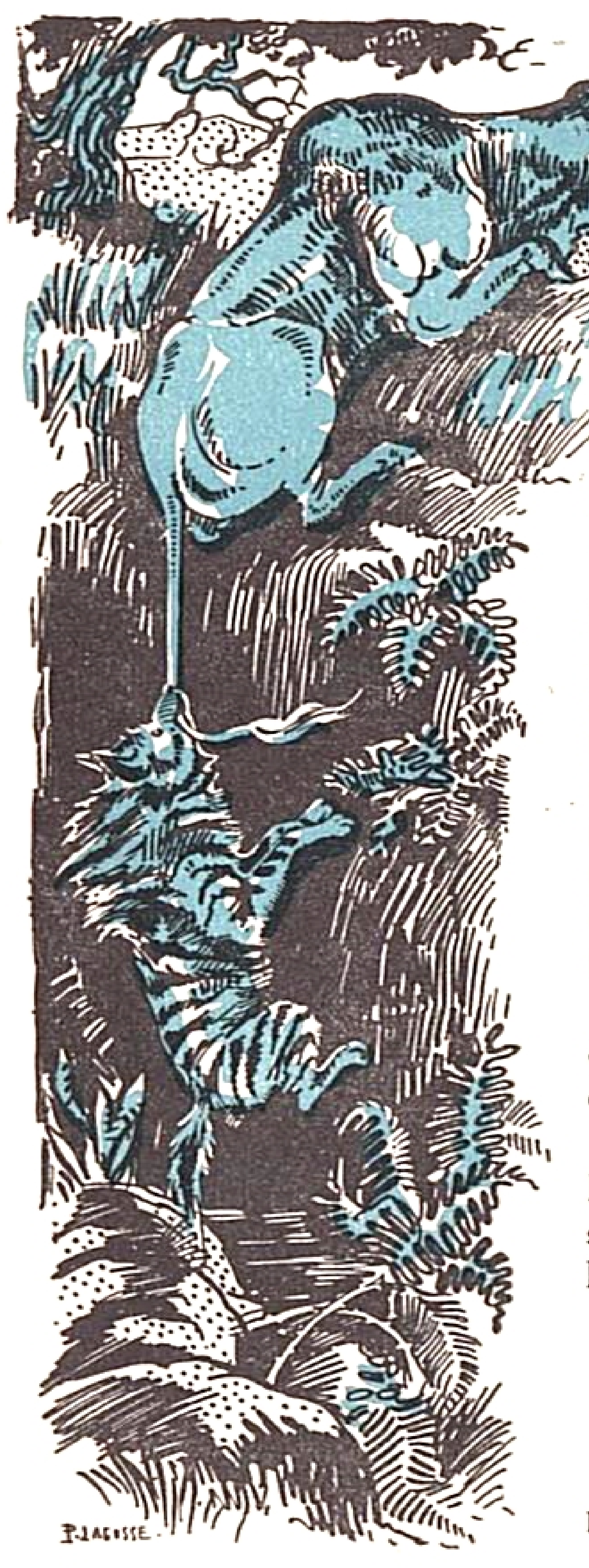
La course continua longtemps de la sorte. Par leurs défis les deux compères se le renvoyaient de l'un à l'autre comme avec une raquette. Mais un moment vint où le nigaud tomba, épuisé, à bout de forces. Il faillit en crever.

Depuis ce temps, tout escargot qui le rencontre, ne manque jamais de lui faire les cornes pour se moquer de lui.

Tiré du conte : « Où l'on voit pourquoi l'Affamé ne savait pas lire et comment il fut battu à la course par un escargot. »

(M. Guéchot. *Passe-Partout et l'Affamé*)
A. Colin, édit.





# 9. — L'HYÈNE, LE BŒUF ET L'ÉLÉPHANT

UNE hyène, qui rôdait dans la nuit, tomba dans un trou très profond. Et cette fille de misère commença de s'effrayer. Elle se haussait, mais ses pattes étaient trop courtes ; elle bondissait, mais son derrière était trop lourd ; elle grattait la terre, mais la terre retombait sur son museau. Elle essaya tout, dans la nuit, pour se tirer de là. Mais elle n'y put rien.

Le matin la trouva dans le fond de son trou, pleurant et appelant de toutes ses forces.

Un bœuf entendit ses plaintes. Il eut pitié, s'approcha du trou et se pencha pour regarder. L'hyène, le voyant, lui dit :

— C'est toi, Bœuf?

Le bœuf répondit :

— Mais oui, c'est moi!

Alors l'hyène prit sa voix la plus douce:

— Oncle Bœuf, viens en aide à une pauvre malheureuse ... Fais-moi la charité de me laisser attraper ta queue pour sortir de ce trou.

— Hyène! répondit le bœuf, tu es une méchante bête. Tout le monde le dit. C'est toi qui viens, la nuit, mordre les jeunes veaux et les génisses de deux mois... N'est-ce pas vrai?

— On le dit par mensonge, oncle Bœuf. Peut-être, dans l'obscurité, m'a-t-on confondue avec la panthère!

— Tu es une mauvaise bête, répéta l'autre. Si je te sors de ce trou, tu essaieras sans doute de me tuer et de me manger!

— Père Bœuf! supplia l'hyène. Je te jure sur la tête de ma mère, que si tu me sors de là tu n'auras pas de meilleure amie que moi.

Le nigaud eut confiance. Il laissa sa queue pendre dans le trou et, quand l'hyène l'eut saisie, il tira de son mieux.

Voilà donc l'hyène qui remonte saine et sauve. Aussitôt elle tombe sur le pauvre fou et commence à le mordre.

Heureusement, un éléphant vint à passer sur la route. Il s'écria :

— Eh bien! Eh bien! Quel malheur y a-t-il dans ce pays? Restez un peu tranquilles, voyons, et, au lieu de vous battre de la sorte, expliquez-moi votre affaire. Je vous jugerai selon la coutume et la loi.

Le pauvre bœuf faisait pitié, il saignait, il boitait et il souffrait tant qu'il n'arrivait pas à expliquer ce qui était arrivé. De son côté, l'hyène essayait de raconter quelque mensonge.

— Votre histoire, dit l'éléphant, me paraît bien compliquée et j'ai beaucoup de peine à la débrouiller. Que chacun de vous revienne où il était au début : ainsi je saurai comment les choses se sont passées et je pourrai juger sans risquer de me tromper. Toi, hyène, retourne immédiatement dans le trou!

La coquine, aussi sotte que méchante, sauta aussitôt et reprit sa première place.

— Et maintenant, dit l'éléphant, que chacun de vous fasse ce qu'il lui plaira.

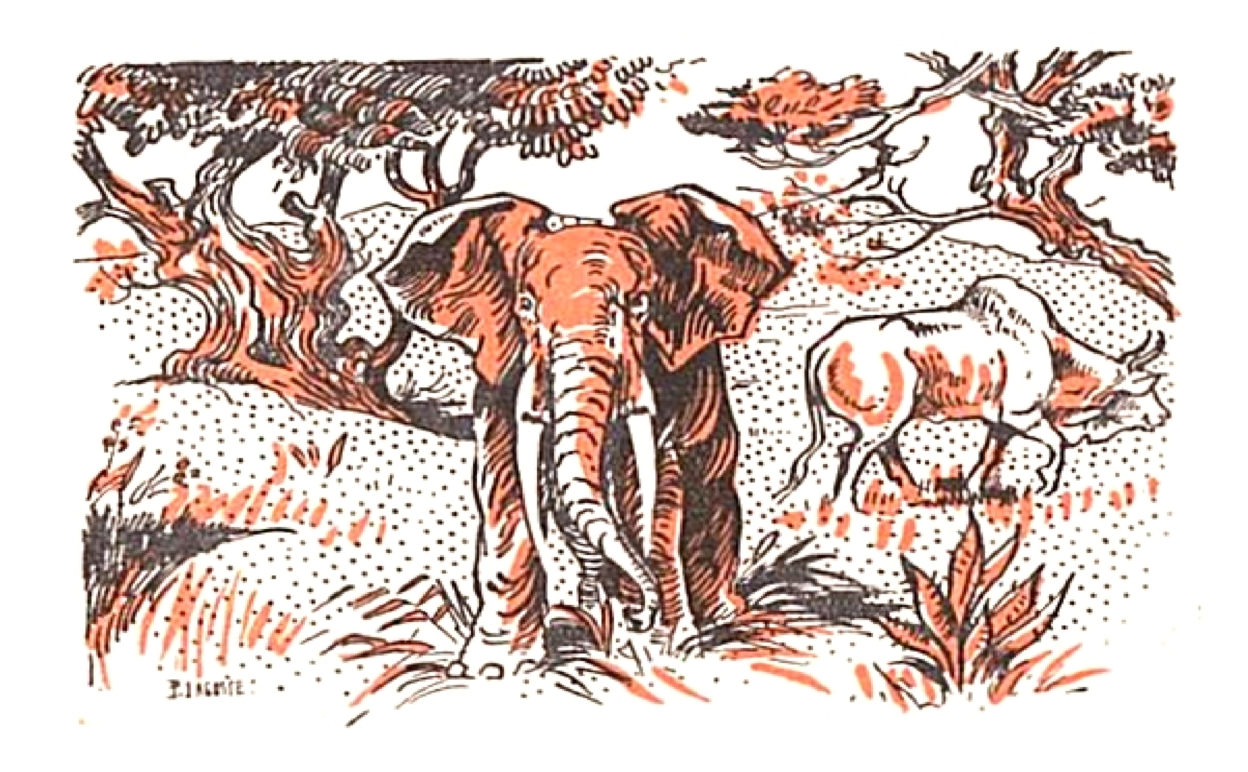
Il partit sur ces mots, content de soi, se dandinant, clignant de l'œil, agitant ses larges oreilles, et balançant sa trompe.

Le bœuf ne jugea pas utile de recommencer l'expérience. Il s'en alla à son tour, clopin clopant, riant quand même de la malice de l'éléphant.

L'hyène resta dans son trou.

On dit qu'elle y est encore.

*Conte de l'Afrique noire.*





# 10. — LES DEUX PETITS BOUTS

TIM Souris et Aurélie Lapin étaient les deux plus petites personnes du monde des bois. Ils étaient bons amis et sortaient généralement ensemble. Le peuple des forêts les avait appelés : « les deux Petits bouts ».

Malgré leur taille menue, Tim et Aurélie étaient fort courageux et leur petite tête était pleine de bonnes idées.

Un jour qu'ils étaient assis à l'ombre d'une meule de foin et qu'ils devisaient ensemble, ils virent venir Graindorge Lapin qui marchait tout courbé, portant bas les oreilles et faisant triste mine.

— Qu'avez-vous donc, mon oncle? demanda Aurélie.

— Ah! ma pauvre enfant, se lamenta le vieux Graindorge, que vais-je devenir? Un malheur épouvantable est arrivé : le renard vient d'emporter ta tante, ma chère femme. Elle était allée en commission ce matin, avec son panier et son parapluie ; elle n'est pas revenue. Je l'ai cherchée de tous côtés. A la fin, maître Corbeau m'a raconté qu'il avait vu Renard fuyant à toutes jambes et portant sur son dos ta pauvre tante, son panier et son parapluie, car, même en ces tristes circonstances, elle n'avait pas voulu, la chère femme,

elle si soigneuse et si économe, abandonner son bien sur le chemin. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureux!

Et Graindorge de pleurer avec désespoir ... ...

— Calmez-vous, mon oncle, dit Aurélie tout émue ; nous allons, Tim et moi, partir chercher Tante Lapin, et nous la délivrerons si nous la trouvons encore en vie!

Malgré les conseils de prudence de l'oncle Graindorge, les deux Petits bouts se mirent en route. Ils savaient que Renard habitait dans une vieille carrière de craie, très loin, de l'autre côté de la rivière.

* * *

Clopin clopant, trottin trottant, ils furent bientôt à la rivière. Mais comment la traverser? Tout perplexes, ils la regardaient, quand tout à coup, Tim se frappa le front de sa petite patte :

— Aurélie, s'écria-t-il joyeusement, j'ai trouvé!

Bondissant sur la berge, il coupa un bâton, revint à la rivière et attira jusqu'à lui une planche qui flottait :

— Voilà, dit-il, un superbe navire! Hop! embarquons.

Pendant quelque temps le navire flotta sans encombre, et les deux Petits bouts s'amusaient follement. Mais soudain le courant se fit plus rapide, la planche tourna, vira, glissa, puis fila à toute allure vers on ne sait quoi qui grondait au loin sourdement. Malgré son courage, Aurélie sentit ses poils se dresser sur tout son corps et elle poussa un grand cri : « Au secours! »

Dame Grenouille, qui prenait le frais dans les roseaux, l'entendit.

Plouf! elle sauta à l'eau, nagea avec vigueur et, luttant de toutes ses forces contre le courant, parvint à pousser le radeau de l'autre côté de la rivière.

— Vous avez de la chance que je vous aie entendus, mes enfants! dit-elle quand ils furent tous sur la berge. Quelques secondes encore, et vous arriviez au moulin qu'on entend à cent mètres d'ici. Là, vous étiez perdus!

Les deux Petits bouts la remercièrent vivement, puis, après s'être reposés un moment, ils se remirent en route.

Ils rencontrèrent un écureuil qui leur demanda :

— Où donc allez-vous, tous deux, sur ce grand chemin?

— Nous allons, répondirent-ils, chercher Tante Lapin que le renard a emportée!

Et ils répétèrent tout ce que l'oncle Lapin leur avait dit au sujet du grand malheur arrivé à la pauvre ménagère. L'écureuil raconta à son tour qu'il avait une tante, lui aussi, autrefois ... un beau jour elle disparut ... et personne ne la revit jamais plus:

— Le Renard, dit-il, l'avait avalée tout d'un trait! Ah! ce bandit est terrible et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas approcher de sa maison : le glouton est bien capable de vous croquer tous les deux en même temps!

Mais Tim se redressa le plus qu'il put sur ses courtes pattes et déclara fièrement :

— Nous mourrons s'il le faut, mais nous ferons l'impossible pour sauver Tante Lapin!

Aurélie approuva gravement de la tête et ajouta :

— Nous vous demanderons une seule chose : c'est de nous conduire jusqu'à la carrière où habite Renard.

Ils partirent ensemble. Mais, dès que la carrière fut en vue, l'écureuil, la queue au vent, détala à toute allure, sans même prendre le temps de dire adieu.

— Je crois, murmura Tim, qu'il avait peur. Il nous a lâchés trop vite!

* * *

Mais il ne s'agissait pas de plaisanter: à quelques pas de là se trouvait l'entrée du redoutable terrier. Très lentement, avec mille précautions, les deux Petits bouts s'approchèrent. Tout à coup ... brr! ... une clef tourna dans la serrure. Les deux amis n'eurent

que le temps de se glisser, plus morts que vifs, derrière un buisson. Le renard ouvrait la porte. Il paraissait de joyeuse humeur.

— Ha! ha! disait-il, avec un rire qui découvrait ses terribles dents, je m'en vais, chère petite Tante Lapin, je m'en vais ; mais ne vous impatientez pas : je reviendrai bientôt en compagnie d'un de mes amis... A nous deux nous préparerons un délicieux pâté, un bon pâté de Tante Lapin. ... ...

Cric, crac, il referma la porte et s'en alla au trot.

Les deux Petits bouts étaient si effrayés qu'ils n'osaient plus bouger. Mais Tim ne tarda pas à reprendre courage, et, se frappant le front selon son habitude, il dit :

— Aurélie! j'ai une idée : cherche vite des bâtons, nous fabriquerons une échelle et nous passerons par la lucarne qui est au-dessus de la porte.



En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, les bâtons furent rassemblés, attachés les uns aux autres et une espèce d'échelle dressée contre la porte. Tim grimpa, passa par la lucarne et sauta dans le terrier.

Tante Lapin était assise par terre, attachée au mur, son panier et son parapluie près d'elle. Croyant sa dernière heure venue, elle faisait piteuse figure.

Quelques minutes après, elle dégringolait le long de l'échelle en marmottant :

— Mon Dieu! mon Dieu! qui l'aurait cru? Dire qu'à mon âge, malgré mes rhumatismes, je me vois obligée de descendre par une échelle!... Penser qu'à mon âge j'étais destinée à devenir un pâté!... Ah! le monde va bien mal!

— Taisez-vous, disait Tim, et partons vite.

* * *

Grâce à l'obligeance de la Grenouille, ils purent, cette fois, traverser la rivière sans encombre et, vers le soir, ils arrivèrent à la meule de foin. Quand l'Oncle Graindorge les vit venir tous trois, couverts de poussière et harassés de fatigue, il n'en put croire ses yeux. Il se précipita à leur rencontre.

— Je n'espérais plus te voir, ma chère femme, dit-il, les yeux pleins de larmes; et pourtant te voilà saine et sauve, aussi robuste qu'une tige de choux! Et dire que sans ces deux Petits bouts ... Ah! les braves enfants! ... ...

Et il les embrassa longuement.

Mais tout à coup, Tante Lapin poussa un cri de désespoir. L'Oncle et les deux Petits bouts se précipitèrent vers elle :

— Qu'y a-t-il? Seriez-vous blessée? malade? ... ...

Et Tante Lapin répondit, avec des sanglots dans la voix :

— Nous avons oublié chez Renard mon parapluie et mon panier!

D'après un *vieux conte français*.



# 11. — LE PORC-ÉPIC ET LE LIÈVRE

CE jour-là, le porc-épic et le lièvre voyageaient ensemble. En route le lièvre dit à son compagnon :

— Camarade, j'aurais plaisir à savoir comment on vous appelle.



— Moi? Je m'appelle Porc-épic. Et vous?

— Moi? Je me nomme Étranger.

Ils continuent leur chemin.

* * *

Arrivés au village, fatigués d'une longue route, ils demandent de la nourriture et un abri. On les loge dans une case. Le soir, un serviteur leur apporte une cuvette remplie de riz cuit à point. Le serviteur pose la cuvette sur le sol en disant :

— Le Chef du village envoie ce riz aux étrangers.

Le porc-épic veut se servir, mais le lièvre proteste :

— Le riz n'est pas pour vous, camarade. Il est pour l'Étranger, c'est-à-dire pour moi. Le Chef vous a sûrement oublié!

Le porc-épic reste donc le ventre vide. Au milieu de la nuit, ayant très faim, il se lève, s'habille avec les vêtements de son com-

pagnon, va dans un champ voisin et se gave de patates et de maïs.



Il revient ensuite dans la case, remet à leur place les habits du lièvre, se couche et s'endort. Le lièvre n'a rien vu de ce qui s'est passé!

* * *

Le matin, les habitants du village voient leur champ abîmé. Furieux, ils s'en vont à la case des deux voyageurs en criant d'un ton menaçant :

— Ce sont les maudits étrangers qui nous ont volés.

Le lièvre se réveille brusquement.

— Qu'est cela? demanda-t-il.

— Ma foi, je ne sais pas, dit le porc-épic qui s'éveille à son tour. Ces gens ne sont pas contents, et c'est de vous qu'il s'agit : ils ne parlent que de l'Étranger.

Le Chef du village fait venir les deux compagnons. Voyant que le lièvre a ses vêtements couverts de terre, il croit que c'est lui le coupable.

— Dis-nous, porc-épic, combien de coups de bâton ton ami a mérités?

— Pas beaucoup, répond le porc-épic : deux cents seulement.

* * *

Mais le lièvre dit au chef :

— Avant d'être puni, je prie qu'on fasse venir les cadis [1].

[1]) Les juges.

Quand les cadis sont là, le lièvre leur demande de faire boire un vomitif à son camarade et à lui.

Le lièvre boit le premier. Il ne rend que du riz. Puis c'est le tour du porc-épic. A peine ce dernier a-t-il avalé le vomitif que le sol est couvert de débris de patates et de maïs.

— Dis-nous, Étranger, combien de coups de bâton ton ami a mérités?

— Pas beaucoup, répond le lièvre, trois cents seulement.

* * *

La punition reçue, les deux compagnons sont renvoyés du village. Le porc-épic part en avant. Il rencontre des forgerons et leur dit :

— Mon apprenti arrive derrière ; il porte mes deux soufflets sur sa tête. Je vous les donne.

On le remercie. Il continue son chemin.

Quand le lièvre arrive, les forgerons l'appellent :

— Hé! apprenti, viens ici!

— Pourquoi faire?

— Ton patron nous a donné les deux soufflets que tu portes sur ta tête.

— Mais ce ne sont pas des soufflets, ce sont mes oreilles!

Il a beau crier, les forgerons lui arrachent les oreilles.

* * *

Pour se venger, le lièvre se dépêche de partir le premier. Il rencontre des enfants qui vont à la chasse. Il leur dit :

— Mon forgeron arrive derrière moi. Il porte mes flèches sur son dos. Je vous les donne.

On le remercie. Il continue son chemin

Quand le porc-épic arrive, les enfants l'appellent :

— Hep! hep! viens ici.

— Pourquoi faire?

— Ton patron nous a donné les flèches que tu portes sur ton dos.

— Mais ce ne sont pas des flèches ; ce sont mes piquants!

Malgré ses cris, les enfants lui arrachent tous ses piquants.

* * *

Le porc-épic se sauve. Il dépasse son méchant compagnon. Il rencontre des chasseurs qui partent à la chasse au lièvre. Il leur fait signe :

— Chasseurs, un lièvre arrive derrière moi. Vous le reconnaîtrez facilement : ses oreilles ont été coupées par vos camarades auxquels il a échappé par la suite.

Les chasseurs se cachent dans un buisson. Quand le lièvre arrive, ils se lancent sur lui et le tuent.

Le porc-épic est resté là pour voir. Il est content d'être vengé. Mais voilà que des chiens l'aperçoivent. Comme il n'est plus défendu par ses piquants, les chiens se jettent sur lui et le mettent en morceaux.

*Celui qui n'a pas gagné l'autre rive ne doit pas se moquer de celui qui se noie.*

*Conte de l'Afrique noire.*



# 12. — RENARD, PRIMAUT ET YSENGRIN





YSENGRIN le loup, et Primaut son frère, ont, comme chacun sait, beaucoup de force et de courage, mais très peu de malice.

Renard, au contraire, est rusé et fripon tout autant que le Lièvre de la brousse, et nous ne pourrions pas plus dire tous les bons tours du Renard que conter toutes les farces du Lièvre : les uns comme les autres sont trop nombreux.

Ecoutez cependant ces quelques histoires, et dites-vous bien que Renard a d'autres tours dans son sac...

*Comment Renard déroba les anguilles.*

L'hiver était venu, et, cette année-là, la froidure était grande. Renard n'avait plus rien à manger dans son château de Malpertuis.

Il quitta donc sa demeure et arriva sur la route pavée. Assis sur son derrière, tremblant dans le vent qui lui rebroussait le poil, couchant les oreilles, humant l'air froid à petits coups, le nez très haut relevé, il reconnut tout à coup parmi les parfums qui passaient, une délicieuse odeur de poisson et il pensa que cette odeur réconfortante venait d'une charrette qui s'avançait sur le chemin.

Or, c'était une charrette de marchands de poissons qui portaient au marché des paniers pleins de harengs et autres poissons pêchés dans la mer, et aussi des paniers pleins d'anguilles et autres poissons pêchés dans les rivières et les étangs.

Renard se coucha sur le chemin, faisant le mort, tout le corps flasque, la gueule entr'ouverte, la langue pendante et les yeux clos.

Le charretier qui marchait le premier sur la route, le voyant, fit signe à son camarade d'arrêter le cheval.

— On croirait qu'il dort, chuchota-t-il. Approchons-nous sans l'éveiller. Peut-être pourrons-nous l'attraper.

Ils s'approchèrent et cependant le renard ne bougeait, ni ne bougea quand ils furent près de lui et le poussèrent du pied.

— Il est mort, dit l'un ; il est beau : vois comme il a les dents aiguës.

Et, ce disant, du doigt il retroussait la lèvre de Renard. Ils le pincèrent, le chatouillèrent, le secouèrent. Il ne bougea, ne respira.

— Il est bien mort, reprit le premier. Un beau renard ! Vois comme le poil est épais sur la peau et nette sa belle gorge blanche. Il vaut quarante francs pour le moins.

— Quarante francs, dit l'autre. Pour cinquante je ne voudrais pas le donner !

— Quarante francs, cinquante ! soixante ! Nous verrons bien chez le fourreur où nous le porterons demain. Mettons-le dans la charrette sur nos paniers. Dès ce soir en arrivant à la maison, nous l'écorcherons de peur que la peau ne se gâte.

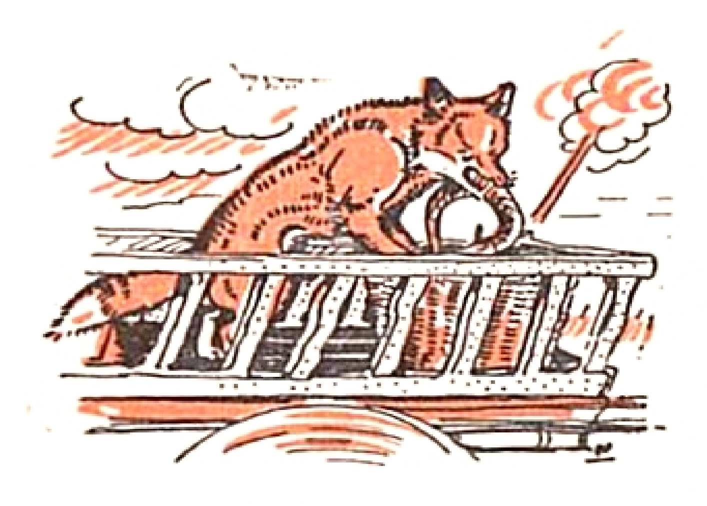
Quand Renard fut dans la charrette, des dents il eut vite ouvert un panier, et puis il eut tôt fait de manger ce qu'il y avait dans ce panier, sans s'attarder à considérer si c'était hareng, morue, limande ou autre poisson qu'il mangeait. Il n'en laissa rien, avalant écailles, arêtes et nageoires, et têtes et queues. Alors, sa faim calmée, il pensa à sa femme et à ses enfants et il ouvrit un autre panier où son nez lui disait :

— Là sont des anguilles.

Il en mangea une petite, par gourmandise, et n'en put vraiment pas manger davantage. Puis il prit les deux plus belles et sauta sur la route.

Au bruit qu'il fit en retombant, les marchands se retournèrent.

— Bonsoir amis, leur cria-t-il, bon voyage ! J'emporte les deux plus belles de vos anguilles. Dommage que vous ne puissiez les payer de ma peau. Quarante francs, cinquante ! soixante ! Ce n'est pas cher vraiment !



Les marchands le poursuivirent, lui jetant pierres et bâtons et criant :

— Que la maladie t'étouffe, laide et puante bête!

Mais Renard disparut dans la forêt, et les marchands furieux revinrent à leur charrette. Ils furent encore bien plus furieux quand ils virent tout le dégât qu'il avait fait dans leurs paniers.

*Comment Renard fit battre Primaut, le frère d'Ysengrin.*

Or, tandis que Renard courait, alourdi par les anguilles très pesantes qu'il portait et par tous les poissons dont il venait d'emplir son estomac, sur le même sentier venait en sens inverse Primaut le loup, le frère d'Ysengrin.

Nez à nez ils se rencontrèrent. Le nez de Primaut frémissait à la bonne odeur des anguilles. Le nez de Renard se baissait, très humble, vers la terre, et un bien petit espoir lui restait de garder ses anguilles.

Primaut dit rudement :

— Que portes-tu là? Il me semble, que ce sont des anguilles. Donne-les-moi, et vite!

Renard répondit :

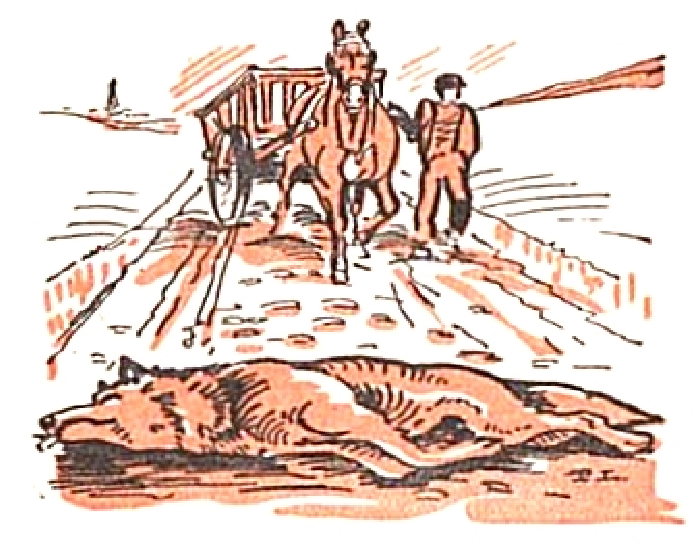
— Mon beau doux sire, il ne convient pas que vous mangiez telle ordure. Ces deux anguilles, je les ai souillées en les serrant dans ma bouche, en les traînant à terre, en les frottant contre mon poil où elles ont pris une mauvaise odeur. Mais je vous dirai d'où elles viennent et où vous en pourrez trouver de pleins paniers, de plus belles, toutes fraîches et propres, dignes d'un haut et puissant prince tel que vous êtes.

Primaut sentit grandir en lui le désir de ces paniers pleins d'anguilles et il demanda :

— Où trouverai-je ces beaux paniers?

— Dans la charrette que vous entendez rouler là-bas sur la route pavée, et que vous verrez si vous montez sur ce talus. Elle en est toute remplie. Prenez le grand galop, couchez-vous sur la route et feignez d'être mort, comme j'ai fait, n'ouvrant l'œil, ne clignant paupière, ne remuant patte ni oreille, et surtout retenant votre vent. Les charretiers vous jetteront dans la charrette comme ils m'y ont jeté, pensant prendre le soir votre peau pour en fourrer une pelisse. Quand vous serez dans la charrette, vous vous servirez à loisir.

Primaut, sans dire adieu ni merci, courut faire le mort sur la route pavée.



Le premier des marchands qui le vit s'écria :

— Cette fois c'est un loup! Ne veut-il pas nous tromper comme nous a trompés le maudit renard? Assurons-nous qu'il est bien mort.

A tour de bras, les marchands bâtonnèrent Primaut. Il souffrait grande douleur, mais il ne bougeait ni ne soufflait, pensant ainsi gagner les anguilles. Mais les marchands le frappèrent si longtemps et si rudement qu'à la fin il poussa un soupir.

— Ah ! ah! il est vivant! assommons-le! sale bête! tu voulais toi aussi venir manger nos anguilles! Assommons-le!

Et les coups de pleuvoir, si bien que le pauvre Primaut, sautant sur ses pieds, eut grand'peine à regagner le bois et à entrer chez lui sans même avoir calmé sa faim.

*Comment Renard fit pêcher les anguilles à Ysengrin.*

Renard rentra à Malpertuis. A grande joie sa femme et ses enfants le reçurent, portant si riche proie, et, derrière lui, vite fermèrent la porte au verrou, car ils pensaient que l'odeur des anguilles attirerait sans faute tel ami qui en voudrait bien goûter, mais à qui ils n'en voudraient donner.

Or, Ysengrin chassait près de là et ne trouvait aucun gibier.

Il vit que la cheminée de Renard fumait. Il s'approcha de la maison car l'odeur l'attirait, cette odeur d'anguille rôtie qui rendait plus douloureuse sa faim. Devant la maison, il allait, il venait, il s'asseyait, il se levait, il reniflait, il soufflait sous la porte et dans le trou de la serrure. Il regardait par la fenêtre: il voyait les broches garnies devant le feu; il se léchait les babines, il hérissait sa moustache, il bâillait à se décrocher la mâchoire, il gémissait doucement. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il frappa à la porte et appela:

— Neveu! neveu! mon compère! Par charité, donnez-moi un morceau de ce poisson.

Renard ouvrit la porte, prit devant le feu le plus petit morceau d'anguille et le donna à Ysengrin qui le trouva bon et en redemanda.

— Mon bel oncle, dit Renard, la part qui reste est celle de ma femme et de mes enfants et je vous ai donné la mienne. Mais je vais vous montrer où nous pêchons ces anguilles qui vous ont paru si friandes, et vous pourrez en prendre à votre volonté.

Ils partirent aussitôt, Renard devant, le loup derrière. La nuit était venue depuis bien longtemps, une belle nuit d'hiver, claire et étoilée et il faisait grand froid.

Bientôt ils arrivèrent au bord d'un étang gelé, si fort gelé qu'on pouvait marcher sur la glace, qu'on aurait même pu y danser. Les paysans avaient ouvert dans cette glace un trou où ils menaient boire leurs bêtes et où ils puisaient l'eau avec un seau qu'ils laissaient sur la glace, auprès du trou.

Voyez, mon oncle, dit Renard, c'est là que sont les anguilles. On jette le seau au fond du trou, on le laisse une heure ou deux, et les anguilles viennent s'y cacher. On retire le seau, et l'on a tant et plus d'anguilles, non seulement des anguilles, mais encore des brochets, et des carpes et des tanches et autres beaux poissons.

— Je veux, dit Ysengrin, attacher ce seau à ma queue et le plonger comme tu dis dans ce trou. Je suis sûr, ainsi faisant, que personne ne viendra le voler, tandis que j'attendrai les anguilles.

— Sagement pensé! dit Renard. Vous êtes malin, mon oncle. Venez ici que j'attache le seau à votre queue.

Le loup s'accroupit sur la glace, au bord du trou, et Renard poussa dans l'eau le seau qu'il avait solidement fixé.

— Mon cher oncle, restez ainsi une heure ou deux. Le temps est bon pour les anguilles ; nous en aurons un seau bien plein qui sera lourd à retirer. Vous m'appellerez et je vous aiderai.

Renard alla se coucher dans un buisson, le nez allongé sur ses pattes, riant très fort en dedans de lui-même parce que le froid redoublait et que la glace s'épaississait autour de la queue d'Ysengrin.

Le loup, accroupi sur la glace, souffrait beaucoup du froid, mais il endurait sa douleur dans l'espoir qu'il avait de retirer un plein seau d'anguilles. Mais le froid était si cruel qu'au bout d'une heure il se lassa et voulut voir si sa pêche était bonne. Le seau lui sembla lourd, car il eut beau faire un grand effort, il ne put le tirer. Il appela :

— Renard! Renard! viens à mon aide! J'ai pris tant d'anguilles, que je ne peux les retirer tout seul! La nuit va finir, le jour va venir, il est temps de nous en aller.

Renard se mit à rire et dit :

— Voilà que le soleil se lève! J'entends du bruit dans cette maison, là, tout près. Il est prudent de nous en aller en effet. Laissez-là vos anguilles et sauvons-nous promptement.

Enchanté de laisser son cher oncle pris au piège, il retourna au trot à Malpertuis.

— Renard ! appelait Ysengrin, Renard ! ne m'abandonne pas ! viens à mon aide ! viens, mon cher Renard !

Il n'osait pas crier trop fort, car il entendait, lui aussi, du bruit dans la maison. Il tira encore sur sa queue, mais elle était très bien scellée dans la glace. Il tira, tira : elle ne bougea pas.

Cependant, de la maison voisine sortait un chasseur. Il était à cheval et, autour de lui, ses valets tenaient les chiens en laisse. Le soleil se levait, le chasseur sonnait du cor, les chiens aboyaient, les coqs chantaient.

— Au loup! cria tout à coup un valet. Au loup! là, sur l'étang!

Le chasseur fit détacher les chiens et il resta tout surpris quand il vit que le loup ne cherchait pas à s'enfuir, mais leur faisait tête sur la glace au milieu de l'étang. Ysengrin, tout hérissé, se défendait bravement, et malheur au chien qui venait à portée de sa dent!



Le chasseur descendit de cheval, s'approcha, tira son épée et voulut en donner un grand coup sur la tête du loup. Mais son pied glissa, il tomba de tout son long sur la glace, et l'épée ne toucha pas la bête. Il se releva, leva son épée, glissa encore, et l'épée frappa trop en arrière à la naissance de la queue qu'elle trancha net.

Ysengrin fit un saut et s'enfuit, tout attristé de laisser sa queue dans la glace de l'étang, laissant encore beaucoup de poil et de grands morceaux de peau aux dents des chiens.

### *Comment Renard échauda Ysengrin.*

A quelque temps de là, comme le loup, honteux, n'osait sortir de sa demeure, Renard vint à lui et lui dit :

— Mon oncle, je veux vous faire une queue plus belle que celle que vous avez perdue. Voici du chanvre pris au cordier et de la poix que le cordonnier m'a donnée. Votre queue, mon oncle, sera solide!

Renard lui fabriqua un superbe panache. Le loup, content, sortit de son terrier et, suivi de Renard, partit à la recherche de son repas.

Or, des bergers avaient, pour se réchauffer, fait un grand feu, et le tas de branches sèches brûlait encore après leur départ.

— Parions, dit Renard, que tu ne sautes pas comme moi par-dessus ce feu. Tiens, regarde.

Et d'un bond, la bête agile franchit le brasier.

— Peuh! dit le loup! Quelle belle affaire vraiment! Tiens, regarde-moi faire!

Et il sauta à son tour. Mais il était plus lourd que son compagnon ; il laissa traîner sur la braise sa belle queue enduite de poix qui s'enflamma comme une torche.

Ysengrin, hurlant de douleur, s'enfuit à travers champs, et, le poil brûlé, la chair fumante, il regagna son logis en poussant d'affreux gémissements.

Sa femme le soigna du mieux qu'elle put et le guérit, mais il resta tout pelé, et depuis ce moment ce fut la guerre sans trêve ni repos entre la force du loup et la ruse du renard.

D'après le roman de RENARD.

Les deux premiers épisodes ont été empruntés au « Roman de Renard » de L. CHAUVEAU.
Version moderne, PAYOT, éditeur.
Version pour la jeunesse, ATTINGER, éditeur.



# 13. — LA BELLE HISTOIRE DE SAMBA

## I. — *Samba tue le Guinnârou.*

UN jour, le brave Samba décide de partir en voyage pour voir du pays et s'instruire. Il saisit ses armes de guerre : son bouclier, sa lance et son coupe-coupe...[1], enfourche son cheval de bataille et, suivi de Doungourou, son fidèle serviteur, il se met en route à travers la forêt.



Après de longues heures de marche, il arrive au bord d'un vaste lac dont les eaux, noires et puantes, sont à demi cachées par des arbres gigantesques. C'est la demeure du Guinnârou. Ce Guinnârou est un monstre énorme, une sorte de dragon de cauchemar avec un corps écailleux comme celui d'un crocodile, des pattes tordues armées de griffes plus longues et plus aiguës que celles d'un lion et une tête si horrible que sa seule vue donne le frisson d'épouvante aux plus courageux.

Mais Samba ignore ce que c'est que la crainte. Malgré les supplications de Doungourou, il descend de cheval et s'approche du lac.

Aussitôt l'eau noire et puante commence à s'agiter : elle bouillonne, jaillit, retombe, jaillit encore comme celle d'une mer en furie ;

---

[1]) Sorte de sabre très court.

des vagues s'élèvent aussi hautes que des montagnes et se heurtent avec un fracas épouvantable. Puis, toute cette agitation cesse et, quand l'eau est redevenue calme, le Guinnârou apparaît, debout dans le lac, cherchant du regard l'imprudent qui est venu le braver.



Il aperçoit Samba. Il se tourne lentement vers lui, gronde comme le tonnerre, et sa gueule ouverte laisse échapper une haleine empestée. Mais Samba ne s'effraie pas : il regarde le monstre bien en face. Alors le Guinnârou se met à grandir : son cou s'allonge, sa tête dépasse les arbres géants et s'élève jusqu'aux nuages. Mais Samba ne s'émotionne pas :

— Pourquoi fais-tu cela, Guinnârou? Tu perds ton temps : je n'ai pas peur.

— Tu es le plus brave de tous les hommes, répond le Guinnârou en reprenant ses dimensions habituelles. Aussi je veux te récompenser. Je te donne le fusil que tu trouveras là-bas au pied du baobab. Il te suffira de le sortir de son fourreau pour que ton ennemi tombe mort.

Samba s'en va prendre le fusil et se dit :

— Bon! Je vais voir si le Guinnârou n'a pas menti!

Il sort le fusil du fourreau et le Guinnârou tombe mort.

## II. — *Samba arrive dans la ville du caïman.*

Samba continue son chemin.

Il arrive dans une grande ville qu'il ne connaît pas. Comme il a très soif, il s'arrête à la première case et demande de l'eau.

Une servante lui apporte au fond d'une calebasse un tout petit peu d'eau croupie qui sent mauvais et qu'on ne peut boire.

— En voilà une saleté! dit Samba en colère.

— O! mon ami, répond la servante, il n'y a plus d'eau dans le village.

— Et pourquoi? demanda Samba.

— Un caïman géant habite la seule rivière du pays. Il nous défend de prendre de l'eau plus d'une fois par an. Chaque année, il faut lui donner une jeune fille vêtue comme une fille de roi : avec des bijoux d'or aux oreilles et dans les cheveux, des bracelets aux poignets, des anneaux aux chevilles. Si la fille lui plaît, il l'emporte et la dévore. Si elle ne lui plaît pas, il ne nous laisse pas renouveler la provision d'eau....... C'est justement demain que la jeune fille doit être conduite au caïman.

— Bon! dit Samba. Donne-moi une outre. J'irai à la rivière et j'y prendrai de l'eau moi-même.

— Tu seras dévoré, répond la servante en tremblant.

### III. — *Samba tue le caïman géant.*

Samba va à la rivière. Il emplit l'outre que la servante lui a donnée. Il boit, fait boire Doungourou, puis son cheval.

Alors on entend un grand bruit : c'est le caïman qui sort de la rivière.

— Que viens-tu faire ici? dit l'effrayant animal.

Et son souffle couche les arbres comme le grand vent de l'orage.

— J'avais soif, je bois, répond tranquillement Samba.

— Va-t'en tout de suite ou je te dévore.



— Tu ne me fais pas peur, caïman géant! dit le brave Samba.

Le caïman, furieux, nage vers Samba. Il ouvre une gueule énorme, et ses yeux sont rouges comme des charbons ardents. Le cheval de Samba tremble comme une feuille. Doungourou lui-même, le fidèle serviteur, ne peut résister à sa frayeur : il va se cacher dans un buisson.

Samba ne bouge pas. Quand le caïman est tout près de lui, faisant déjà claquer ses terribles mâchoires, il sort son fusil du fourreau, et le caïman tombe mort.

Samba découpe dans le corps de la hideuse bête un morceau de peau qu'il donne à Doungourou. Il laisse au bord de la rivière ses bracelets et ses sandales : il sait que personne ne pourra les mettre, car personne n'a les chevilles ni les poignets aussi petits que les siens. Puis il revient au village.

### IV. — *La jeune fille est conduite au caïman.*

Le lendemain, le roi appelle tous les griots [1] pour conduire au caïman la jeune fille qui doit être dévorée. La pauvre enfant est placée sur un cheval. Tous les griots la suivent et chantent :



— O! jeune fille, tu es pleine de courage. Le caïman a mangé ta grande sœur ; il a mangé ton autre sœur aussi ; il te mangera toi-même. Tu n'as pas peur de lui. Grâce à toi nous aurons de l'eau fraîche.

La jeune fille entre dans la rivière. Elle voit le caïman qui flotte sur l'eau. Elle pleure et elle tremble de frayeur. Mais le caïman ne bouge pas.

[1]) Sorciers.

— O! malheur! disent les griots. Le caïman ne veut pas de notre jeune fille ; il ne nous donnera pas d'eau et nous allons tous périr de soif, car toutes les outres sont vides!

On va vite chercher une autre jeune fille, plus belle que la première et on l'offre au caïman. Mais le caïman ne bouge pas.



On va chercher une troisième jeune fille. C'est la fille du roi. Elle est brave comme Samba et belle comme un jour de soleil.

Sans hésiter, elle entre dans la rivière : le caïman ne bouge pas ; elle l'injurie : il reste immobile.

Alors elle s'approche de lui ; elle lui donne un grand coup de poing, et, voyant qu'il ne fait pas un mouvement, elle grimpe sur sa tête et crie avec joie :

— Le caïman est mort!

Tout le monde entre dans la rivière ; chacun veut voir de près le terrible animal qui ne fera plus de mal.

Et le roi dit :

— Celui qui a tué le caïman, s'il peut en donner la preuve, recevra de moi tout ce qu'il me demandera.

## V. — *Qui aura la récompense?*

Dès que le roi a promis de récompenser magnifiquement le vainqueur, beaucoup crient :

— C'est moi, c'est moi qui ai tué le caïman géant!

Et chacun des menteurs raconte une histoire pour faire croire que c'est lui qui a tué le redoutable caïman.

Mais un vieux serviteur a trouvé les bracelets et les sandales de Samba.

— Voilà les bracelets du vainqueur, dit-il, et voilà ses sandales!

— C'est bien, décide le roi. Celui qui pourra mettre ces bracelets et chausser ces sandales; celui à qui ils ne seront ni trop grands, ni trop petits, celui-là sera le vainqueur ; celui-là recevra la récompense.

Chacun essaie de mettre les bracelets, de chausser les sandales. Aucun ne réussit.

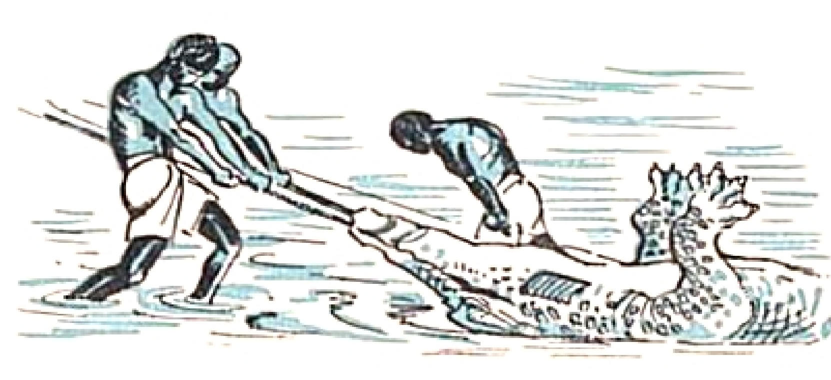
— Le vieux serviteur a dit une sottise, déclare un grand et gros chasseur. Ces bracelets et ces sandales sont trop petits ; ils ont été oubliés là par un enfant. Et ce n'est pas un enfant qui a pu tuer le caïman géant.

Mais aucun enfant ne réussit à se parer des bracelets ni à chausser les sandales. Si l'enfant est petit, ces objets deviennent plus petits encore ; et les bébés que les mères portent sur leur dos ne peuvent entrer le pied dans les sandales.

Alors le grand et gros chasseur déclare :

— Ces bracelets et ces sandales ont été oubliés là par un sorcier. Mais ce n'est pas un sorcier qui a pu tuer le caïman géant, c'est un grand et gros chasseur.

Pendant ce temps, le vieux serviteur, aidé de ses camarades, a tiré sur la rive le caïman mort.



— Le vainqueur, dit-il, a enlevé au caïman un morceau de peau. Qu'il apporte ce morceau de peau comme preuve de son courage.

Personne ne se présente.

Alors une servante s'avance et dit :

— Il y a un étranger dans la ville. Il s'est arrêté à ma case. Il m'a demandé de l'eau. Je lui ai donné de l'eau croupie puisque je n'en

avais pas d'autre. Il l'a jetée. Il est parti à la rivière. Il est resté longtemps. Quand il est revenu, il m'a donné une outre pleine de bonne eau. Je crois que c'est lui qui a tué le caïman. Il n'y a qu'à l'appeler pour le lui demander. Il dort dans ma case avec son serviteur. Son cheval est attaché à la porte.

### VI. — *Samba se fait connaître.*

Le roi envoie chercher l'étranger. Samba arrive sur son cheval, accompagné de Doungourou, son fidèle serviteur.

Il salue le roi et le roi le salue.



Le roi lui tend les bracelets et les sandales.

— Essaie de mettre ces bracelets et de chausser ces sandales.

Samba met les bracelets sans peine et chausse les sandales aisément.

Mais le grand et gros chasseur s'avance :

— La preuve ne suffit pas. Où est le morceau de peau que le vainqueur a ôté au caïman?

Samba fait un signe à Doungourou. Doungourou ouvre un sac, en sort un morceau de peau de caïman qui ferme juste la blessure de l'animal.

Alors Samba ramasse le morceau de peau et en frappe la figure du gros chasseur pour le punir d'avoir douté de lui.

Le roi s'approche de Samba et lui dit :

— O! étranger, tu as tué le caïman géant. Tu es le plus brave de tous les braves. Grâce à toi, nous aurons toujours de l'eau claire. Dis-moi ce que tu désires. Je te donnerai ce que tu demanderas.

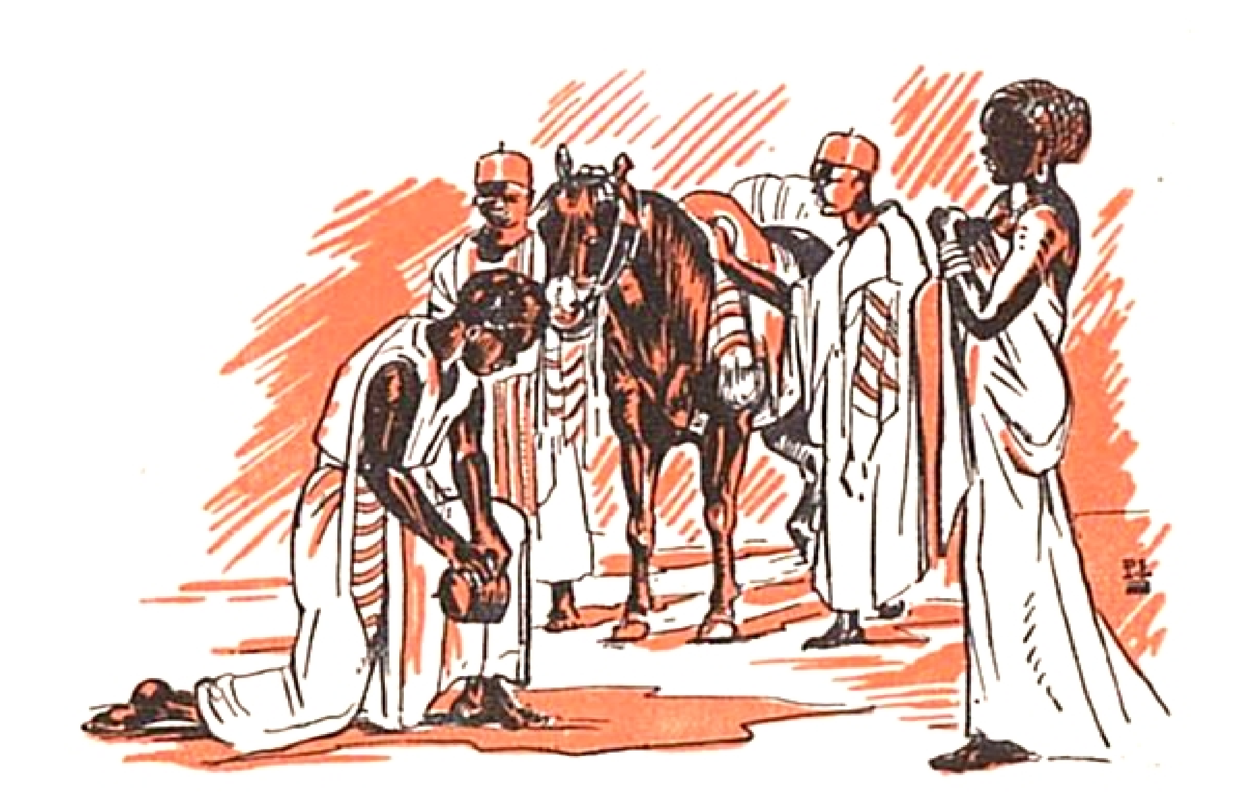
Samba se fait raconter comment les trois jeunes filles ont été conduites au caïman et comment la fille du roi n'a pas eu peur.

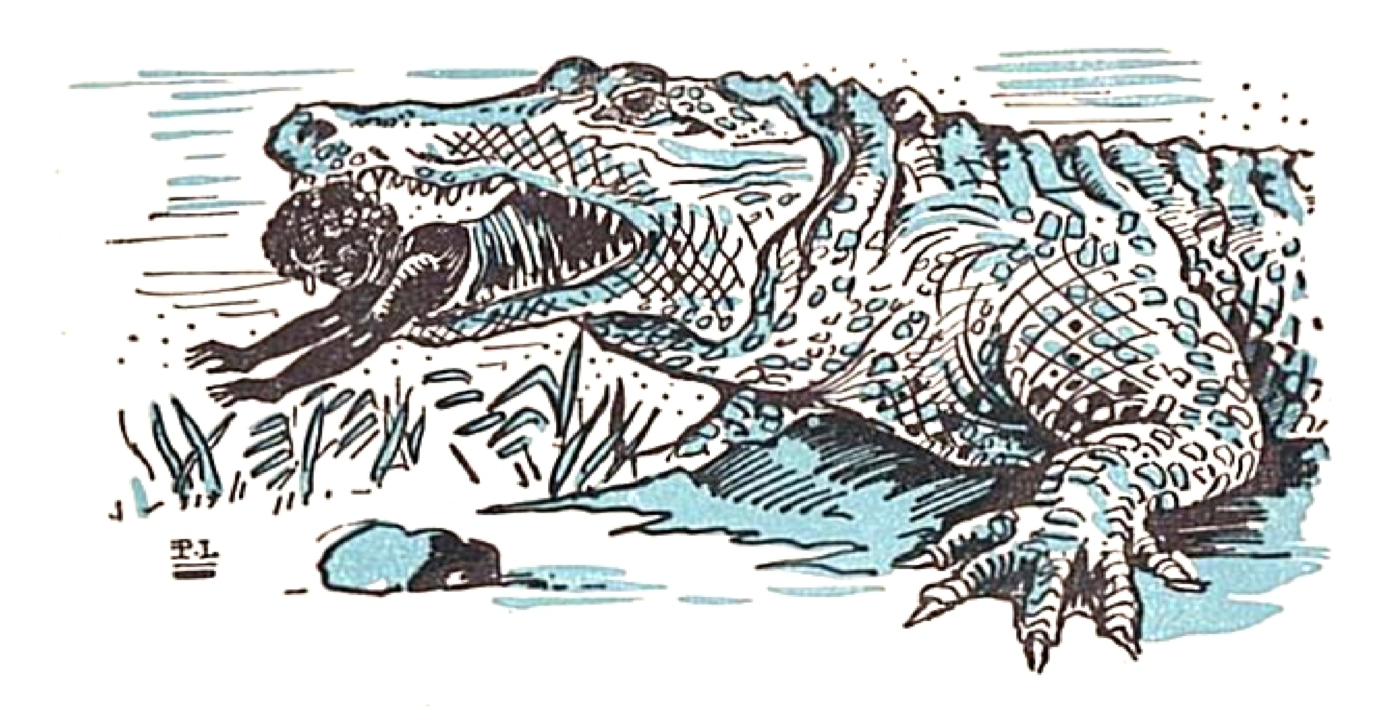
Alors il dit :

— Samba demande au roi une seule chose : le brave Samba veut épouser la courageuse fille du roi.

Ainsi fut fait. Samba eut de sa femme de nombreux enfants qui furent tous aussi braves que leur père et leur mère.

*Conte de l'Afrique noire.*






# 14. — FARA ET LE VIEUX CROCODILE

IL y avait une fois, dans la grande île de Madagascar, deux petites filles malgaches qui avaient pour noms Rapela et Fara. Elles aimaient beaucoup aller jouer au bord de la rivière, mais leur mère ne le leur permettait pas souvent à cause des crocodiles. Un jour, elles la supplièrent tellement, qu'à la fin elle y consentit en leur disant :

— N'oubliez pas que vous ne devez jamais vous moquer de Mamba, le vieux crocodile, car il n'a guère de patience et il vous arriverait malheur.

Les petites filles promirent d'obéir. Elles s'en allèrent au bord du fleuve où elles commencèrent à jouer avec de petites pierres. Bientôt Mamba sortit des roseaux pour les regarder, et les fillettes le regardaient aussi. Il n'était pas beau, en vérité, et Fara ne put s'empêcher de dire :

— Oh! oh! le vieux père Crocodile!
Comme sa tête est enfoncée!
Comme ses yeux sont gonflés!
Comme son ventre est rugueux!
Comme son dos est écailleux!

Sur quoi, Mamba, furieux, grimpa sur le bord pour les attraper. Mais elles purent se sauver et coururent à la maison.

— Eh bien, mes enfants, demanda la mère, avez-vous été sages?

— Oh! maman, dit Rapela, le vieux crocodile a voulu attraper Fara!

— Ah! dit la maman, en hochant la tête, peut-être que Fara s'était moquée de lui! Il faut savoir tenir sa langue, mes enfants!

Le lendemain matin, elles retournèrent à la rivière et recommencèrent à jouer avec de petites pierres. Rapela s'amusait beaucoup, mais Fara n'était pas tranquille, elle regardait Mamba qui était couché sur un tronc d'arbre et qui fermait à demi les yeux. Il était réellement très laid, de sorte que Fara dit à mi-voix :

— Oh! oh! le vieux père Crocodile!
Comme sa tête est enfoncée!
Comme ses yeux sont gonflés!
Comme son ventre est rugueux!
Comme son dos est écailleux! ......

Mais elle ne dit pas autre chose, car le crocodile l'avait attrapée et avalée!

La pauvre Rapela supplia le monstre de lui rendre sa sœur, mais il avait déjà plongé dans l'eau, et elle rentra bien triste.

Les parents de Fara vinrent en toute hâte à la rivière, et la mère commença à appeler le vieux crocodile :

— O Mamba, ô! ramène-nous Fara ; elle a été bien méchante, mais notre chagrin est trop grand. Ramène-la : jamais plus elle ne te manquera de respect.

Et Mamba lui répondit, en imitant la petite voix de Fara :

— Oui, oui, ma bonne dame ;
Venez chercher votre Fara.
Votre Fara a la langue trop longue,
Beaucoup trop longue.

Ecoutez ce qu'elle dit :

« Comme votre tête est enfoncée, père crocodile!
Comme vos yeux sont gonflés!
Comme votre ventre est rugueux!
Comme votre dos est écailleux! »
Voilà comme elle parle.
C'est bien sa manière, n'est-ce pas?

La pauvre mère était désolée. Elle dit à son mari :

— Parlez-lui vous-même.

Le père de Fara appela :

— O Mamba, ô! ramène-nous Fara ; elle a été bien méchante, mais notre chagrin est trop grand. Ramène-la : jamais plus elle ne te manquera de respect.

Mais, à lui aussi, Mamba répondit, en imitant la petite voix de Fara:

— Oui, oui, mon vieux ;
Venez chercher votre Fara.
Votre Fara a la langue trop longue,
Beaucoup trop longue.

Ecoutez ce qu'elle dit :

« Comme votre tête est enfoncée, père crocodile!
Comme vos yeux sont gonflés!
Comme votre ventre est rugueux!
Comme votre dos est écailleux! »
Voilà comment elle parle.
C'est bien sa manière, n'est-ce pas?

Les pauvres parents étaient tout découragés, et la mère reprit :

— Si on lui offrait quelque chose à la place de Fara ?

— Offrons-lui un bœuf, dit le père.

Et la mère appela :

— O Mamba, ô ! Nous te donnerons un bœuf.

— Réponds-lui, dit Mamba à Fara, je commence à être fatigué.

Et Fara cria du fond du ventre du crocodile :

— Mère, mère, il ne veut pas!

Alors le père appela :

— O Mamba, ô! Nous t'offrons dix bœufs!

Et Fara cria :

— Père, père, il ne veut pas!

Rapela, qui était venue, elle aussi, regarda ses parents et appela :

— O Mamba, ô! Nous t'offrons vingt bœufs!

Et Fara cria :

— Ma sœur, ma sœur, il ne veut pas!

Alors la mère au désespoir appela :

— O Mamba, ô! Nous t'offrons cent bœufs !

Le vieux glouton pensa que cent bœufs valaient bien une petite fille et il grommela :

— Bon, bon, amenez les cent bœufs!

Et Fara cria :

— Mère, mère, il veut bien!

Rapela et ses parents retournèrent au village, bien embarrassés, parce qu'ils n'avaient pas plus de vingt bœufs à eux. Ils allèrent trouver leurs parents et leurs amis, pour les prier de leur prêter des bœufs, dans l'espoir qu'une bonne partie pourrait s'échapper.

Les paysans rassemblèrent les cent bœufs et se dirigèrent vers la rivière. Quand le vieux crocodile vit le troupeau, il ouvrit une gueule énorme et Fara put sortir, puis il s'approcha des bœufs. Mais les paysans avaient mis à la tête de leur troupeau le bœuf le plus fort et le plus courageux. Il se précipita sur Mamba et lui creva les yeux avec ses cornes ; tous les autres taureaux lui tombèrent dessus aussitôt, lui ouvrirent le ventre, le piétinèrent, le mirent en pièces. Et c'est ainsi que pour avoir voulu trop de bœufs, le vieux gourmand de crocodile n'en eut aucun.

Quant à Fara, elle revint à la maison avec sa sœur et ses parents et elle fut à tout jamais guérie de son envie de bavarder à tort et à travers.

Adaptation d'un *conte malgache.*

Cité dans « Comment raconter des histoires à nos Enfants » par Miss Cone BRYANT (Nathan, éditeur).






# 15. — LES TROIS GOURMANDS

UN jour, deux gourmands se rencontrèrent.

— D'où venez-vous ? demanda le premier.

— J'avais toujours faim, répondit l'autre. Chez moi, je mangeais tout ce que je trouvais : ma part, celles de mes frères, celle de ma mère et même les provisions. Alors mon père m'a envoyé me rassasier ailleurs... Et vous, camarade, peut-on savoir ce qui me vaut le plaisir de vous rencontrer?

— Moi, dit le compagnon, j'ai un ventre si grand que je n'arrive jamais à le remplir tout à fait. J'ai beau manger toute la journée, l'appétit ne me quitte pas. Alors mon père m'a trouvé trop difficile à nourrir et il m'a chassé de la maison.

— Dans ce cas, reprit l'autre, nous sommes faits pour nous entendre.

Au bout d'un moment, le plus jeune pressa son ventre avec ses mains, fit la grimace et soupira :

— J'ai faim!

— Moi aussi, j'ai faim, grogna l'autre.

— Allons chercher à manger!

Comme ils arrivaient à un village, ils se dirigèrent vers le marché et achetèrent un panier plein de haricots bien cuits.

Ils allaient commencer à manger, quand le plus jeune protesta :

— Camarade! nous avons aussi faim l'un que l'autre; nos deux parts doivent donc être égales ; mais comment faire pour que chacun de nous ait exactement son compte?

— C'est bien simple, dit l'autre : achetons deux aiguilles, nous piquerons à tour de rôle un haricot à la fois ; ainsi le partage sera bien fait.

Ils firent comme il avait dit : ils achetèrent deux aiguilles et se mirent à manger en piquant les haricots un à un. Bientôt il ne resta dans le panier qu'un seul haricot, un haricot pour deux!......

— Que faire? demanda l'aîné.

— C'est très facile, répondit le jeune : il suffit de couper ce haricot en deux parties égales.

— Mais qui donc fera le partage? interrogea l'aîné. Si c'est moi, je garderai la plus grosse part; et si c'est toi, tu te serviras trop bien!

Un passant survint à ce moment.

— Aidez-nous, lui demandèrent les deux compagnons. Coupez ce haricot en deux parties bien égales.

Le nouveau venu sortit son couteau, l'ouvrit, saisit le haricot, le coupa gravement en deux parties, donna une part à chacun des deux compagnons, puis comme il ne voulait rien perdre de cette excellente nourriture, il lécha la lame de son couteau avec tant d'application... qu'il s'entailla la langue.

*Dis-moi, toi qui as lu cette histoire, quel est le plus gourmand des trois.*

*Conte de l'Afrique noire.*



# 16. — LE LIÈVRE ET LE GRAND GÉNIE DE LA BROUSSE



N jour le lièvre s'en alla trouver le Grand Génie de la Brousse et lui dit :

— O Grand Génie ! Toi qui veilles sur tous les habitants de la Brousse et de la Forêt, Toi qui es plus puissant que le buffle et que l'éléphant, Toi qui es le Maître des Maîtres, je veux te demander quelque chose.

— Quelle chose ?

— Une seule chose je veux te demander : c'est que tu augmentes la puissance de ma cervelle.

— Et pour quoi faire ?

— Pour que j'aie plus d'esprit que toutes les autres bêtes de la brousse.

Le Grand Génie réfléchit un instant et dit :

— Je veux bien, mais il faut, auparavant, que tu me montres ce que tu es capable de faire. Emporte cette gourde et emplis-la de petits oiseaux ; prends cette calebasse et emplis-la de lait de biche ; emporte aussi ce bâton et va chercher un serpent aussi long que lui. Quand tu reviendras avec la gourde pleine de petits oiseaux, la calebasse pleine de lait de biche, et le serpent aussi long que le bâton, alors je verrai ce que je puis faire pour toi.

* * *

Le lièvre partit, encombré de sa gourde, de sa calebasse et de son bâton. Après avoir trotté quelque temps, il vint s'allonger auprès

d'une source à laquelle beaucoup d'animaux venaient boire, le soir, au coucher du soleil. Là, il se tint tranquille, et il se mit à penser, à penser et à penser encore jusqu'au moment où le soleil commença à descendre pour disparaître.

Et voilà que les petits oiseaux de la brousse arrivèrent en grand nombre. Et tous ces oiseaux de sautiller, de boire, de chanter, de jouer, de voler, de se rouler et de voleter encore.

Le lièvre se dit :

— Aujourd'hui je vais voir de quoi je suis capable!

Et, sortant de son coin, il commença à sauter à droite, à gauche, en avant, en arrière, en criant de toutes ses forces :

— Non! non!...... Jamais!...... Ce n'est pas possible en vérité!...... Comment peut-on croire une chose pareille!...... Non, non et non!...... Ils ne sont pas assez nombreux pour ça.



Les oiseaux, arrêtés tout droit sur leurs deux pattes, et fort étonnés, l'appelèrent :

— Lièvre ! Que dis-tu?...... Mais que dis-tu donc?

— Oh ! n en parlons pas!...... Il s'agit d'une chose tout à fait impossible.......

— Mais quoi donc?

— Quelqu'un m'a raconté que vous pourriez entrer dans la gourde que voici et la remplir! Mais je sais bien que c'est tout à fait impossible : vous n'êtes pas assez nombreux pour ça!

— Tu plaisantes, lièvre, s'écrièrent les oiseaux. Vraiment, lièvre, tu plaisantes!

Et ils riaient, tout en sautillant autour du lièvre, et en chantant :

— Nous pouvons la remplir tout entière....... Tout entière nous pouvons la remplir!

Le lièvre, sans remuer, dit :

— Non, en vérité, non, vous ne pouvez pas !

— Ah! ah! nous ne pouvons pas, reprirent les oiseaux, mécontents de voir leur parole mise en doute. Attends un peu et tu vas voir!

Un premier entra par le goulot, puis un second et un troisième, et tant et tant qu'à la fin la gourde fut bien pleine.

Alors, le malin bondit sur la gourde, la ferma solidement avec un bouchon et la cacha dans un coin.

* * *

A ce moment, une biche arrivait pour boire à la source.

Et notre lièvre de recommencer à sauter à droite, à gauche, en avant, en arrière, en criant de toutes ses forces :

— Non! non!...... Jamais!...... Ce n'est pas possible en vérité!...... Comment peut-on croire une chose pareille!...... Non, non et non!... Elle n'a pas assez de lait pour ça.

La biche, bien étonnée, s'arrêta sur ses quatre pattes, le regarda et l'appela :

— Lièvre, que dis-tu?...... Mais que dis-tu donc?

— Oh! n'en parlons pas!...... Il s'agit d'une chose tout à fait impossible. ......

— Mais quoi donc?

— Quelqu'un m'a raconté que vous pourriez emplir de votre lait la calebasse que voici. Mais je sais que c'est tout à fait impossible : vous n'avez pas assez de lait pour ça!

— Tu plaisantes, lièvre ; vraiment, tu plaisantes!

Et la biche de rire, tout en sautant autour du lièvre, et en chantant :

— Je puis l'emplir tout entière....... tout entière je puis l'emplir !

Mais le lièvre secoua une de ses oreilles, et dit :

— Non, en vérité, non, vous ne pouvez pas !

— Ah ! ah ! je ne puis pas, dit la biche, fâchée d'être ainsi démentie. Attends un peu et tu vas voir !

Elle s'installa au-dessus de la calebasse. Et le lait coula, coula, tant et tant que, bientôt, la calebasse fut remplie.

— J'ai perdu mon pari, dit le lièvre. Mon cousin, le Lion, avait raison quand il m'affirmait que vous donnez plus de lait que la vache ; et je m'en vais le lui dire de ce pas.

— Le Lion? demanda la biche. Et elle tremblait déjà de frayeur.

— Mais oui, le Lion.... Il est là, tout près.... Attendez-moi un instant : je reviens avec lui.

— Adieu ! Lièvre, dit la biche, en bondissant dans la forêt, je verrai le lion une autre fois.

Content de s'être débarrassé si facilement de la biche, le lièvre ferma soigneusement la calebasse pleine de lait et la porta auprès de la gourde pleine de petits oiseaux.

* * *

Bientôt un serpent arriva pour se désaltérer à son tour.

Dès qu'il le vit, le lièvre commença à marcher le long du bâton en comptant ses pas et en criant de toutes ses forces :

— Deux pas... Trois pas... Quatre pas... Non ! non ! — Jamais !... Cinq pas !... Ce n'est pas possible en vérité !... Six pas !... Comment peut-on croire une chose pareille !... Sept pas !... Non, non et non ! Il n'est pas assez grand pour ça !

Le serpent s'arrêta, tout surpris, se dressa tout droit sur sa queue, regarda le lièvre et l'appela :

— Lièvre, que dis-tu? Mais que dis-tu donc?

— Oh ! n'en parlons pas !...... Il s'agit d'une chose tout à fait impossible !......

— Mais quoi donc?

— Quelqu'un m'a raconté que vous étiez aussi long que le bâton que voici. Mais je sais bien que vous n'êtes pas aussi grand que ça!

— Tu plaisantes, lièvre, s'écria le serpent. Vraiment, tu plaisantes !



Et il se mit à ricaner, et à ramper dans l'herbe autour du lièvre, tout en sifflant :

— Je suis aussi long que le bâton.... Aussi long que le bâton, je suis !

Mais le lièvre secoua ses deux oreilles et dit :

— Non, en vérité, non, vous ne l'êtes pas!

— Ah! ah! tu crois cela, dit le serpent, furieux d'être pris pour un menteur. Et bien, je vais me mettre à côté de ce bâton, et tu verras que je suis aussi grand que lui.

Et le serpent de s'allonger tout contre le bâton.

Notre malin lièvre fit un bond, attacha le serpent au bâton : un lien à la tête, un lien à la queue, un lien au milieu du corps, et il serra tant et si bien que le serpent ne pouvait plus bouger.

* * *

Alors il prit vivement la calebasse, la gourde et le bâton, et hop! hop! il partit au galop trouver le Grand Génie.

— Grand Génie! appela-t-il.

— Me voici, lièvre. Je t'attendais.

— Regarde, Grand Génie, voilà la gourde pleine de petits oiseaux, la calebasse pleine de lait de biche et le serpent long comme le bâton.

Le Grand Génie regarda tout cela, regarda le lièvre, lui toucha le front et lui dit :

— En vérité, si j'augmentais la puissance de ton esprit, je ferais une grande sottise.

— Et pourquoi?

— Tu es assez rusé comme cela! si tu l'étais davantage, tu deviendrais mon maître.

D'après un *conte de l'Afrique noire.*





# 17. — LE VIEUX ROI ET SON JEUNE FILS

IL y avait une fois un vieux roi qui était la sagesse même.

Ce vieux roi avait un jeune fils qui était étourdi et vaniteux comme le sont beaucoup de jeunes gens.

Un jour, le prince, fatigué de vivre dans la maison paternelle, alla trouver les garçons de son âge et leur dit :

— Nous autres, les jeunes, nous n'avons plus besoin des conseils de personne. Nous allons bâtir une ville à côté de celle de mon père et nous l'habiterons. Alors, les discours des vieillards ne nous casseront plus la tête ; nous serons libres et je deviendrai votre chef.

Ils firent comme il avait dit. Bientôt, les tam-tam, les jeux et les festins remplirent de bruit la brousse entière. Les jeunes gens, joyeux d'être libres, se croyaient plus sages que tous les ancêtres réunis et ils riaient aux éclats quand ils rencontraient un vieillard qui essayait de les conseiller.

Or, un beau matin, le fils du roi regardait un jeune veau qui trottinait dans un pré non loin d'une rivière. Une sotte idée lui passa par la tête et il dit :

— Une chose me serait agréable au-dessus de toutes les autres!

— Quoi donc? lui demandèrent ses camarades.

— D'avoir la peau comme celle de ce veau.

Il parla ainsi, et les garçons, sans réfléchir davantage, bondirent sur le veau, le renversèrent, le tuèrent, lui enlevèrent la peau en la retournant comme un sac, et, toute chaude, en habillèrent le fils du Roi.

Et celui-ci, très fier, allait, revenait, allait encore en disant :

— Personne n'est plus beau que moi! Personne n'a la peau si luisante et si douce! Le soleil ne peut rien sur mon corps, et je ne crains pas la pluie.

Son plaisir fut très grand tant que la peau resta fraîche. Mais, le second jour, le soleil la sécha et commença à la durcir, le troisième jour, il la sécha encore et la durcit tellement que, bientôt, le fils du roi ne put remuer et à peine respirer.

Il se mit alors à pleurer et à crier. Et tous ses jeunes amis de pleurer et de crier :

— Le Roi va mourir! Notre Roi va mourir!

L'un d'eux dit alors :

— Coupons la peau pour l'enlever du corps de notre Roi!...

Mais la peau était si collée que, pour l'ôter, il aurait fallu fendre celle du jeune homme et l'enlever en même temps. Et lui, de pleurer, et de pleurer encore, lorsque dans la plaine le vieux Roi passa sur son cheval, suivi de ses guerriers.

Entendant le bruit, il envoya quelqu'un s'informer. Son fils se lamentait :

— Allez vite chercher mon père! Dites-lui que je vais mourir!

Le vieux Roi vint à lui, le regarda, et...... il se mit à rire, mais à rire! Et il riait encore quand il dit aux jeunes gens :

— Je vous indiquerais bien un moyen facile de le débarrasser de cette peau, mais je sais que les conseils des vieillards vous cassent la tête ... ...

— Dites-le, mon père! Dites-le! supplia le jeune roi.

Et tous ses compagnons de supplier également :

— O Roi! Dites bien vite ce que nous devons faire.

— C'est très simple, mais vous, qui vous vantez de posséder la sagesse des anciens, vous n'y avez point songé. Prenez mon fils, portez-le à la rivière ; trempez-le dans l'eau jusqu'à ce que la peau redevienne molle et ensuite vous le dépouillerez facilement.

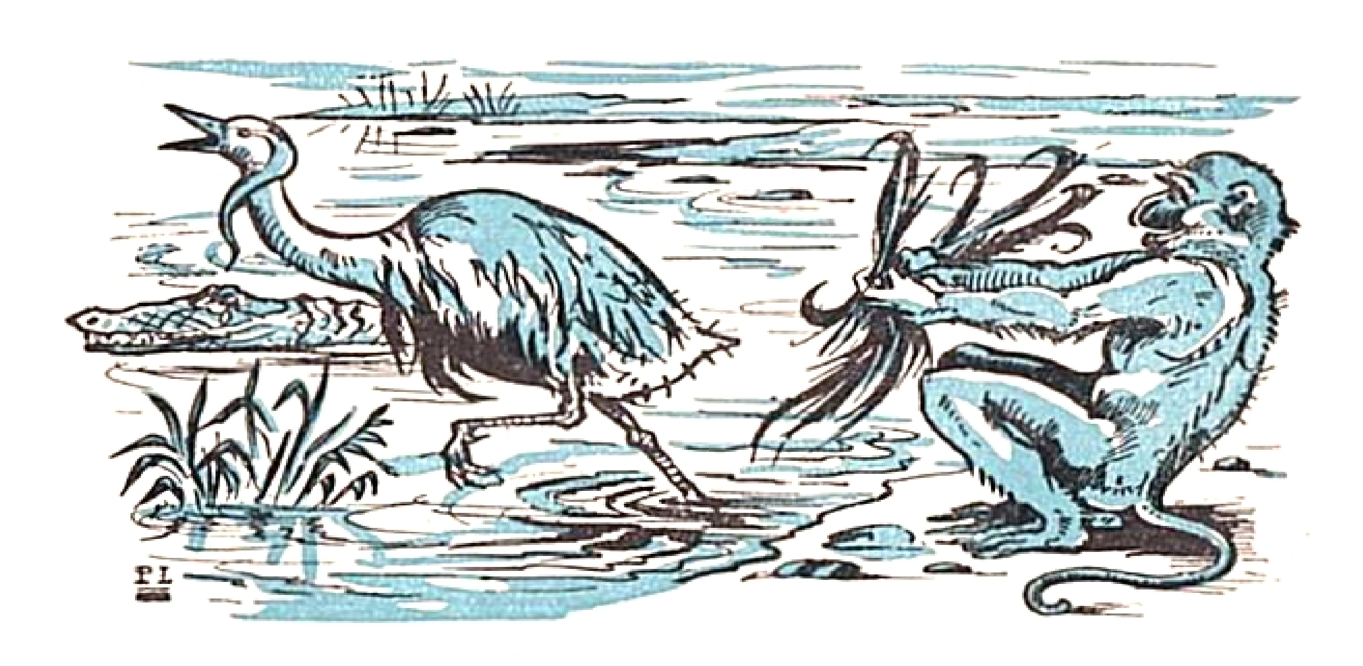
Ils firent ainsi, et le jeune homme ne tarda pas à être débarrassé de son incommode vêtement.

Alors tous revinrent habiter dans la ville du vieux Roi, car le proverbe a raison :

« *Les anciens méritent d'être gardés dans le village.* »

D'après *un conte de l'Afrique noire.*





## 18. — UN MALIN SINGE

Un singe, se trouvant un jour sur une côte déserte, contemplait à une assez grande distance sur les flots une île verdoyante qu'il savait couverte d'arbres chargés de fruits savoureux.

Il aurait pu facilement traverser l'espace qui le séparait de cette île, car l'eau ne lui serait pas montée plus haut que le genou, mais, comme tous ses pareils, il n'aimait pas se mouiller.

Or, il aperçut une grue qui se disposait justement à prendre son vol vers l'île désirée.

— Bel oiseau, lui cria-t-il, tu es fort et agile, et ce serait un jeu pour toi de me transporter jusqu'au rivage de cette île. Rends-moi ce service et tu n'auras pas à t'en repentir!

Après avoir fait quelques difficultés, la grue accepta. Le singe grimpa sur son dos et fit le voyage sans encombre. Mais, à l'instant de sauter à terre il demanda :

— Tu me ramèneras, n'est-ce pas?

La grue pencha la tête et claqua son grand bec, ce qui est, chez les oiseaux de cette espèce, la manière de dire non. Alors le singe, furieux, lui saisit à pleines mains les belles plumes de sa queue et de ses ailes et les tira si violemment qu'il les arracha toutes d'un seul coup.

— Du moins, lui dit-il, tu ne repartiras pas avant que tes plumes aient repoussé!

Et, content, du bon tour qu'il venait de jouer à sa compagne, il exécuta sur le rivage une danse triomphale, laissant de tous côtés, dans le sable, l'empreinte de ses pieds. Après quoi il grimpa sur un arbre et commença de se régaler de fruits délectables.

Cependant, la grue plumée s'en fut, dans cet état déplorable, faire ses doléances au vieux Roi Crocodile. Quand il apprit la conduite du singe, il entra dans une grande colère, et, de toute la vitesse que lui permettaient ses courtes pattes, il gagna le lieu où le singe se régalait.

— Ingrat! lui cria-t-il du pied de l'arbre où l'autre était juché, tu as rendu le mal pour le bien. Mais tu seras puni. Je décide, moi, qui suis le roi de cette île, qu'avant la chute du jour, tu seras dévoré par mes fidèles sujets.

A ces mots, le singe partit d'un grand éclat de rire.

— Me manger? La grue t'a dit sans doute que je suis venu seul et tu crois me vaincre aisément. Mais j'ai, tout près d'ici, des camarades qui, par milliers sont venus me rejoindre et qui me défendront si tu m'attaques! Va sur le rivage, vois les empreintes sur le sable, et compte — si tu peux — combien de singes sont arrivés dans ton île!

Le crocodile s'en alla sur le rivage et, voyant de tous côtés le sable foulé par les pieds des singes, il se convainquit qu'il avait affaire à d'innombrables ennemis.

Néanmoins il n'abandonna pas sa résolution. Il convoqua tous ses sujets et, bientôt, on vit arriver de tous les points de l'île une légion de crocodiles, les uns tout jeunes, pas plus longs que le bras, les autres grands comme des pirogues avec des dos cuirassés de lourdes écailles. Et tout cela rampait, se poussait de ses pattes torses, ouvrait des gueules énormes, clignait des yeux jaunes. En tête, le roi se traînait, plus long, plus écailleux, plus rugueux, plus gris que tous les autres.

Du haut de son arbre, le singe les observait. Quand ils furent assez près, il interpella le roi :

— Peuh! fit-il, c'est là tout ton peuple! C'est tout ce que tu as à opposer à l'armée des singes? Le grand chef Bama de la tribu des

Caïmans, celui qui règne sur les rives du fleuve Congo, avait bien raison de dire que ton royaume n'est pas plus grand qu'un de ses villages. Ses sujets sont innombrables ; les tiens ne sont qu'une centaine!

— Une centaine! fit l'autre. Compte-les et tu verras qu'il faudrait tous les caïmans de Bama pour peupler une seule des villes qui m'appartiennent!

— Eh bien, c'est entendu, reprit le singe. Fais aligner tes crocodiles depuis le pied de mon arbre jusqu'à cet autre arbre à l'horizon. Ainsi je les compterai aisément. Et je te jure que, s'ils sont plus nombreux que les caïmans de Bama, j'irai dire partout — quand notre guerre sera finie — que Bama lui-même n'est pas digne d'être nommé après toi.

Le vieux crocodile fit donc aligner son peuple. Et il y eut des dos gris serrés les uns contre les autres jusqu'à l'horizon. Alors le singe descendit de son arbre, sauta sur le premier en comptant: « un! », puis il bondit sur le second, sur le troisième. ... ... et à chaque saut il comptait.

Or, il avait fait ranger les crocodiles en travers du bras de mer qui séparait l'île de la côte ; si bien que, lorsqu'il parvint sur le dos du dernier, il avait franchi tout le passage à pied sec. Il sauta sur le rivage, fit une cabriole et une grimace, et, avant que les crocodiles fussent revenus de leur surprise, il gagna en trois bonds la forêt, dans laquelle il se réfugia.

Et la grue ne fut pas vengée ce jour-là.

Adaptation d'*un conte de l'Afrique noire.*





## 19. — LA VENGEANCE DU HÉRISSON

DEPUIS trois jours, la brousse retentissait des rugissements du vieux roi Lion : les craintives gazelles n'osaient plus s'arrêter pour paître ni descendre à la rivière pour se désaltérer.

C'est que depuis trois jours, le noble fils du roi, couché sans force sur le sable, les yeux clos et les pattes raides ne cessait de gémir, terrassé par un mal aussi terrible que mystérieux.

Il n'avait même plus la force de chasser les mouches qui déjà bourdonnaient autour de ses flancs.

Les animaux les plus savants furent appelés en consultation, mais toutes leurs drogues furent inefficaces et le découragement envahissait le vieux roi.

Au milieu de la consternation générale, on vit arriver le petit Chacal. Il était si poussiéreux et semblait si fatigué que tous les animaux s'écartèrent sur son passage quand il vint se prosterner aux pieds du roi Lion.

— Seigneur Lion, dit-il, j'arrive d'un long voyage, j'ai appris votre douleur et j'ai voulu venir sans tarder. Cessez vos larmes, je connais le remède qui guérira votre noble fils.

Un mouvement de curiosité se fit dans l'assistance. Chacun s'approchait pour entendre l'ordonnance.

— Vite, que l'on serve à l'auguste malade le sang chaud d'un hérisson. S'il consent à le boire, tous les espoirs sont permis.

Aussitôt des émissaires furent envoyés en tous sens à la recherche du hérisson qui fut bientôt trouvé et mis au courant du sort qui l'attendait. Cachant son anxiété, bien que connaissant la haine du chacal, il se présenta courageusement devant le roi.

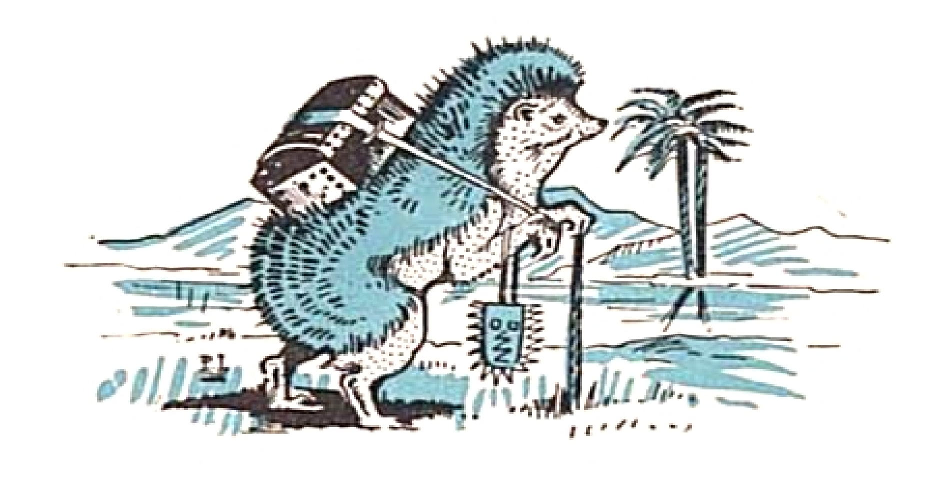
— Sire, dit-il, je suis prêt à donner mon sang pour sauver votre noble fils, mais je me permets de vous faire remarquer que mon cher ami Chacal a oublié un détail fort important de l'ordonnance. Nous étions de compagnie le jour où un vénérable ermite nous prédit la terrible maladie qui devait frapper votre auguste fils. Il nous fit savoir que nous aurions tous deux l'honneur de contribuer à sa guérison, car, nous dit-il, une cervelle de chacal arrosée de sang de hérisson guérira infailliblement le malade.

Ce discours fut si rapidement fait que le méchant chacal n'eut ni le temps de répondre, ni le temps de fuir. Tout tremblant de peur, il fut saisi et égorgé. Sa cervelle, toute fumante encore, fut arrosée du sang du hérisson saigné à la patte. Et ce singulier remède fut administré au malade.

Est-ce par l'effet de cet étonnant médicament, par pur hasard ou simple coïncidence? Le fait est que le malade recouvra la santé.

Le hérisson, vite guéri de sa légère blessure, retourna à son terrier, chargé des présents royaux.

D'après *un conte arabe.*





# 20. — L'OR DE KARIBI

Le cultivateur Karibi était un paresseux : il laissait ses champs en friche et ne s'occupait guère de ses troupeaux. Aussi devint-il très pauvre.

Un jour qu'il se trouvait tout seul dans la forêt, il commença à se plaindre de son sort :

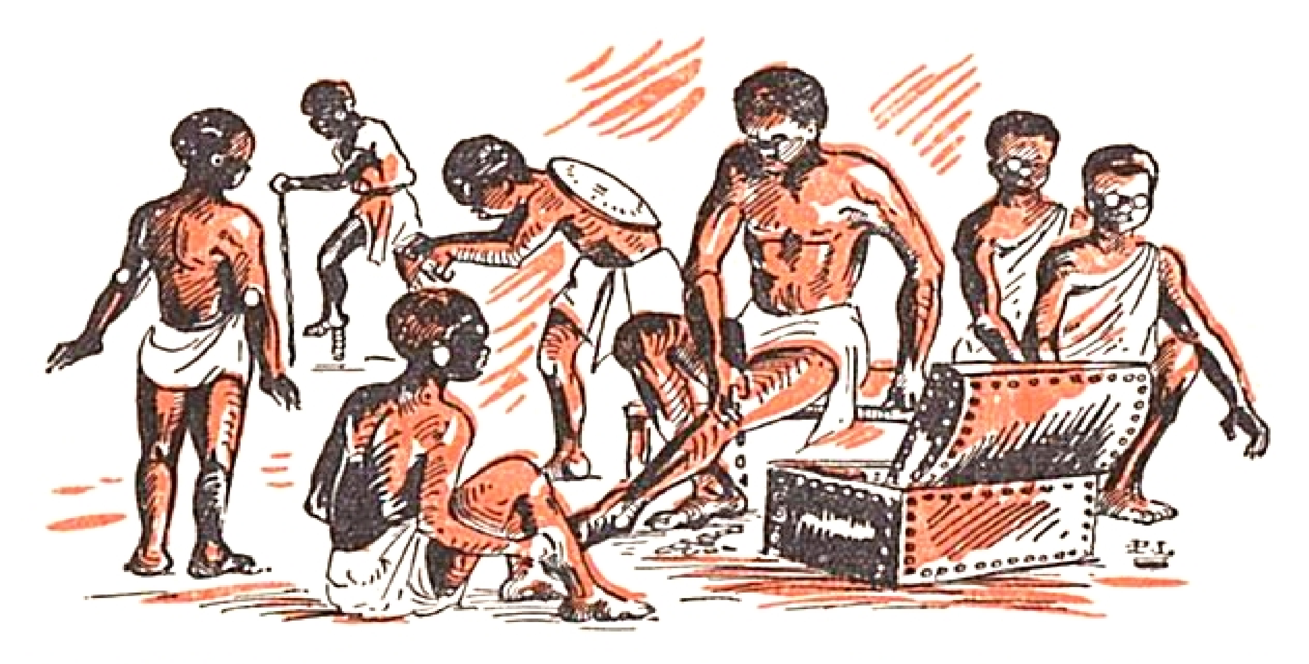
— Ah! dit-il à haute voix, si je pouvais avoir de l'or et ne rien faire, comme je serais heureux!

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un sorcier se dressa devant lui. Karibi eut d'abord très peur, mais le sorcier lui dit :

— Karibi, je t'ai entendu. Tu veux de l'or, tu en auras beaucoup, beaucoup. Mais chacun de tes enfants recevra en naissant une ou plusieurs pièces d'or qu'il portera toujours sur son corps et que personne ne pourra enlever. Acceptes-tu ce que je te propose? Réfléchis bien avant de t'engager, car en vérité, je te le dis : tu auras de l'or et tu seras malheureux.

Karibi se dit :

— Si mes enfants portent, comme ceux des riches, une boucle d'or aux oreilles ou une piécette dans les cheveux, en quoi cela me



gênerait-il ? Vraiment ce sorcier ne sait pas ce qu'il raconte : Comment peut-on être malheureux quand on a beaucoup d'or!...

Il mit sa main dans celle du sorcier et cracha de côté. Il avait ainsi donné sa promesse, et à l'instant même, le sorcier disparut.

Karibi revint chez lui. Il trouva une grande malle. Il l'ouvrit. Elle était pleine de pièces d'or! Ah! quelle joie en voyant ces belles pièces brillant au soleil! Il y plongea les mains, les bras ; il fit tinter les pièces, les unes contre les autres. Quel bonheur de penser que tout cet or était à lui, rien qu'à lui! ...

Deux jours après, sa femme mit au monde deux jumeaux : l'un avait une pièce d'or sur l'œil droit, l'autre avait une pièce d'or sur chaque œil. Le premier était borgne, le second, aveugle!

L'année suivante, la femme de Karibi mit au monde un autre enfant. Celui-ci avait les deux oreilles bouchées par le jaune métal. Il n'entendait absolument rien : il était sourd.

Tous les enfants de Karibi portèrent ainsi sur une partie de leur corps une ou plusieurs pièces d'or que personne ne pouvait enlever. L'un eut sur le dos une médaille si lourde qu'il dut marcher plié en deux : il était bossu ; l'autre eut sous le talon gauche plusieurs pièces empilées : il était boiteux ; son frère portait une pièce d'or à chaque coude ; il ne pouvait plus plier les bras : il était aussi infirme qu'un manchot.

Un jour, Karibi vit venir à lui ses malheureux enfants dont l'un était borgne, l'autre aveugle, celui-ci bossu, celui-là sourd et le dernier manchot. Alors il regretta sa promesse. Il retourna dans la forêt, se laissa tomber au pied d'un arbre et dit en pleurant :

— Mes enfants! mes pauvres enfants! Ah! je donnerais bien toutes mes richesses pour pouvoir enlever les pièces d'or qu'ils portent sur le corps!

A ce moment, il entendit du bruit dans un fourré voisin ; il regarda : c'était le sorcier qui revenait.

— Karibi, dit le sorcier, j'ai pitié de toi, parce que tu es un bon père. Va-t'en dans ta maison. Je te reprends tout ton or. Mais je te donne une richesse plus grande: je te donne la santé de tes enfants.

Karibi revint chez lui. Il y trouva tous ses fils robustes et contents. Il n'y avait plus une seule pièce d'or dans la malle, mais il n'y avait plus une seule infirmité sur le corps des enfants.

— Allons dans nos champs, dit Karibi.

Les fils de Karibi se mirent au travail avec joie. Karibi lui-même piochait la terre avec courage. Ses champs furent cette année-là les mieux cultivés du village, sa récolte fut la plus belle.

Alors Karibi comprit les paroles du sorcier. La vraie richesse n'est pas l'or, c'est le travail et la santé.





# 21. — LE LIÈVRE, LA BALEINE ET L'ÉLÉPHANT

UN jour, le Lièvre s'amusait à trotter dans la brousse lorsqu'il arriva au bord de la mer et vit la Baleine et l'Éléphant qui causaient ensemble.

Etant fort curieux de son naturel, il se tapit derrière une touffe d'herbe, et les écouta. La Baleine et l'Eléphant étaient en train de se faire des politesses et des compliments.

Père Eléphant, disait la Baleine, c'est vous qui êtes le plus puissant des animaux qui vivent sur la terre; moi, je suis le plus puissant des animaux qui vivent dans la mer. Nous allons, si vous le voulez bien, nous associer; alors nous gouvernerons toutes les bêtes de la création et nous pourrons leur commander ce que bon nous semblera.

— Très bien, très bien, Commère, répondit le gros Père Eléphant. Cela me va tout à fait.

Mais le Lièvre n'avait pas du tout envie d'être gouverné par eux et de faire ce que bon leur semblerait. Il réfléchit un long

moment sur le moyen de faire échouer ce beau projet, et tout à coup il sauta en l'air avec satisfaction, car il avait trouvé.

Dès qu'ils furent partis chacun de son côté, il alla chercher une corde très grosse et très longue, et emprunta à un voisin un tam-tam qu'il cacha dans un buisson. Après quoi il marcha sur la plage jusqu'à ce qu'il rencontrât la Baleine.

— Oh! Dame Baleine, dit-il, si j'osais, je vous prierais bien de me rendre un petit service.

— Parle toujours, et je verrai bien si je dois te satisfaire.

— Et bien! voilà: ma vache s'est enfoncée dans la boue à une demi-lieue d'ici et je ne puis pas la retirer; mais je suis bien certain que vous, qui êtes si forte et si obligeante, vous la retireriez sans peine.

La Baleine fut si flattée de ce compliment qu'elle accepta immédiatement.

— Alors, dit le Lièvre, je vais attacher à votre queue le bout de cette corde, et j'irai moi-même attacher l'autre bout à ma vache, et quand tout sera prêt, je battrai le tam-tam. Vous n'aurez plus qu'à tirer bien, bien fort, car elle est enfoncée très profondément dans la boue.

— Mouh! dit la Baleine, allez seulement, je la retirerai bien quand elle serait enfoncée jusqu'aux cornes!

Le Lièvre attacha la corde autour de la Baleine, et sautant hop! hop! il alla trouver l'Éléphant.

— Oh! s'il vous plaît, puissant Père Eléphant, dit-il, voudriez-vous me rendre un service?

— Qu'est-ce que c'est? demanda l'Eléphant.

— Ma vache est enfoncée dans la vase, à une demi-lieue d'ici et je ne peux pas l'en arracher. Naturellement cela vous serait très facile à vous qui êtes si fort!

— Certainement, certainement, répondit l'Éléphant avec condescendance.

— Alors, voilà, reprit le Lièvre, je vais attacher le bout de cette longue corde autour de votre trompe, et l'autre bout autour de ma vache, et aussitôt que ce sera prêt, je battrai le tam-tam. Vous n'aurez plus qu'à tirer, tirer, tirer, aussi fort que vous pourrez.

— N'aie pas peur, dit le Père Eléphant, elle serait aussi grosse que vingt vaches que je la retirerais sans difficulté.

— J'en suis bien certain, dit le Lièvre. Mais ne tirez pas trop fort en commençant.

Il attacha solidement la corde autour de la trompe de l'Eléphant et courut se cacher dans son buisson. Là il se mit à battre le tam-tam.

La Baleine commença à tirer et l'Eléphant aussi commença à tirer, et la corde se tendit toute raide.

— Voilà une vache remarquablement lourde, dit l'Eléphant, mais je l'aurai bien!

Et il appuya ses pieds contre un arbre et donna une énorme secousse.

— Quelle affaire! gronda la Baleine, cette vache doit être au fond de la terre!

Et elle tira de plus belle.

Chacun tirait de son côté, mais bientôt la Baleine se sentit entraînée vers la terre, parce que, chaque fois que l'Eléphant tirait la corde, il l'enroulait autour de sa trompe.

Elle en fut si fâchée qu'elle plongea, plouf! plouf! tête en avant, tout au fond de la mer! Les pieds de l'Eléphant furent arrachés de la terre, et il glissa jusqu'au rivage.

Il était terriblement en colère, et il donna une telle secousse qu'il amena la Baleine hors de l'eau.

— Qui me tire? mugit-elle.

— Qui me tire? trompetta l'Eléphant.

Et chacun d'eux vit l'autre avec la corde enroulée autour de son corps.

— Je vous apprendrai à jouer à la vache! gronda l'Eléphant.

— Je vous apprendrai à vous moquer de moi! mugit la Baleine.

Ils se remirent à tirer, mais tout à coup, crac! la corde se cassa et voilà la Baleine rejetée dans la mer avec un grand plouf! et l'Éléphant sur le dos, les quatre pieds en l'air!

Ils en furent si honteux que, depuis, ils ne voulurent jamais plus se parler.

Et le Lièvre en rit tout seul pendant toute une semaine!

*Conte de l'Afrique noire.*

(D'après Miss Cone BRYANT « Comment raconter des histoires à nos Enfants », E. Nathan, éditeur.)





## 22. — LE VIEUX KABYLE ET SON ANE

UN brave paysan kabyle rentrait tranquillement à sa demeure tirant derrière lui son petit âne gris. Au tournant du chemin, deux coquins, cachés dans un bosquet, résolurent de s'emparer de l'animal pour l'aller vendre au marché de la ville voisine.

— Suis-moi ! dit l'un des voleurs à son camarade, et laisse-moi faire, tu t'empareras de l'âne quand je l'aurai détaché et j'irai, tout à l'heure, te rejoindre au marché.

Aussi furtivement que le craintif chacal, le fripon s'approcha de l'âne qu'il détacha et remit à son compère. Puis se passant le licol autour de la tête, il se laissa remorquer par le naïf paysan.

Quand il fut certain que son compagnon était hors de vue, le voleur attaché s'arrêta tout net. Le bonhomme, surpris par la secousse, se retourna vivement et vit avec stupéfaction que son âne était devenu un homme.

— Par Allah ! que se passe-t-il et qui es-tu donc? demanda le paysan.

— Hélas ! mon bon maître, je suis votre âne, répondit le voleur, mon histoire est aussi triste que surprenante : J'avais une vieille mère très douce et très respectable ; un jour, désobéissant à la loi du Prophète, je m'enivrai comme une bête immonde ; j'injuriai la pauvre femme qui me conseillait de faire pénitence, puis, exaspéré par sa douceur et sa résignation, je me saisis d'un lourd bâton et la frappai comme un baudet. La malheureuse tombant à genoux, implora la justice divine : par la volonté d'Allah, je fus immédiatement changé en un âne et je m'enfuis pour cacher ma honte. Je fus recueilli sur le bord du chemin par le marchand à qui tu m'as acheté. Depuis cette époque, ma bonne mère a sans doute pardonné à son misérable fils et grâce à ses prières, la miséricorde céleste s'est étendue sur moi. Tout à l'heure j'ai retrouvé ma forme humaine.

— Puissant Allah ! quelle chose extraordinaire ! dit le paysan. Le Seigneur a voulu se servir de moi pour te mortifier : tu me pardonneras d'avoir chevauché sur ton dos et de t'avoir parfois lourdement chargé. Reprends ta liberté.

* * *

Le bon paysan, tout étourdi de l'aventure, rentra aussitôt chez lui et raconta à sa femme ce qui lui était arrivé.

— Malheureux que nous sommes, dit-elle, voici quatre ans que nous faisions travailler un croyant comme une bête !

— C'était écrit, reprit le bonhomme, la volonté d'Allah nous avait désignés, nous n'y pouvons rien !

Quelques jours après, l'homme s'en fut à la ville pour se procurer un autre animal. S'étant approché d'un lot d'ânes à vendre, il reconnut tout à coup son ancien baudet.

Alors il aborda gravement l'animal, et, mettant sa main en cornet, il lui murmura discrètement à l'oreille :

— Misérable créature d'Iblis [1] le maudit, tu t'es sans doute encore enivré et tu as encore frappé ta mère ! Par le Seigneur Allah ! Par le saint nom du Prophète ! Aussi vrai que le Coran est vrai ! va ! je te jure bien que je ne t'achèterai jamais !

D'après *un conte arabe.*



[1]) Le diable.



# 23. — LE CULTIVATEUR ET LE GUINNÂROU

Il y a, quelque part en Afrique, un vaste terrain tout près d'un grand fleuve. A cet endroit-là, le fleuve est large et profond ; son eau, noire et lourde, coule avec force ; elle bouillonne et elle jaillit, elle gronde et elle mugit ; des hippopotames et des crocodiles sans nombre vivent sur ses rives. Dans tout ce terrain, la brousse est épaisse ; des arbres plus hauts que des tours s'y dressent, réunis entre eux par des lianes, touffues comme des cheveux et grosses comme des corps d'enfants. Personne n'y vient jamais, pas même pour y ramasser du bois mort car ... ...

C'est là qu'habite Guinnârou, Guinnârou le Roi des Guinnés.[1]

* * *

Un jour, cependant, un homme, appelé Sabounyouma, décida d'aller couper toute cette brousse pour y établir son champ.

— Ce terrain n'est à personne, dit-il. Je vais m'y installer et il sera à moi !

[1]) Génies.

— N'y va pas ! s'écrièrent les gens du village. N'y va pas ! ou Guinnârou te punira.

Mais Sabounyouma était têtu. Il prit sa hache, pénétra dans le taillis, et commença à débroussailler.

A peine avait-il entamé la première branche, que :

— Qui est-ce qui coupe ma brousse? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'homme avait très peur. Pourtant, il répondit bravement :

— C'est moi, Sabounyouma. Je veux établir mon champ sur ce terrain.

— Et qui t'en a donné la permission? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Personne ! répondit l'homme effrayé.

— C'est bon ! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à Sabounyouma.

Cent cinquante Guinnés arrivèrent en riant. Des mille pattes et des mille bras. En moins d'un jour tout fut débroussaillé.

— Quel bon Guinnârou j'ai trouvé là ! dit Sabounyouma.

*Ne parle pas trop vite, Sabounyouma. Ne parle pas trop vite. Attends un peu et tu verras ce que Guinnârou fera.*

* * *

Lorsque la brousse abattue fut bien sèche, Sabounyouma s'en alla y mettre le feu. Il emporta des braises dans un petit pot, souffla dessus, et, quand elles furent bien rouges, pénétra dans le défrichement.

Il alluma le feu, mais, à peine la première brindille commençait-elle à brûler que ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'homme avait encore très peur. Pourtant, il répondit sans se troubler :

— C'est moi, Sabounyouma. Je viens brûler la brousse que, l'autre jour, nous avons coupée.

— Et qui t'en a donné la permission? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Personne! répondit l'homme effrayé.

— C'est bon! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à Sabounyouma.

Trois cents Guinnés arrivèrent en riant. Des mille bouches et des mille souffles. En moins d'un jour toute la brousse fut brûlée.

— Quel bon Guinnârou j'ai trouvé là! dit Sabounyouma.

*Ne parle pas trop vite, Sabounyouma. Ne parle pas trop vite. Attends un peu et tu verras ce que Guinnârou fera.*

* * *

Quand toute la brousse fut brûlée, Sabounyouma revint au village et il y resta jusqu'à la saison des pluies. Dès le lendemain de la première averse, il chargea sur sa tête une jarre pleine de mil et, malgré les conseils de ses voisins, il retourna dans son champ pour l'ensemencer.

Mais, à peine le premier grain de mil était-il tombé sur le sol, que ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'homme n'avait presque plus peur. Il répondit tranquillement :

— C'est moi, Sabounyouma. Je viens ensemencer le champ que nous avons préparé dernièrement.

— Et qui t'en a donné la permission? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Personne! répondit l'homme sans s'inquiéter.

— C'est bon! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à Sabounyouma.

Cinq cents Guinnés arrivèrent en riant. Des mille tarauds et des mille tarières. En moins d'un jour tout fut ensemencé.

— Quel bon Guinnârou j'ai trouvé là! dit Sabounyouma.

*Ne parle pas trop vite, Sabounyouma. Ne parle pas trop vite Attends un peu et tu verras ce que Guinnârou fera.*

* * *

Une semaine passa et Sabounyouma retourna dans le terrain pour en enlever les mauvaises herbes.

Mais, à peine le premier brin d'herbe était-il arraché que ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'homme n'avait plus du tout peur. Il répondit joyeusement :

— C'est moi, Sabounyouma. Je viens désherber le champ que nous avons ensemencé.

— Et qui t'en a donné la permission? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Personne! répondit l'homme.

— C'est bon! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à Sabounyouma.

Mille Guinnés arrivèrent en riant. Des dix mille dents, des cent mille mandibules! En moins d'un jour tout fut nettoyé.

Quel bon Guinnârou j'ai trouvé là! dit Sabounyouma.

*Ne parle pas trop vite, Sabounyouma. Ne parle pas trop vite. Attends un peu,* **un tout petit peu,** *et tu verras ce que Guinnârou fera.*

* * *

Une lune passa. Le mil avait poussé, le moment était venu de le protéger contre les oiseaux, contre tous les oiseaux qui tombent du ciel et remontent de la terre par bandes piaillardes et affamées. On poussait des cris, on leur lançait des pierres, et, tous les jours, Sabounyouma apportait sa fronde pour les chasser.

Un matin, se sentant légèrement fatigué, il envoya son fils à sa place en lui disant :

— Tiens, voilà ma fronde. Quand tu lanceras des pierres pour effrayer les oiseaux, tu entendras quelqu'un demander avec une grosse voix : « Qui est là? » Tu répondras sans avoir peur : « C'est moi, le fils de Sabounyouma ». Mais surtout ne t'avise pas de sucer les tiges de mil, sinon ... ... gare à toi!

Le petit garçon partit donc seul au champ. Il se mit en devoir de chasser les oiseaux. Mais, à peine avait-il déchargé sa fronde que:

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'enfant répondit tranquillement.

— C'est moi, le fils de Sabounyouma. Je viens chasser les oiseaux dans le champ de mon père.

— C'est bon! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à l'enfant.

Pan! pan! pan! les pierres sifflèrent et volèrent. En un instant tous les oiseaux furent tués.




A midi, tout le monde alla se coucher à l'ombre pour prendre quelques instants de repos. Le fils de Sabounyouma, oubliant la recommandation de son père, se glissa dans le champ, cueillit des tiges de mil, les éplucha, les cassa et les mâcha. Comme c'était sucré! comme c'était bon!

Mais, à peine la première tige était-elle mâchée que ... ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'enfant répondit :

— C'est moi, le fils de Sabounyouma!

— Et que fais-tu là? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Je casse une tige de mil pour en sucer la sève, répondit l'enfant.

— C'est bien, dit Guinnârou, je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à l'enfant.

Quel régal! Quelle bombance! Avant le soir tout fut mangé.

* * *

L'enfant n'osait plus rentrer au village. A la nuit tombante, son père vint le chercher.

Quand Sabounyouma vit que toute la récolte était détruite, il se mit en colère. Il empoigna son fils pour le frapper. Mais, à peine avait-il donné la première giffle que ... ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'homme répondit, furieux :

— C'est moi, Sabounyouma.

— Et que fais-tu là? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Je frappe mon fils parce qu'il a laissé manger tout mon champ de mil, répondit Sabounyouma. Et il se remit à battre l'enfant.

— C'est bon! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à Sabounyouma.

Comme ils ont ri les méchants Guinnés! Quelle partie! Avant minuit l'enfant tombait mort sous leurs coups.

*Pauvre Sabounyouma, tu commences à connaître Guinnârou. Mais ce n'est pas tout! Attends un peu, et tu verras ce que Guinnârou fera.*

* * *

Sabounyouma n'osait plus rentrer chez lui. A la naissance du jour, sa femme vint le chercher.

Quand la femme de Sabounyouma arriva dans le champ et qu'elle vit son fils mort, elle se mit à pleurer. Mais, à peine avait-elle versé une première larme que ... ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

La femme, tout en pleurs, répondit :

— C'est moi, la femme de Sabounyouma.

— Et que fais-tu là? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou le Roi des Guinnés.

— Je pleure mon petit garçon qu'on a tué cette nuit, répondit la femme de Sabounyouma. Et elle se remit à verser des larmes.

— C'est bon! dit Guinnârou. Je vais t'aider.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour donner un coup de main à la femme de Sabounyouma.

Comme ils ont pleuré les cruels Guinnés! Quelles grimaces! Quelles farces! Avant une heure la femme fut emportée par un fleuve de larmes.

*Pauvre Sabounyouma! Tu commences à connaître Guinnârou. Mais ce n'est pas tout! Attends un peu,* **un tout petit peu,** *et tu verras ce que Guinnârou fera.*

* * *

Sabounyouma était seul, tout seul au monde. Plus de femme et plus d'enfant. Désespéré, il se laissa tomber sur le sol. Une fourmi se trouvait là. Elle le piqua. Il se gratta.

Mais à peine avait-il commencé à se gratter que ...

— Qui est là? demanda la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

L'homme répondit en tremblant :

— C'est moi, Sabounyouma.

— Que fais-tu là? reprit la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou, le Roi des Guinnés.

— Je me gratte parce qu'une bête m'a piqué, répondit Sabounyouma en claquant des dents.

— Et qui t'en a donné la permission? gronda la grosse voix de Guinnârou.

— Personne ! cria l'homme. Et il se mit à courir.

— Attends ! dit Guinnârou. Attends ! Je vais te donner un coup de main.

Et Guinnârou d'appeler ses Guinnés pour aider Sabounyouma à se gratter.

On lui gratta la peau ; on lui gratta la chair ; on le gratta jusqu'à l'os ... ...

*Pauvre, pauvre Sabounyouma ; Pourquoi n'as-tu pas écouté les gens de ton village quand ils te conseillaient de ne pas aller dans le terrain de Guinnârou ;*

* * *

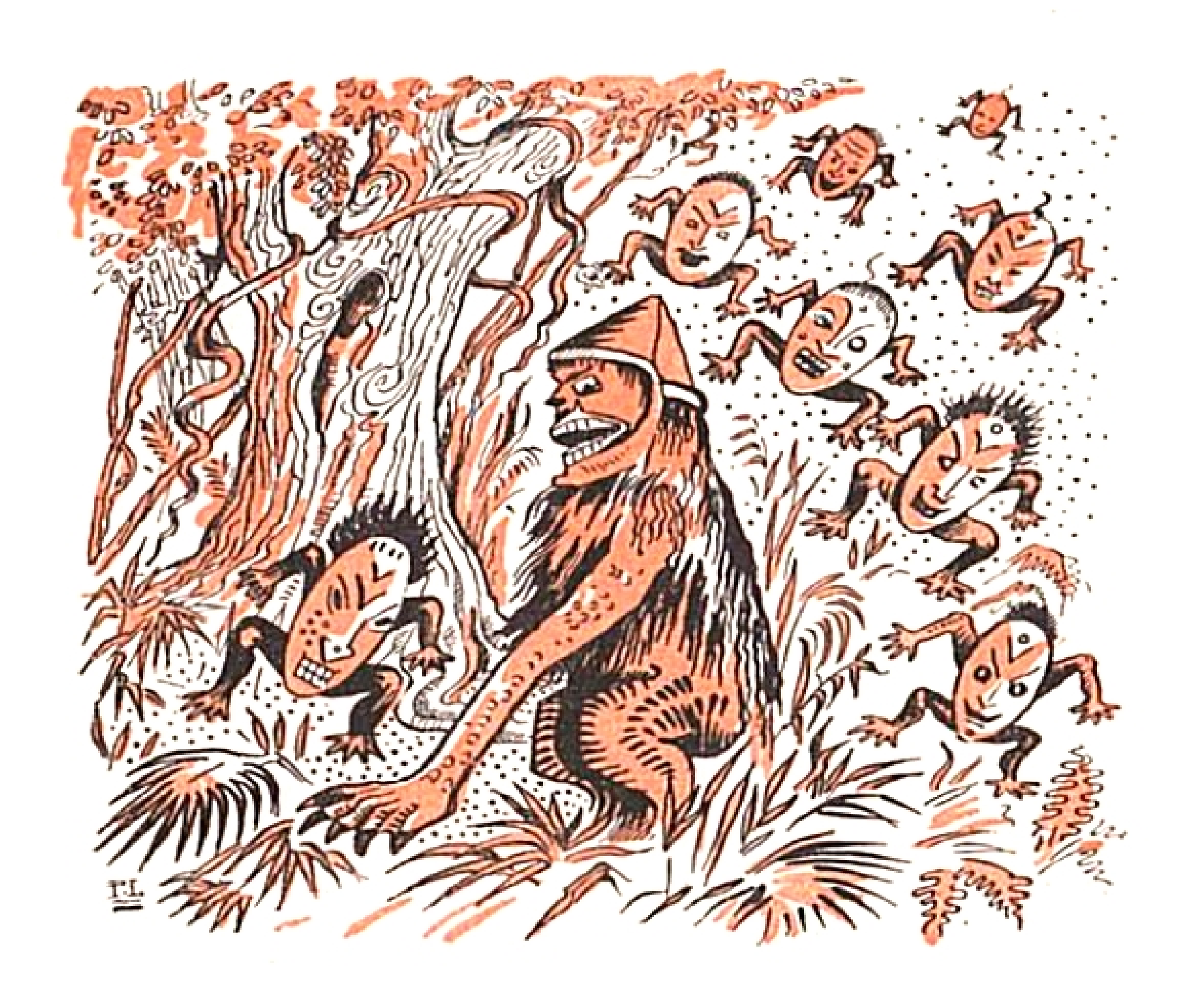
Depuis ce temps, personne n'ose entrer dans ce terrain là. On ne va pas même y chercher du bois mort pour allumer le feu. La brousse y est épaisse et haute comme un mur, de grands arbres s'y dressent, réunis entre eux par des lianes aussi grosses que des corps d'enfants

et touffues comme des cheveux. Le fleuve est, à cet endroit, large et profond ; son eau, noire et lourde, coule avec force ; elle bouillonne et elle jaillit ; elle gronde et elle mugit ; des hippopotames et des crocodiles sans nombre vivent sur ses rives.

Qui que tu sois, passant, ne t'y arrête pas, car ...
C'est là qu'habite Guinnârou,
Guinnârou, le Roi des Guinnés.

Adaptation d'*un conte de l'Afrique noire.*

(On trouvera une autre version de ce conte dans «Petits contes nègres pour les enfants des Blancs», par Blaise CENDRARS, édition des Portiques.





# 24. — LES SEPT FRÈRES ET LA BELLE RAMITOVI-AMANDRENINY

IL y avait dans un village malgache une femme très belle et très riche qui n'était pas encore mariée. Elle ressemblait si bien à sa mère qu'on l'appelait Ramitovi-amandreniny, ce qui signifie dans la langue malgache : « pareille à sa mère ».

Il y avait aussi dans un village voisin sept frères qui auraient bien voulu se marier avec cette femme et qui partirent les uns après les autres pour essayer de l'épouser.

Or, écoutez ce qui leur arriva :

Un beau jour, le premier des sept frères se mit en route pour le village de Ramitovi-amandreniny.

En sortant de sa case, il rencontra une mouche qui lui demanda :

— Où vas-tu, l'aîné?

— Je m'en vais prendre pour femme Ramitovi-amandreniny.

— Donne-moi un peu de miel, reprit la mouche et je t'indiquerai le moyen de réussir.

— Es-tu folle, mouche? De quoi es-tu capable si ce n'est de te rouler dans les ordures?

Et il s'en alla.

Il rencontra ensuite une alouette qui lui dit :

— Jette-moi un peu de riz blanc et je te dirai comment tu pourras épouser Ramitovi-amandreniny.

— Tu n'as pas honte, répondit l'homme, toi, si petite, de m'offrir ton appui. Vole et chante ; tu ne sais pas faire autre chose.

Et il poursuivit sa route.

Bientôt ce fut un porc qu'il rencontra.

— Où t'en vas-tu? lui demanda ce dernier.

— Je m'en vais prendre pour femme Ramitovi-amandreniny.

— Donne-moi des patates, du manioc et du son et je te ferai connaître le moyen de l'obtenir.

— Au lieu de te mêler de me conseiller, porc, fouille donc le fumier avec ton groin.

Et il continua son chemin.

Apercevant une mare, il alla se baigner, car il avait très chaud. Un canard, qui se tenait sur l'eau, l'interrogea :

— Hé! l'aîné, peut-on savoir où tu vas?

— Je vais prendre pour femme Ramitovi-amandreniny.

— Donne-moi du riz blanc et je te la ferai épouser.

— Vraiment, tu peux être fier de ta sagesse, toi qui ne sais que t'amuser dans l'eau!

L'homme sortit de la mare, se rhabilla et se remit en route.

* * *

Il arriva enfin chez Ramitovi-amandreniny. Il salua respectueusement le père et la mère de la jeune fille et leur dit :

— Parvenez à la vieillesse, seigneurs, et soyez exempts de maladies. .. Je suis venu prendre pour femme Ramitovi-amandreniny.

— Je le sais, répondit le père ; mais tu ne pourras pas arriver à l'épouser.

— Pourquoi? reprit l'homme.

— Il faut auparavant que tu triomphes de toutes les difficultés que je vais te proposer.

— Essayons, dit l'aîné.

— Allons ensemble dans les champs, reprit le père. Je vais jeter du riz blanc. Si tu peux ramasser les grains sans en oublier et les compter sans te tromper, alors je te donnerai la main de ma fille.

Le père jeta le riz à la volée et retourna chez lui.

L'aîné ne put arriver au bout de sa tâche ; il revint auprès du père de Ramitovi-amandreniny et lui avoua qu'il avait échoué.

— Ce n'est pas tout, dit le père. Tu vois mes rizières? Si tu peux les labourer, tu épouseras ma fille.

L'aîné commença à labourer, mais les rizières étaient si grandes qu'il ne put terminer le travail.

— Encore une épreuve, reprit le père. Je vais jeter une perle dans la mare. Si tu la rapportes, tu te marieras avec ma fille.

L'aîné ne put retrouver la perle.

— Voici enfin la dernière chose que je te demande de faire pour obtenir ce que tu désires. Viens dans ma case. Tu verras l'une à côté de l'autre ma fille et sa mère. Si tu devines sans hésiter laquelle des deux est Ramitovi-amandreniny, tu pourras l'emmener avec toi et l'épouser.

L'aîné se trompa : il prit la mère pour la fille.

Découragé, il allait retourner chez lui, lorsque ses frères arrivèrent.

— Hélas! leur dit-il, j'ai échoué. Vous serez bien adroits si vous réussissez.

Les autres frères firent successivement leur demande au père de Ramitovi-amandreniny ; ils furent soumis aux mêmes épreuves que leur aîné, mais aucun d'eux n'obtint la main de la jeune fille.

* * *

Le plus jeune frère, nommé Faralahy ne s'était pas encore présenté, et voici pourquoi :

Il était parti de chez lui pour aller chercher Ramitovi-amandreniny lorsque, sur son chemin, il rencontra une mouche qui lui demanda :

— Où vas-tu Faralahy?

— Je vais me marier avec Ramitovi-amandreniny.

— Je te la ferai épouser, reprit la mouche, si tu me donnes un peu de miel.

Faralahy s'empressa de lui donner du miel, et la mouche, tout heureuse, ajouta :

— Lorsque le père de celle que tu veux épouser te demandera de désigner laquelle des deux femmes est sa fille, appelle-moi ; je me poserai sur la joue de Ramitovi-amandreniny et ainsi tu la reconnaîtras.

— Bien ! répondit Faralahy.

Et il continua son chemin.

Il rencontra ensuite une alouette qui lui dit :

— Donne-moi du riz blanc et je te ferai obtenir pour femme Ramitovi-amandreniny.

Faralahy donna le riz et l'alouette ajouta :

— Lorsque le père de celle que tu veux épouser te demandera de ramasser le riz qu'il aura jeté à la volée dans le champ, appelle-moi et j'irai le ramasser pour toi.

— Bien ! répondit Faralahy.

Et il continua son chemin.

Un peu plus loin, il rencontra un porc.

— Où vas-tu, Faralahy ? dit celui-ci.

— Je vais chercher Ramitovi-amandreniny pour l'épouser.

— Jette-moi quelques patates et un peu de manioc et je te la ferai obtenir.

Faralahy s'empressa de donner le manioc et les patates, et le porc ajouta :

— Lorsque le père de Ramitovi-amandreniny te demandera de préparer ses rizières, appelle-moi et je ferai le travail.

— Bien! répondit Faralahy.

Et il s'éloigna.

Passant au bord d'un étang, il vit un canard qui lui dit :

— Tu parais bien pressé, Faralahy! Où t'en vas-tu comme ça?

— Je vais prendre pour femme Ramitovi-amandreniny.

— Donne-moi du riz blanc et je t'indiquerai le moyen de réussir.

Faralahy donna le riz très volontiers et le canard ajouta :

— Lorsque le père de celle que tu veux épouser te demandera d'aller chercher une perle au fond d'un étang, appelle-moi, je la chercherai pour toi.

— Bien! répondit Faralahy.

Et il se remit en route.

* * *

Arrivé chez le père de Ramitovi-amandreniny, il lui dit :

— Maître, je te salue! ... Je suis venu pour te demander la main de ta fille.

— Je sais, répondit le père, mais il faut d'abord que tu triomphes de toutes les difficultés que je vais te proposer.

Il l'emmena dans la campagne, jeta du riz blanc à la volée et dit :

— Si tu peux ramasser tous ces grains, sans en oublier, et si tu peux les compter sans te tromper, tu épouseras peut-être ma fille.

Faralahy appela l'alouette. Celle-ci arriva aussitôt. Elle ramassa les grains de riz, les compta, les apporta à Faralahy qui les remit au père de la jeune fille.

Le père, très étonné, dit :

— Peut-être deviendras-tu mon gendre! Mais tu n'es pas au bout des épreuves. Voici une perle ; je vais la jeter dans la mare il faudra que tu la retrouves ; la main de ma fille est à ce prix. Il jeta la perle et revint chez lui.

Faralahy appela le canard.

Il se présenta immédiatement, plongea dans l'eau, trouva la perle et la remit à Faralahy qui la porta au père de la jeune fille.

— Je crois de plus en plus, dit ce dernier, que tu épouseras Ramitovi-amandreniny. Mais ce n'est pas tout. Tu vois ces grandes rizières. Laboure-les et je te donnerai la main de ma fille.

Faralahy alla dans la campagne et appela le porc.

Celui-ci accourut et travailla tant et tant du groin qu'avant la tombée de la nuit la rizière était labourée.

Quand le père de Ramitovi-Amandreniny vit ainsi la rizière remise en état, il fut stupéfait et il dit à Faralahy :

— Tu épouseras sûrement ma fille. Beaucoup se sont présentés pour se marier avec elle, mais aucun n'a réussi comme toi à accomplir ce que je lui demandais. Pourtant, il te reste une dernière épreuve à affronter.

Il le conduisit devant sa femme et sa fille. Et elles se ressemblaient si parfaitement qu'il était impossible de savoir laquelle était la plus jeune.......

— Eh! Faralahy, s'écria le père. Tu veux te marier avec Ramitovi-amandreniny? Tâche donc de la reconnaître!

Faralahy appela doucement la mouche.



Celle-ci arriva et se posa sur la joue de la jeune fille.

Faralahy se mit à genoux devant Ramitovi-amandreniny et lui dit :

— O! ma chère femme, mon cœur ne pouvait me tromper. Partons ensemble ; ma maison sera la tienne.

Et c'est ainsi que Faralahy épousa la belle Ramitovi-amandreniny.

D'après *un conte malgache.*

# 25. — LES AVENTURES DU GOURMAND TAKINGA

## I. — *Takinga et ses frères.*

IL y avait, dans un village de Madagascar, un homme, sa femme et leurs sept enfants.

Les enfants étaient chargés de garder les bœufs au pâturage.

Tous les midis, leur mère disposait sur une natte sept écuelles dans lesquelles elle versait la nourriture de la journée. Les sept enfants venaient manger l'un après l'autre et, de cette manière, les bœufs étaient toujours gardés.

Un midi, Takinga, l'aîné des fils, partit déjeuner comme de coutume. En arrivant à la maison, il demanda à sa mère :

— Où est notre riz, mère?

— Là, dans cette pièce, répondit-elle ; mais mange seulement ta part.

Takinga mangea sa part, et, quand il eut fini, il dit :

— Mère, votre riz était excellent!

— Tant mieux, fils, tes frères aussi seront contents!

Puis le gamin fit semblant de repartir au champ. Mais, à peine était-il sorti du village, qu'il revint sur ses pas, entra de nouveau chez sa mère et redemanda en contrefaisant sa voix :

— Où est notre riz, mère?

— Là, dans cette pièce ; mais mange seulement ta part, répondit la mère sans se retourner et croyant que c'était son second fils qui l'interrogeait.

Le gourmand Takinga mangea une seconde part, sortit de nouveau, puis revint, et, par le même procédé, dévora une troisième part. Il s'achemina enfin vers les bœufs.

Ses frères allèrent déjeuner à leur tour ; mais les deux derniers ne trouvèrent que des écuelles vides. Ils s'en plaignirent à leur mère qui ne tarda pas à comprendre que Takinga était le coupable.

Elle le gronda sévèrement, mais, le lendemain, puis le surlendemain et encore le jour suivant Takinga recommença à manger la part de ses deux frères.

Alors, voyant qu'elle ne pouvait le guérir de sa gloutonnerie, la mère dit à son mari :

— Takinga mérite d'être puni : il mange la part de ses deux frères et se moque des reproches que je lui adresse. Nous allons, pendant quelques jours, le confier à Rafaranomby, le cultivateur qui habite dans le village voisin. Rafaranomby n'aime guère à plaisanter. Il fera travailler Takinga et le frappera s'il commet des sottises. Notre fils ne tardera pas à être corrigé et, quand il reviendra chez nous, il sera si heureux de retrouver son écuelle, qu'il ne pensera plus à manger la part de ses frères.

## II. — *Takinga et Rafaranomby.*

Le lendemain, Rafaranomby, appelé par les parents, arriva. Quand il fut mis au courant de l'affaire, il dit :

— Montrez-moi Takinga. Je veux l'emmener tout de suite : j'ai justement beaucoup de travail à la maison.

Le père répondit :

— Allez dans le pré que vous voyez là-bas près de la rizière. Vous y trouverez mes sept fils. Vous leur demanderez lequel d'entre eux s'appelle Takinga, et vous pourrez emmener celui qui se désignera.

Mais Takinga, qui rôdait par hasard auprès de la case de ses parents, cherchant quelque chose à manger, avait tout entendu. Il courut vers ses frères et leur dit :

— Un étranger va venir ; s'il vous demande votre nom, vous lui répondrez tous : « Je m'appelle Takinga ».

Ils promirent de faire cette réponse.

Quand Rafaranomby arriva auprès des enfants, il demanda :

— Quel est celui d'entre vous qui s'appelle Takinga ?

Et tous répondirent :

— C'est moi !

L'homme, étonné, retourna chez les parents et dit :

— Je n'ai pu connaître le fils que vous voulez me confier : vos enfants prétendent s'appeler tous Takinga !

— Revenez demain, reprirent les parents, vous irez encore dans le pré et vous prendrez celui de nos enfants qui portera un morceau de manioc attaché autour du cou : ce sera Takinga.

Le lendemain, quand Takinga partit pour le pâturage, sa mère lui attacha autour du cou un morceau de manioc. Mais le malin garnement comprit fort bien pourquoi on l'avait ainsi marqué. Il arracha du manioc dans un champ et en suspendit un morceau au cou de chacun de ses frères.

Lorsque Rafaranomby arriva, il vit avec stupéfaction que les sept enfants portaient tous la marque qui devait lui indiquer Takinga. Il retourna en avertir les parents qui furent, eux aussi, bien surpris.

— Revenez encore demain, dit le père, et cette fois vous reconnaîtrez sûrement Takinga : il aura sur la joue droite une cicatrice toute fraîche.

Le lendemain matin, le père appela son aîné : et, sous prétexte de lui soigner un bobo, il lui fit sur la joue droite une petite coupure, puis il l'envoya garder les bœufs. Takinga aurait bien voulu marquer de la même façon ses six frères, mais ils refusèrent, car ils craignaient que la coupure les fît souffrir.

De sorte que, lorsque Rafaranomby arriva, il reconnut aisément Takinga et il l'emmena.

En cours de route, notre drôle, qui avait bien l'intention de ne pas suivre son nouveau maître, demanda l'autorisation d'aller faire ses adieux à ses parents.

— Je ne resterai pas longtemps, promit-il.

Et il se fit tellement humble et suppliant que Rafaranomby, apitoyé, lui accorda l'autorisation qu'il sollicitait :

— Va, lui dit-il, et reviens vite. Je t'attendrai ici.

Takinga fit semblant de partir chez lui. Mais, dès que le premier tournant du chemin l'eût caché aux yeux de Rafaranomby, il bondit dans les champs, traversa les rizières, gagna la forêt et se cacha au plus épais d'un fourré.



Rafaranomby l'attendit quelque temps, puis, ne le voyant pas venir, il commença à s'impatienter. Bientôt, furieux, il retourna chez les parents pour redemander le gamin. On pense quelle fut la surprise de ces derniers ! Mais ils eurent beau chercher, appeler, crier, menacer, Takinga ne reparut pas, et Rafaranomby dut revenir seul dans son village.

## III. — *Takinga et Trimobé.*

Toute la matinée, Takinga dormit tranquillement dans son coin ; il s'était fait, avec des feuilles sèches, un lit très agréable. Vers midi la faim l'éveilla. Il se leva, sortit de sa cachette, et commença à vagabonder çà et là, cherchant de quoi manger. Il découvrit bientôt dans une clairière de la forêt un vaste champ tout couvert de bananiers portant de belles bananes, bien mûres, jaunes et parfumées. Il en

cueillit une, la mangea, et la trouva si délicieuse qu'il en dévora une seconde, puis une troisième.

Or le champ appartenait à Trimobé, une sorte de monstre moitié homme, moitié taureau.

Quand Trimobé entendit le bruit que Takinga faisait dans son champ, il arriva à toute allure, galopant sur ses quatre pieds et fouettant l'air de sa longue queue.

— Houg! grogna-t-il furieux, c'est toi, Takinga, petit misérable, qui voles mes bananes!

— Pardonnez-moi, dit Takinga en tremblant : j'avais si faim!

— Eh bien! moi aussi j'ai faim, et c'est toi que je vais manger!

— Ne me tuez pas maintenant! supplia Takinga en tremblant de plus belle. Ne me tuez pas maintenant : voyez comme je suis maigre! Engraissez-moi pendant quelques jours, je serai bien meilleur ensuite. Emportez-moi chez vous dans cette corbeille qui est à vos pieds et...

— Et tu te sauveras en route, n'est-ce pas? gronda Trimobé en l'interrompant. Non! non! je ne me laisse pas tromper, moi! Allez ouste, prépare-toi à être croqué. ...

— Écoutez! écoutez! dit le pauvre Takinga en pleurant ; je vous promets que je ne me sauverai pas. Et, si vous n'avez pas confiance en moi, voici ce que vous ferez : dans la corbeille où vous m'emporterez, vous mettrez avec moi quelques grosses pierres. Chaque fois que vous m'appellerez en cours de route, je jetterai une de ces pierres et vous serez sûr que, puisque la pierre tombe, c'est que je n'ai pas quitté la corbeille.

Trimobé accepta cette proposition. Il mit dans la corbeille trois pierres grosses comme les deux poings, installa par-dessus Takinga et chargea le tout sur sa tête ; puis il se mit en route vers sa maison.

Après avoir fait quelques pas, il appela :

— Takinga!

Takinga jeta une pierre, et Trimobé pensa :

— La pierre tombe, Takinga est encore là.

Quelques minutes plus tard, il appela à nouveau :

— Takinga !

L'enfant jeta une deuxième pierre et Trimobé pensa :

— La pierre tombe, Takinga est encore là.

Bientôt, on aperçut la maison de Trimobé et, pour la troisième fois, le monstre appela :

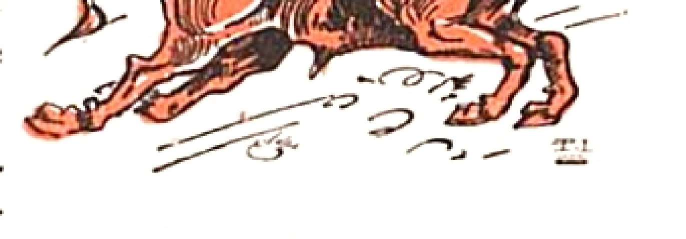
— Takinga !

Mais, le drôle sauta de la corbeille et s'enfuit.

Trimobé, entendant tomber quelque chose, crut que c'était la troisième pierre, et, tranquillisé, il pensa avec satisfaction :

— La pierre tombe, Takinga est encore là.

Arrivé chez lui, il posa à terre la corbeille, en se réjouissant à l'idée du bon repas qu'il allait préparer. Ah ! mes amis, quelle fureur quand il ne trouva plus au fond de la corbeille qu'une pierre grosse comme les deux poings ! Il grogna, gronda, souffla, battit avec sa queue les murs de sa maison, creusa le sol avec ses sabots, et ses yeux rouges lançaient des éclairs, et la bave coulait de sa gueule. A la fin il sortit, leva le nez et huma l'air du côté de l'ouest : rien ; il huma l'air vers l'est : rien ; vers le sud : rien ; vers le nord : cela sentait Takinga !



Takinga, l'incorrigible gourmand, au lieu de se sauver bien vite, mangeait des bananes dans la partie nord du champ !

— Cette fois, hurla Trimobé, je le tiens !

Il se mit à galoper et bientôt il atteignit Takinga. Il le prit, le jeta sur son dos, l'apporta dans sa maison, le ficela dans une natte ; appela ses deux enfants, et leur commanda de faire chauffer de l'eau pour préparer un bon bouillon. Puis, en attendant que l'eau soit chaude, il partit dans son champ et recommença à surveiller ses bananiers.

## IV. — *L'évasion de Takinga.*

Takinga avait tellement peur qu'il osait à peine respirer. Tout à coup, il sentit que quelque chose trottait sur sa joue et, en même temps, il entendit une toute petite, petite voix qui lui disait :

— Takinga, je suis une petite souris et je viens pour t'aider. Trimobé a mangé mon père, ma mère et tous mes frères et sœurs. Il faut que je me venge. Fais bien tout ce que je te dirai de faire : tu sera délivré et moi je serai vengée. Quand Trimobé rentrera tout à l'heure, tu lui diras qu'une fois cuit tu deviendras double et qu'il aura ainsi deux fois plus à manger, mais tu ajouteras que, pour devenir double, il faut que tu sois cuit avec beaucoup de piment. Pendant qu'il ira chercher son piment, j'essaierai de te tirer d'affaire. Attention ... le voilà ! ...



Trimobé arrivait en effet.

— L'eau est-elle chaude? demanda-t-il à ses fils.

— Pas encore, père, répondirent-ils.

— Activez le feu, mes enfants!

Et il se disposait à repartir quand Takinga l'appela :

— Trimobé! j'ai quelque chose d'important à vous dire.

— Je ne veux pas t'écouter. Tu n'es qu'un menteur!

— Si! si! il faut m'écouter, reprit Takinga. Je vais bientôt mourir et vous savez bien qu'on dit vrai au moment de la mort.... Un sorcier m'a révélé autrefois que, si un jour quelqu'un me faisait cuire, je me dédoublerais et que la marmite dans laquelle je serais plongé contiendrait deux enfants au lieu d'un.

— Bonne affaire! dit Trimobé. J'ai justement très faim.

— Oui, mais je ne me dédoublerai qu'à une condition : c'est d'être cuit avec beaucoup de piment.

— Diable! grogna Trimobé, voilà qui est ennuyeux. Le piment se trouve à l'autre bout de mon champ, vers le nord, bien loin d'ici.

Mais l'espoir de manger deux enfants au lieu d'un était si tentant que le monstre partit après avoir dit à ses deux fils :

— Et surtout faites bien attention qu'il ne s'échappe pas!

— Comment pourrait-il s'échapper, ripostèrent les deux petits ogres : il est si bien cousu dans sa natte qu'il ne peut même pas bouger!

Dès que Trimobé eut quitté la maison, Takinga sentit de nouveau contre sa joue la petite souris qui lui dit :

— Ne crains rien, Takinga, si tu m'obéis bien exactement, tu seras sauvé. Je vais ronger le fil qui ferme la natte ; tu sortiras ; tu jetteras dans la marmite les deux fils de l'ogre ; tu prendras avec toi un œuf, un balai, un bâton et un caillou et tu te sauveras, aussi vite que tu pourras, du côté du sud. Si Trimobé te poursuit, tu lanceras à terre un des objets que tu as emportés et tu crieras: « Petite souris, sauve-moi! »

La petite souris se mit à ronger le fil. Crac! crac! Bientôt la natte fut entr'ouverte. Takinga regarda par la fente. Il vit que les deux fils de l'ogre étaient penchés au-dessus de la marmite et qu'ils tâtaient l'eau pour savoir si elle était chaude. Il bondit hors de la natte, précipita dans l'eau les deux petits ogres, activa le feu et se sauva bien vite vers le sud, emportant avec lui un œuf, un balai, un bâton et un caillou.

Peu après, Trimobé arriva dans sa maison. La natte était ouverte, l'eau bouillait, et une bonne odeur s'élevait de la marmite.

— Tiens! pensa Trimobé, mes fils ont déjà fait bouillir Takinga! Mais pourquoi diable sont-ils partis? Ma foi, tant pis pour eux : je viderai bien la marmite à moi tout seul.

Il jeta dans l'eau le piment qu'il avait apporté, puis, quand il jugea que la cuisson était terminée, il saisit une énorme fourchette, piqua dans la marmite et en sortit ... deux enfants!

— Takinga n'avait pas menti, dit-il tout joyeux : il s'est vraiment dédoublé! Voici deux têtes, quatre mains, quatre pieds. Quel bon repas je vais faire!

Il ouvrit son grand couteau et commença à manger. Quand il eut fini, il se lécha les lèvres, se frotta le ventre avec satisfaction, et but un demi-tonneau de vin de palme [1].

Alors il entendit une petite voix qui disait :

— Ah! quel régal! Est-il content ce Trimobé! Jamais il n'a mangé si bien! Ses enfants étaient vraiment cuits juste à point!

— Qui parle de mes enfants? demanda Trimobé inquiet.

— Moi! la petite souris. Tu as tué et dévoré mon père, Trimobé, et aussi ma mère, et tous mes frères et sœurs. Mais moi j'ai délivré Takinga ; il s'est enfui après avoir jeté tes deux fils dans la marmite. Et ce sont tes enfants que tu viens de manger. Ah! ah! ah! quel régal, Trimobé! Ah! ah! ah! me voilà bien vengée!

La colère de Trimobé fut effrayante. Il poussa un rugissement, et les arbres se courbèrent comme si le vent de l'orage avait soufflé; il frappa de son sabot le sol de sa maison, et toute la maison trembla; il grinça des dents et un flot de bave jaillit de sa gueule menaçante.

Après quoi, il sortit, leva le nez et huma l'air du côté du nord : rien; il huma l'air vers l'est : rien; vers l'ouest : rien; vers le sud : cela sentait Takinga.

---

[1]) Fait de la sève du palmier.

— Maudit Takinga! hurla le monstre. Je te rattraperai et je te croquerai!

Et, saisissant sa sagaie, il se mit à galoper sur les traces de Takinga.

### V. — *A la poursuite de Takinga.*

Trimobé galopait si vite, si vite, qu'il aperçut bientôt Takinga.

— Maudit Takinga! lui cria-t-il avec fureur. Je te rattraperai et je te croquerai!

Takinga, effrayé, jeta le balai à terre en disant :

— Petite souris, sauve-moi!

Le balai s'allongea, grossit, devint un énorme buisson que nul ne semblait pouvoir traverser.

Mais Trimobé enfonça sa queue pointue dans ce buisson, se fit un chemin et recommença à galoper en criant :

— Maudit Takinga, tu as beau faire, je te rattraperai et je te croquerai!

Takinga jeta l'œuf à terre en disant :

— Petite souris, sauve-moi!

L'œuf se cassa et devint un étang large et profond.

Mais Trimobé se mit à boire l'eau et, quand l'étang fut à sec, il reprit sa course en criant :

— Maudit Takinga, tu as beau faire, je te rattraperai et je te croquerai!

Alors Takinga jeta son bâton en disant :

— Petite souris, sauve-moi!

Le bâton devint une forêt dont les branches étaient serrées comme des cheveux.

Mais Trimobé coupa les branches avec ses dents jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une seule debout. Et il repartit au grand galop en criant :

— Maudit Takinga, tu as beau faire, je te rattraperai et je te croquerai !

Takinga jeta bien vite son caillou en disant :

— Ah ! petite souris, je n'ai plus que ce caillou ! Petite souris, sauve-moi !

Le caillou grossit, grandit, devint un énorme rocher haut comme une montagne et droit comme un mur et Takinga se trouva transporté au sommet.

Quand Trimobé arriva, il vit qu'il ne pourrait pas grimper. Alors il prit une petite voix douce, et dit :

— Takinga, mon petit Takinga, je vois que tu es plus rusé que moi. Faisons la paix tous les deux. Tire-moi en haut et je te jure que je ne te ferai plus de mal.

— Je ne te tirerai en haut que si tu plantes d'abord ta sagaie dans la terre, répondit le malin Takinga.

Trimobé planta sa sagaie, la pointe en l'air, et Takinga commença à le tirer avec une corde qu'il avait trouvée sur le rocher.

Le monstre se promettait bien de dévorer l'enfant dès qu'il serait arrivé en haut, mais quand il fut près du bord, Takinga lâcha la corde. Trimobé tomba juste sur sa sagaie et il s'empala si bien qu'il mourut sur le coup.

## VI. — *Le retour de Takinga.*

Takinga était bien content ; mais, quand il voulut descendre du rocher pour retourner chez ses parents, sa joie cessa tout à coup. Comment, sans se rompre les os, arriver en bas de cet énorme mur ! Takinga alla à droite, à gauche, devant, derrière ; partout un gouffre effrayant se creusait à ses pieds. Alors il s'assit et pleura ... ...

Sur ces entrefaites, un corbeau vint à passer. L'enfant l'appela :

— Corbeau, joli corbeau, je lisserai tes plumes noires si tu veux m'emporter avec toi vers le puits de mon père.

Le corbeau se posa sur le rocher, secoua ses longues ailes noires, croassa trois fois et dit :

— Non, je ne t'emporterai pas. Tu recommencerais à manger chaque jour la part de tes frères!

Takinga eut beau supplier, le corbeau s'envola.

Ce fut ensuite un vautour qui arriva, et l'enfant l'appela.

— Vautour, joli vautour, je lisserai tes plumes grises si tu veux m'emporter avec toi vers le puits de mon père.

Le vautour se posa sur le rocher, tendit son cou pelé, ouvrit trois fois son bec crochu et dit :

— Non, je ne t'emporterai pas. Tu es trop gourmand ; tu recommencerais à vider l'écuelle de tes frères.

Puis il s'envola et disparut dans le ciel.

Le pauvre Takinga commençait à désespérer quand tout à coup il aperçut un pigeon blanc qui, non loin de lui, se reposait sur le rocher. Il l'appela d'une voix angoissée :

— O pigeon! joli pigeon! je lisserai tes plumes blanches si tu veux m'emporter avec toi vers le puits de mon père.

Le pigeon s'avança, gonfla sa gorge, roucoula trois fois et dit :

— Je veux bien t'emporter, mais à une condition : c'est que tu promettes de ne plus jamais être gourmand ni désobéissant.

Takinga s'empressa de promettre. Alors le pigeon l'emporta, le déposa près du puits de son père, puis il s'envola à tire d'ailes.

Bientôt la mère de Takinga vint chercher de l'eau au puits. Elle marchait, tête baissée, et pleurait tristement :

— O Takinga! disait-elle, où es-tu maintenant? Tu étais gourmand et désobéissant, mais je t'aimais bien quand même! Takinga, mon cher fils, te reverrai-je jamais?

Takinga accourut, saisit sa mère dans ses bras et les larmes de douleur se transformèrent en larmes de joie.

Tout le monde dans la famille fut heureux de revoir l'enfant perdu. Takinga s'efforça de gagner et de conserver l'affection de tous les siens. Il y parvint sans peine, car il tint la promesse qu'il avait faite au pigeon blanc et il devint le meilleur des fils.

Adaptation d'*un conte malgache.*





## 26. — LE RENARD ET LE HÉRISSON

C'ÉTAIT un hérisson, un tout petit hérisson, bien gras.

— Bien gras?

— Ça t'étonne?

— Oui.... Je croyais que les hérissons, c'était tout en piquants.

— Ils ont des piquants, comme tu dis; mais, en dessous, c'est une petite bête très grasse, très tendre et très appétissante. A ce qu'il paraît : moi, je te dis ce qu'on m'a dit. Mais il y a des gens qui en mangent, et le renard voulut en manger, comme tu vas voir.

Ce petit hérisson, un jour, de très grand matin, cherchait sa vie dans un potager... Le jardinier ne lui faisait pas de mal, si, par hasard, il l'apercevait, parce que les hérissons se nourrissent de limaces, d'insectes, d'un tas de petites bêtes qui ne respectent pas les légumes. Et voilà que, tout à coup, le hérisson se trouva nez à nez avec un renard, un très grand, très puissant renard qui venait de voler une poule, une poule tout à fait folle, qui n'était pas rentrée le soir dans le poulailler pour dormir. Il l'avait dévorée sur l'heure et c'est ce qui sauva le petit hérisson : le renard venait de déjeuner, il n'avait plus faim.

Cela n'empêcha pas le hérisson d'avoir très peur. Il se mit en boule, dressant tous ses piquants, qui firent un petit bruit en se frottant les uns contre les autres. Un petit bruit comme ça : Fss!

Cette petite boule d'épingles parut si curieuse au renard qu'il se mit à rire de toutes ses dents.

— Oh! là, là, fit-il, la drôle de bête!... prête-moi donc un de ces piquants-là pour m'en faire un cure-dents!

Le hérisson, voyant que le renard ne lui voulait pas de mal, se rassura. Il se détendit et s'assit sur son derrière, montrant de la sorte son bon petit gros ventre blanc et rose, ce qui était peut-être une imprudence.

— Et toi, fit-il hardiment, passe-moi donc ta belle grosse queue pour m'en faire un plumeau!

Le renard est très fier de sa queue, qui lui sert à chasser les mouches, attirées par son fumet qui est assez fort.

— Mon vieux, dit-il, tu m'as l'air d'un joyeux compagnon. Je t'invite à dîner pour demain.

— Ça va! répondit le hérisson. On doit toujours se sentir honoré de fréquenter les grands de la terre.

Il fut exact au rendez-vous. Le renard avait attrapé une oie, une oie énorme. Le hérisson faillit tomber à la renverse quand il vit cette montagne de chair.

— Monseigneur, dit-il au renard, vous faites rudement bien les choses! Jamais nous ne pourrons manger tout ça!

S'il s'exprima ainsi, c'est qu'il n'a pas l'habitude de la grosse viande.

— Mon petit, fit le renard, ça n'est pas tout! Il y a aussi, pour commencer, des œufs! Des œufs de pintade, s'il te plaît. Et du raisin pour finir.

Le hérisson fit honneur aux œufs de pintade qu'il ne trouva pas mauvais, et goûta même au raisin : toutes les bêtes aiment le raisin, parce qu'il est sucré. Quant à l'oie, il fit seulement semblant d'y toucher. Mais le renard en fit son régal ; abats, intérieur, gésier, tout passa dans son estomac avec le reste. Il était plein à éclater.

— Monseigneur, osa interroger le hérisson, vous ne craignez pas une indigestion?

— Moi? fit le renard. Un bon somme par là-dessus, et je me réveillerai d'aussi bon appétit que tout à l'heure.

* * *

Le hérisson avait de bonnes manières ; il connaissait les devoirs de la civilité :

— J'espère, dit-il, que votre seigneurie me fera l'honneur d'accepter qu'à mon tour je lui offre un modeste repas, dans mon humble logis!

— Volontiers! fit le renard. Demain?

— Après-demain, supplia le hérisson, pensant qu'il avait besoin d'un peu de temps pour se mettre en mesure.

— Après-demain, accorda le renard. C'est convenu.

Et voilà le hérisson qui se met en frais. Tout ce qu'il connaît de meilleur, il le cherche, il l'entasse. Il courait le potager comme un possédé. Il en sortit pour visiter les prairies. Il recueillit un gros plat de sauterelles succulentes. Des hannetons de quoi remplir un petit panier. Et puis des limaces, de savoureuses limaces bien juteuses. Il s'était donné tant de peine qu'il en avait maigri.

Bon! Le soir du dîner arrive, et le renard se précipite au rendez-vous. Pour faire honneur à ce dîner, il n'avait pas déjeuné! Il avait les dents longues, longues comme ça! au point que le hérisson en frémit.

— Compagnon, dit le renard, claquant ses longues, longues dents, j'ai bon appétit!

Le hérisson, tout tremblant, lui présenta d'abord les limaces, son plat de résistance, dressé sur une feuille de chou.

— Ah! ah! fit le renard : les hors-d'œuvre! Comme hors-d'œuvre, il y a mieux, mais enfin! Je me rappelle avoir mangé de ça les jours où je ne trouvais rien d'autre.

Il engloutit toutes les limaces d'une seule bouchée.

— La suite maintenant, dit le renard brutalement.

Ce n'est pas une bête très polie.

Bien timide, le hérisson poussa devant lui les sauterelles et les hannetons.

— Qu'est-ce que c'est que ça? jura le renard.

— Des... des sauterelles, des hannetons.

— Est-ce que tu te moques de moi, par hasard? cria le renard furieux. Ces saletés-là pour quelqu'un comme moi? Et, avec les limaces, c'est tout ton dîner? Pas de quoi seulement me sentir remuer les mâchoires. Et moi qui t'ai servi une oie, toute une oie, et une douzaine d'œufs, et du dessert! Mauvais plaisant! Affreux petit cochon aux poils durs!

Le hérisson est très fier de l'originalité de son poil, mais il n'aime pas qu'on le compare à un petit cochon, encore qu'il ressemble un peu, fourrure à part, au cochon d'Inde. Quand les hérissons ne sont pas contents, ils enflent leurs petites narines de rien du tout et ils reniflent. Il renifla.

— Tu renifles! cria le renard. Tu renifles devant moi comme un malappris! Va, va, si tu crois que ça te rend plus beau! Tu es laid, mon petit, tu es laid! Il n'y a pas d'animal plus laid que toi sur la terre. Tu ne t'es jamais regardé?

Le hérisson a toutes sortes de qualités, mais il manque de patience, sans doute parce qu'il vit solitaire. Le hérisson se fâcha tout rouge.

— Et toi, renard, tu crois que tu es beau? Tu fais le fier avec ta queue! Mais tu pues, sale bête, tu pues! « Puant comme un renard », ça se dit partout. Tu as encore faim? Eh bien, je m'en moque. Retourne chez toi ; le plus tôt sera le mieux!

— Ah! c'est comme ça! éclata le renard, qui n'aime pas du tout qu'on lui parle de son odeur. Eh bien! dégoûtant individu, mon parfum, tu ne le sentiras plus.

Il ouvrit la gueule toute grande, la plus grande qu'il put, et engloutit le hérisson en disant :

— De cette façon, au moins, je ne m'en irai pas le ventre vide!

Les hérissons ne peuvent pas fuir, ils ont les pattes trop courtes. Mais celui-ci fit comme son père, sa mère et tous ses ancêtres : quand il fut dans la gueule du renard, il se roula en boule, en hérissant tous ses piquants :

— Aïe! aïe! essaya de crier le renard.

— Vous demandiez des cure-dents, Monseigneur, en voilà, en voilà!

Le renard toussait, crachait. Il se fourrait les pattes de devant dans la gorge. Et tous ces piquants, ces détestables, ces perfides piquants, qui le saignaient doucement, lentement, jusqu'à la mort! Ses flancs s'élevaient et se resserraient comme un soufflet de cheminée parce qu'il étouffait. Il tomba sur le côté, il remua les pattes comme si elles avaient eu des ressorts. Mais dès cet instant-là, il ne savait déjà plus ce qu'il faisait, il agonisait. Pourtant, il avait la vie dure. Le hérisson attendit longtemps. Enfin quand le renard ne remua plus du tout, il sortit de sa gorge.

— Bonsoir, dit-il au cadavre du renard. Je te laisse là. D'abord tu es trop gros pour que je te tire autre part. Et puis, ça fera plaisir au jardinier de te voir crevé!

Et il s'en alla répétant :

— Le petit est venu à bout du grand! Le petit est venu à bout du grand.

D'après Pierre Mille *(Le Journal.)*



# 27. — L'HOMME, LE LIÈVRE ET LE CAÏMAN

CE matin-là, Bama, le caïman, dit : — J'ai faim!
Et il sortit de l'eau avec ses petits pour chercher quelque chose à manger.

Mais bientôt l'eau se retira loin derrière eux, car la saison sèche était venue, et les fleuves, qui avaient débordé, retournaient dans leur lit.

Ils bâillaient tous de faim sur la terre, Bama et ses petits caïmans. Ils bâillaient, la gueule ouverte, et craque! croque! ils faisaient claquer leurs mâchoires.



Un chasseur vint à passer. Il demanda :

— Bama, comment es-tu venu si loin de l'eau, toi qu'on voit toujours auprès de la rivière?

Le caïman répondit :

— J'étais venu me promener, me promener avec mes petits, et voilà que l'eau a baissé et s'est retirée loin derrière nous. Craque! croque! J'ai faim! J'ai bien faim!

Le chasseur posa son arc et ses flèches et dit :

— Si tu n'étais pas un ingrat, j'irais te mettre dans la rivière avec tous tes petits.

— Oh! oui, implora Bama, porte-nous vite dans la rivière, moi et mes petits!

— Ecoute, je veux bien, mais à une condition : c'est que tu me promettes que jamais plus, toi et les tiens, ne ferez de mal à mes enfants ni à mes bêtes.

— Par mon souffle de vie, déclara Bama, je jure que désormais toi, tes enfants et tes bêtes, vous n'aurez plus à craindre les caïmans!

* * *

Le chasseur fit une corde avec l'écorce fibreuse d'un arbre, et il lia le caïman pour le porter sur sa tête. Il attacha aussi tous les petits pour les porter plus facilement. Chargé de toute la famille, il s'en alla vers la rivière. Et, tout en marchant, il chantait :

— Aujourd'hui, je porte Bama et ses petits vers l'eau qu'ils avaient perdue. Maintenant, et dans tous les jours qui viendront, je n'aurai plus peur quand mes bêtes iront boire dans le fleuve et quand mes enfants se baigneront près de la rive!

Lorsqu'il fut arrivé au bord de l'eau, il demanda :

— Bama, faut-il te déposer ici?

Le caïman répondit :

— Avance un peu!

L'homme fit trois pas dans l'eau et dit :

— Bama, faut-il te déposer ici?

Le caïman répondit :

— Avance encore un peu!

L'homme fit encore trois pas. Il avait déjà de l'eau jusqu'au ventre. Il demanda :

— Bama, Bama, faut-il te déposer ici?

— Va encore un peu plus loin! supplia le caïman.

Et l'homme, confiant dans la parole donnée, marcha dans la rivière. Quand il eut de l'eau jusqu'aux épaules, il dit :

— Bama, il faut que je te dépose ici ; je ne puis pas aller plus loin.

Et le caïman répondit :

— Oui ! tu peux me laisser là !

* * *

Le chasseur le déposa dans l'eau et le délia et il délia de même tous les petits.

A peine avait-il fini, que ces maudites bêtes commencèrent à tourner autour de lui et à lui donner de grands coups de queue.

— Que se passe-t-il, Bama ? demanda l'homme. Et que veux-tu de moi ?

Le caïman s'approcha tout près, tout près ; il mit son vilain museau à un doigt de la figure du malheureux chasseur et dit :

— Homme ! écoute-moi bien. Tu es gros, tu es gras. J'ai faim. J'ai bien faim. Mes petits ont faim. Quel bon morceau nous allons manger !



Et craque ! croque ! il fit claquer ses énormes mâchoires.

— Oh ! s'écria l'homme Voilà donc comment tu veux me récompenser de vous avoir portés sur ma tête, tes petits et toi, depuis le lever du soleil jusqu'à ce moment et de vous avoir conservé le souffle de vie. Bama, Bama, il n'y a personne qui soit plus ingrat que toi !

Ils discutèrent ainsi quelque temps. A la fin, le caïman eut un peu honte ; il dit :

— Je veux bien accepter une chose : je ne te mangerai pas avant que quelqu'un nous ait jugés pour savoir qui de nous deux a raison.

— Bon ! dit l'homme.

* * *



A ce moment un cheval arrivait pour boire à la rivière.

— Ho ! cheval, lui cria le caïman.

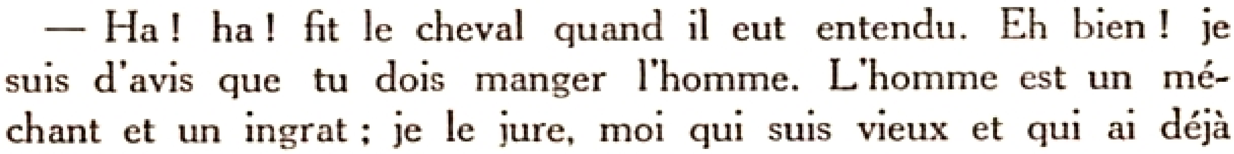
— Me voici ! répondit le cheval.

— Ne bois pas ! Ne bois pas encore !

— Et pourquoi donc, caïman ?

— Tu vas d'abord rendre la justice entre nous deux : l'homme que voici et moi.

Et le caïman d'expliquer toute l'affaire.



— Ha ! ha ! fit le cheval quand il eut entendu. Eh bien ! je suis d'avis que tu dois manger l'homme. L'homme est un méchant et un ingrat ; je le jure, moi qui suis vieux et qui ai déjà vu tant de choses. Quand j'étais jeune, les hommes montaient sur mon dos ; ils voyageaient à travers le monde, faisaient la guerre, allaient à la chasse, tout cela avec mes pauvres jambes. Comme récompense : des coups. Et, maintenant que je suis vieux, ils ne veulent plus me donner à manger.



Le caïman s'approcha de l'homme pour le dévorer. Mais l'homme discuta le jugement du cheval, et le caïman dit :

— Bon ! Attendons un autre juge.

Ce fut une vache qui arriva. Elle écouta l'histoire, puis s'écria :

— C'est là tout ce que vous avez à me raconter ?

— C'est tout, répondit le caïman.

— Eh bien ! je vais parler pour te dire, caïman, que tu dois manger l'homme. Ses semblables se nourrissent de mon lait, et, quand je suis vieille, ils m'abandonnent hors du troupeau.

L'homme discuta encore, car la mort ne plaît à personne, et le caïman dit :

— C'est bien ! Nous attendrons un troisième juge.

Un âne vint, les oreilles basses, la babine pendante, le derrière maigre et la tête lourde. Son dos était tout marqué de blessures, son pelage arraché par grandes plaques.



— Qu'est-ce que tu attends pour manger cet homme? dit-il au caïman quand il eut écouté l'histoire. Regarde-moi. Ce sont les hommes qui m'ont mis dans l'état où tu me vois : ils m'ont fait travailler pendant des années ; ils m'ont frappé tous les jours sans pitié ; maintenant, ils me laissent mourir de misère. Mange celui-là, mange-le vite. Tu me vengeras, et tu vengeras aussi mon frère et mon père et le père de mon père qui tous furent malheureux comme moi.

* * *

Les paroles des uns et des autres en étaient là quand le lièvre survint.

— Hé là! que se passe-t-il? demanda notre animal.

Le caïman le mit au courant de l'affaire.

— Ah! fit-il simplement quand il eut tout entendu.

Puis après avoir remué une oreille :

— Dis-moi d'abord, Bama, comment un homme de la taille de celui-ci a-t-il pu te porter depuis la forêt jusqu'ici, toi qui es si gros et si lourd?

— Pour être d'accord avec la vérité, répondit le caïman, je dois dire que c'est lui qui m'a porté et pas un autre.

— Il t'a porté avec tous tes petits?

— Avec tous mes petits!

— Mais comment donc a-t-il pu faire?

— Il nous a tous liés avec des cordes, nous a posés sur sa tête et apportés ici à travers les champs de maïs et les rizières.

— Cela me dépasse! s'écria le lièvre. Pour te croire, je voudrais bien voir de mes yeux comment toute l'affaire a marché.

— C'est bien facile, dit le caïman, l'homme n'a qu'à recommencer.

Le lièvre commanda donc au chasseur de prendre des cordes et de lui montrer comment il avait attaché le caïman et ses petits.

Quand Bama et toute sa famille furent solidement ficelés, le lièvre dit au chasseur :

— Maintenant, charge-les sur ta tête et porte-les à l'endroit où tu les avais trouvés.

L'homme fit ce qui lui était ordonné ; il transpirait en marchant, car le soleil était chaud et la terre brûlante. Et il répétait :

— C'est ainsi que je portais ce matin ces mauvaises bêtes qui m'ont manqué de parole.

Il laissa choir les caïmans à l'endroit où il les avait pris. Alors, le lièvre fit le tour de Bama et dit à l'homme :

— Chasseur, aimes-tu cette viande que voici?

— J'en mange volontiers, répondit l'autre.

— Eh bien, mange-la comme tu voudras, puisque Bama a voulu lui-même te manger.

* * *

Notre chasseur rechargea les caïmans sur sa tête, et, accompagné du lièvre, il s'en fut vers son village pour préparer un bon repas.

Comme ils arrivaient sur la place publique, quelqu'un lui dit :

— Un malheur est dans ta maison!

— Quel malheur?

— Ta fille est très malade!

— Malédiction!..... Et quel remède y a-t-il contre sa maladie?

— On dit que le seul remède est du poil de lièvre.....

— Du poil de lièvre? Que Dieu soit loué! dit le chasseur. Voilà justement devant nous un lièvre qui fera bien notre affaire.

Et il appela ses chiens pour attraper son bienfaiteur.

Mais le lièvre était sur ses gardes.

— Voilà donc le merci que tu me donnes! s'écria-t-il. N'est-ce pas moi pourtant qui t'ai délivré du caïman?

Avant que les chiens soient sortis des cuisines et des cases, il s'enfuit vers la brousse où il dit à tous ses semblables que l'homme est beaucoup plus ingrat encore que le caïman.

Et, depuis cette affaire, jamais plus les lièvres ne se sont occupés de rendre service à l'homme.

*Conte de l'Afrique noire.*

(Une autre version de ce conte a été donnée par Blaise CENDRARS dans «Petits contes nègres pour les enfants des blancs». Edition des Portiques.)





# 28. — LE VOLEUR ET LA MOELLE DE JONC

QUAND Trân-van-Pham[1] revint chez lui ce soir-là, il vit avec douleur que le coffret de bois de cèdre dans lequel il enfermait ses économies avait été ouvert et vidé par quelque maraudeur. Bien vite il alla raconter son malheur au tong-doc[2] du village et le pria de faire diligence pour rechercher le coupable.

Les soupçons se portèrent sur huit pêcheurs qu'on avait vus, le jour du vol, rôder autour de la maison de Trân-van-Pham, et, quand on eut étudié l'affaire, on acquit la certitude que le coupable ne pouvait être qu'un de ces huit accusés.

Le tong-doc les fit donc arrêter immédiatement et conduire en prison. Ils passèrent la nuit dans des cellules séparées, de sorte que nulle communication ne pût s'établir entre eux.

Le lendemain matin, le tong-doc les fit amener un à un devant lui et il les accusa brutalement à tour de rôle d'avoir dévalisé Trân-

1) Prononcer : Tran'-van'-Pham'.
2) Personnage annamite chargé de la police et de la justice.

van-Pham. Ils nièrent tous, les uns avec véhémence, les autres en pleurant. Le plus jeune d'entre eux nommé Ninh [1] ne pleura ni ne se fâcha et il se défendit si adroitement que le tong-doc, persuadé de son innocence, fut sur le point de le relâcher sans plus attendre. Il n'en fit rien. car, dans son désir de connaître la vérité et d'effrayer à l'avenir ceux qui seraient tentés de voler, il préférait se montrer pour un jour rude et sévère.

Ce tong-doc était un vieillard avisé et qui avait une grande expérience. Il réfléchit longuement au moyen de connaître le coupable, puis il sourit dans sa barbe en se félicitant de l'excellent projet qui lui était venu à l'esprit.

Vers le soir il fit amener sous une bonne escorte les huit pêcheurs, les fit entrer dans une grande salle, et, les voyant tout étonnés et craintifs, leur dit ce qui suit :

— Vous vous tiendrez toute la nuit debout, les bras croisés. Devant chacun de vous il y aura une chandelle allumée ; vous regarderez cette chandelle, et surtout vous conserverez tous dans la bouche ce morceau de moelle de jonc que je vais y mettre. Il y a huit morceaux, ils sont tous semblables ce soir, mais, demain, le morceau de moelle du coupable se sera allongé.

Là-dessus le tong-doc s'en alla, laissant sous bonne garde les huit hommes tout tremblants.

— Je sais bien, pensait l'un, que je ne suis pas coupable, mais si par hasard la moelle que je garde dans ma bouche s'allongeait, qu'adviendrait-il de moi ?

Un autre s'inquiétait :

— Si mon morceau de moelle demeure semblable à ce qu'il est maintenant, et qu'en même temps les morceaux de mes compagnons diminuent, que deviendrai-je ?

---

[1]) Prononcer : Nin'.

Un autre, en avalant sa salive, crut engloutir aussi la moelle de jonc ; un autre encore, voyant, dans son imagination, grandir son morceau de moelle, se croyait habité par un génie malfaisant.

Le plus effrayé de tous était Ninh, car c'était lui le coupable et il craignait bien de ne pouvoir échapper au châtiment qu'il avait mérité. Mais il se rassura tout à coup, car il avait trouvé, pensait-il, un moyen de détourner de lui les soupçons.

— Le vieux tong-doc, murmura-t-il entre ses dents, est un sot. Puisque mon morceau de moelle doit grandir, je m'en vais en couper une partie et ainsi il aura demain la même taille que les autres. Peut-être même sera-t-il plus court, mais cela sera sans inconvénient, car, de la sorte, le tong-doc croira qu'il y avait sept coupables et un seul innocent.

Il coupa donc avec ses dents un bout, un tout petit bout de la moelle, et, ce petit bout, il l'avala.

Vers le milieu de la nuit, il eut une appréhension.

— Je ne me suis pas fait assez innocent, pensa-t-il.

Il coupa encore une fois un petit bout de moelle qu'il avala comme le premier. Lorsqu'une pâle clarté de jour filtra par les lucarnes dans la pièce où bleuissaient les reflets des chandelles, il craignit que le tong-doc, dont le retour était proche et dont la vue n'était plus très bonne, ne remarquât point aisément que son morceau de moelle était de taille inférieure à tous les autres. Il mordit, et plus abondamment.

Bientôt le tong-doc, matinal, arriva. Il donna l'ordre d'examiner tous les morceaux de moelle et de les comparer à un neuvième morceau qui avait été, la veille, mis de côté. Sept morceaux étaient identiques à celui-là ; un seul en différait, celui de Ninh qui était notablement plus court.

Alors le tong-doc sourit.

— Je vous avais dit, hier, que le coupable serait celui dont la moelle de jonc s'allongerait. Je me suis trompé, c'est le contraire que

je voulais dire. Mais cette erreur importe peu, puisque le résultat que je cherchais est obtenu. C'est Ninh qui est le coupable.

Ninh eut beau protester; il reçut cinquante coups de bâton, et dut restituer l'argent qu'il avait volé!

D'après Paul-Louis Hervier. *Conte annamite.*

«Trân-van-Pham, L'Homme aux dix Jonques», Georges Servant, éditeur.



# 29. — LE LIÈVRE, L'HYÈNE ET L'ARBRE QUI PARLE

ÉCOUTE ce qui arriva à l'hyène un jour qu'elle se promenait là-bas, quelque part dans la brousse, sous le chaud soleil africain.

Donc, ce jour-là, l'hyène se promenait dans la brousse sous le chaud soleil d'Afrique. Elle allait, venait, courait, reniflait, grognait, s'arrêtait, grognait encore et repartait. Elle faisait tout ce que fait d'ordinaire une hyène qui se promène dans la brousse. Mais elle grognait plus que d'ordinaire parce qu'elle avait faim et ne trouvait rien à manger.



Tout à coup, elle vit dans une clairière, à trois pas d'elle, quelque chose que tu n'as jamais vu et que tu ne verras sans doute jamais, quelque chose d'extraordinaire.

C'était un arbre plus gros et plus haut qu'une tour, avec une écorce épaisse et si curieusement fendillée qu'elle ressemblait à un visage. On distinguait très bien deux gros yeux, noirs et profonds, un nez écrasé, une bouche largement ouverte comme la gueule d'un four. Dans cet étrange visage, rien ne bougeait, rien ne paraissait vivre, ni les yeux ni la bouche, et cependant on était sûr que l'arbre vous regardait,

et sa gueule d'écorce effrayait comme celle d'un animal redoutable. Et, ce qui est plus surprenant encore, c'est que, de cette sorte de bouche, une plainte s'échappait sans cesse, lugubre et menaçante, comme le hurlement d'un loup le soir dans la montagne.

Quand l'hyène entendit cette plainte, elle resta un instant immobile, figée de stupeur ; puis elle s'écria :

— Oh! un arbre qui parle!

A peine avait-elle prononcé ces mots que ... ... pan! elle sentit un grand coup sur la tête et tomba évanouie. L'arbre avait allongé une branche comme un poing gigantesque et l'avait assommée.

Elle resta longtemps évanouie. Quand elle reprit vie, le soleil allait disparaître là-bas, de l'autre côté de la terre, et la nuit se préparait à venir. L'arbre était là, tout près : « hou! hou! » faisait-il et toutes les autres plantes, dont le vent agitait les feuilles, paraissaient frissonner de terreur.

L'arbre géant étendit une branche, saisit l'hyène, l'approcha de sa gueule d'écorce et l'animal, épouvanté, entendit une voix caverneuse qui lui disait :

— Hyène, te voilà enfin réveillée! Eh bien, écoute-moi et rappelle-toi ce que je vais te dire. Tout animal qui, en passant près de moi, crie : « Un arbre qui parle! » tombe mort à l'instant. Pour cette fois j'ai bien voulu te pardonner. Va-t'en et, si un jour, tu passes encore auprès de moi, tâche d'oublier que je suis doué de parole.

L'hyène ne se le fit pas dire deux fois. Dès que la branche l'eût lâchée, elle s'enfuit au galop. Quand elle fut bien loin de l'arbre, elle s'arrêta, s'allongea sur le sol, se frotta la tête, car elle avait encore mal, et grogna :

— Maudit arbre! Par sa faute, ma journée est perdue : j'ai la tête lourde et l'estomac vide!

Puis elle se mit à penser, à penser et à penser encore pour tâcher de trouver dans sa pauvre cervelle le moyen de manger, car la faim la tourmentait.

Tout à coup elle dit :

— J'avais tort de me plaindre de cet arbre. C'est lui qui me donnera le moyen de bien manger. Grâce à lui, je n'aurai plus faim demain ni après-demain, ni aucun des jours qui viendront! ...

* * *

Au matin, elle alla trouver la biche.

— Biche! dit-elle.

— Me voici! répondit la biche.

— Je veux te montrer une chose que tu n'as jamais vue et que ton père a toujours ignorée et aussi le père de ton père.

— Mais quoi donc?

— Un arbre qui parle.

— Un arbre qui parle? Tu te moques de moi, hyène. En vérité, hyène, tu te moques de moi!

— Par la bouche de ma mère, je te jure, Biche, que je puis te montrer un arbre qui a de la voix comme toi et moi. Mais à une condition......

— Laquelle?

— C'est que, lorsque tu le verras, tu cries bien fort: « Oh! voilà un arbre qui parle! » Si tu ne le disais pas, l'arbre serait vexé et il te frapperait de ses branches.

— Partons, hyène!

Elles ne tardèrent pas à arriver toutes deux dans la clairière. Quand la biche vit un arbre gros comme une tour, qui avait une sorte de visage et qui hurlait comme un loup, elle s'écria stupéfaite :

— Oh! un arbre qui parle!

A peine avait-elle prononcé ces mots que ... ... pan! elle tombait assommée. L'hyène se jeta sur elle et la dévora.

L'hyène conduisit ainsi dans la clairière et dévora successivement la gazelle timide et tremblante, le rat palmiste vif comme un écureuil,

le mouton étourdi et nigaud, le phacochère au poil plus rude que celui du sanglier, le buffle lui-même qui ne craint personne.

Et c'est justement quand elle s'en allait vers l'arbre, en compagnie du buffle, que le lièvre, curieux comme à son ordinaire, la suivit en se cachant pour ne pas être vu. Il fut bien étonné, lui aussi, en voyant un arbre si étrange, mais plus étonné encore par la ruse de l'hyène.



— Ah! ah! méchante bête, pensa-t-il. Si on te laissait faire, tu dépeuplerais la brousse entière. Mais attends un peu et tu verras que le lièvre est plus malin que toi!

Le lendemain, quand l'hyène repartit dans la brousse pour chercher une nouvelle victime, il se mit sur son chemin.

— Hé! bonjour, Hyène!

— Ah! bonjour, Lièvre! Je suis très heureuse de te rencontrer. Figure-toi que je te cherchais depuis plusieurs jours, car je voudrais te montrer une chose que tu n'as jamais vue et que ton père a toujours ignorée, et aussi le père de ton père.

— Mais quoi donc?

— Un arbre qui parle.

— Un arbre qui parle? Tu te moques de moi, hyène. En vérité, hyène, tu te moques de moi.

— Par la bouche de ma mère, je te jure, Lièvre, que je puis te montrer un arbre qui a la voix comme toi et moi. Mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que, lorsque tu le verras, tu cries bien fort : « Oh! voilà un arbre qui parle! » Si tu ne le disais pas, l'arbre serait vexé et il te frapperait de ses branches.

Le lièvre remua l'une après l'autre ses longues oreilles.

— Que faudra-t-il dire exactement? Répète un peu, hyène : Car, tu le sais bien, j'ai la tête dure et ma mémoire n'est pas solide.



— Quand tu verras l'arbre géant, reprit l'hyène, tu crieras bien fort : « Oh ! voilà un arbre qui parle ! » Ce n'est pas difficile, et il n'est pas nécessaire d'avoir une bonne mémoire pour s'en souvenir !

— Un arbre... qui... parle..., répéta le lièvre. C'est bon ! Je crois que je me le rappellerai. Et maintenant, hyène, partons !

Ils partirent tous deux et arrivèrent bientôt dans la clairière.

— Oh ! s'écria le lièvre, un arbre qui pa ... ...

— Eh bien, Lièvre, finis ta phrase !

— Un arbre ... ... qui ... ... pa ... ...

— Mais quoi? Veux-tu répéter ce que je t'ai dit !

— En vérité, je ne m'en souviens plus ! Un arbre qui pa ... Maudite mémoire !... Un arbre ... qui ... pa ... qui ... pa ... qui ... pa ...

— Un arbre qui parle ! imbécile ! cria l'hyène, furieuse, oubliant toute prudence.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle tombait assommée, et, cette fois, l'arbre ne la réveilla point.

Adaptation d'*un conte de l'Afrique noire.*

---



# 30. — NONTAP

ILS étaient cinq : le chacal, l'hyène, le sanglier, la panthère et l'éléphant. Ils vivaient en commun et possédaient un troupeau de bœufs.

Ce troupeau, ils le gardaient tour à tour.

Un jour, en allant surveiller les bœufs, l'éléphant rencontra un enfant des hommes. Il l'emmena avec lui, et, le soir même, le présenta aux autres animaux.

L'hyène, suivant son naturel, voulut sauter sur l'enfant et le dévorer, parce qu'il était tendre, sans défense et qu'il courait moins vite que les antilopes. Mais l'éléphant l'arrêta et dit :

— Non!

— Et pourquoi, éléphant?

— Hyène, tu ne le mangeras pas!

— Et pourquoi, oncle éléphant?

— Parce que je veux l'élever parmi nous afin qu'il devienne le berger de nos bœufs.

L'hyène recula, finit par s'asseoir et dit :

— Ah! Et quand il sera temps, quel nom lui donneras-tu?

L'éléphant dit :

— Nontap!

Et il éleva l'enfant jusqu'à ce qu'il fut grand, presque un homme. Alors il lui procura un arc et des flèches.

* * *

Ce fut le chacal qui, le premier, accompagna l'enfant pour lui enseigner la garde du troupeau. Au bout d'un moment, il lui dit :

— Nontap !

— Me voici, dit ce dernier.

— Nontap! Va et compte ces bœufs, et ces autres bœufs et encore ceux-là. Et tu compteras aussi les bœufs de ton oncle l'éléphant.

Du matin au soir, le chacal répétait à l'enfant les mêmes ordres. Un jour qu'il lui redisait la même chose, l'enfant répondit :

— Je refuse! Je n'irai pas!

— Que dis-tu? fit le chacal.

— Je dis : je refuse!

Le chacal, furieux, voulut alors mordre Nontap. Mais l'enfant prit son arc et lui envoya *une* flèche dans l'épaule.

Le chacal, rempli de crainte et la queue basse, courut vers l'éléphant pour se plaindre :

— J'ai donné l'ordre à Nontap, gémissait-il, de compter les bœufs.... Il a refusé.... J'ai voulu lui sauter dessus pour le forcer à obéir. Il m'a lancé une flèche. Alors je l'ai laissé....

L'éléphant retira la flèche de l'épaule du chacal et la remit à Nontap. Il se disait : « Voici un bon berger qui ne craint rien ».

* * *

Le lendemain, l'hyène accompagna l'enfant pour garder les bœufs avec lui. Tout en marchant, elle se moquait du chacal qui ne savait rien faire de bien.

Arrivé au milieu des bœufs, l'enfant prit une génisse par les cornes et la renversa. Rien que pour jouer.

L'hyène riait et riait encore. Tout à coup, changeant de caractère, elle dit :

— Nontap!

— Me voici, dit ce dernier.

— Nontap! Laisse la génisse et compte ces bœufs, et ces autres bœufs et encore ceux-là. Et tu compteras aussi les bœufs de ton oncle l'éléphant.

— Je refuse, je n'irai pas! répondit l'enfant.

— Que dis-tu? fit l'hyène.

— Je dis : je refuse!

La gueule pleine de colère, l'hyène voulut alors attaquer Nontap. Mais l'enfant prit son arc et lui envoya *deux* flèches dans l'épaule.

L'hyène, tout étonnée, courut vers l'éléphant pour se plaindre :

— J'ai donné l'ordre à Nontap, gémissait-elle, de compter les bœufs. Mais, mon oncle, il a refusé!... Je lui ai dit qui j'étais : il a refusé encore!... Alors j'ai voulu le forcer à obéir. Il m'a lancé deux flèches. Dis-moi, qui ne l'aurait pas laissé...

L'éléphant retira les flèches de l'épaule de l'hyène et les remit à Nontap. Il se disait : « Voilà un berger qui ne craindra pas les chiens de prairie »...

* * *



Le surlendemain, le sanglier partit avec l'enfant du côté des bœufs. Arrivé près du parc à bétail, l'enfant tourna le dos au sanglier qui se vautrait déjà dans une mare, s'en fut plus loin et se mit à gratter la terre. Le sanglier parfois se soulevait pour le surveiller. Quand il vit l'enfant arracher des patates douces et les manger, il se dressa et cria :

— Apporte-moi ma part, Nontap!

— On ne m'avait jamais dit que ce champ t'appartenait, répondit l'enfant.

Le sanglier s'avança aussitôt, tête basse.

— Nontap! cria-t-il sourdement.

— Me voici, dit ce dernier.

— Nontap! Va et compte ces bœufs, et ces autres bœufs et encore ceux-là. Et tu compteras aussi les bœufs de ton oncle l'éléphant.

— Je refuse, je n'irai pas!

— Que dis-tu? fit le sanglier.

— Je dis : je refuse!

Enragé, le sanglier donna un grand coup de boutoir à Nontap. Mais l'enfant évita le coup, prit son arc et lui envoya *trois* flèches dans l'épaule.

Le sanglier trotta comme il put vers l'éléphant pour se plaindre :

— J'ai dit ce que j'avais à dire à Nontap, gémissait-il. Mais il a refusé de compter les bœufs. J'ai voulu lui apprendre à obéir : il m'a lancé trois flèches. Alors, je suis revenu tout seul.

L'éléphant retira les flèches de l'épaule du sanglier et les remit à Nontap. Il se disait : « Voilà un berger qui n'abandonnera jamais le troupeau.... »

* * *

Un autre jour, la panthère qui, jusque-là, n'avait rien dit, s'avança et suivit le jeune garçon quand il partit rejoindre les bœufs. Comme le fils des hommes jouait, grimpait sur les arbres pour manger des fruits, poursuivait les perdrix et les lièvres, la panthère le regardait et le regardait encore.

Quand tous ces allers, ces retours, ces bonds, l'eurent assez énervée, elle découvrit ses dents, sortit ses griffes, dressa les poils de son dos, rabattit ses oreilles et dit tout doucement :

— Nontap!

— Me voici, dit ce dernier.

— Nontap! Va vite et compte ces bœufs et ces autres bœufs, et encore ceux-là. Et tu compteras aussi les bœufs de ton oncle l'éléphant.

— Je refuse, je n'irai pas!

— Que dis-tu, fit la panthère.

— Je dis : je refuse!

Sans bruit, la panthère sauta sur Nontap. Mais l'enfant s'écarta, prit son arc et lui envoya *quatre* flèches dans l'épaule.



La panthère, soumise et remplie de crainte, se traîna vers l'éléphant pour se plaindre.

— J'ai donné l'ordre à Nontap, grondait-elle, de compter les bœufs. Il a refusé. J'ai voulu lui donner un coup de patte pour le forcer à obéir. Mais il m'a lancé quatre flèches. Alors je l'ai laissé....

L'éléphant retira les flèches de l'épaule de la panthère et les remit à Nontap. Il se disait : « Voilà donc un berger qui ne craindra même pas le lion. »

* * *

Alors, le lendemain, l'éléphant partit lui-même sur les pas du garçon se disant :

— Le petit qui marche sur deux pattes a pris de la colère contre le chacal qui est lâche, contre l'hyène qui voulait le manger au premier jour, contre le sanglier mal élevé, contre la panthère qui ne regarde pas droit et qui préfère la nuit à la lumière. Mais je pense bien qu'il n'osera pas me désobéir, à moi qui l'ai sauvé, qui lui ai donné l'arc et les flèches...

Et pendant longtemps, il considéra le jeune garçon qui s'était assis en face de lui et qui le regardait droit dans les yeux, au lieu de rassembler les bœufs.

— Va me traire un peu de lait, Nontap, dit-il comme un père à son enfant.

Mais Nontap s'en fut boire à la rivière, prétendant que la chaleur le fatiguait.

Quand il revint s'asseoir devant l'éléphant, il y eut une grande discussion. A la fin, comme la nuit voulait venir, l'éléphant dit :

— Nontap!

— Me voici....



— Nontap, lève-toi!

— Pourquoi, éléphant ?

— Parce que je suis ton oncle, et que je t'ordonne d'aller compter ces bœufs, ceux du chacal, ceux de l'hyène, ceux du sanglier, ceux de la panthère et les miens.

— Je refuse! Je n'irai pas!

— Que dis-tu encore? C'est ainsi que tu parles à ton oncle.

— Je dis : je refuse!

A ces mots, l'éléphant leva sa trompe pour frapper l'enfant. Mais celui-ci se recula, prit son arc et lui envoya *une, deux, trois, quatre, cinq* flèches.

L'éléphant se retourna, s'enfuit vers ses compagnons, et sans rien dire, retira les flèches de son corps.

* * *

Ce soir-là, nul ne se moqua de son voisin. Mais tous se lamentèrent :

— Un malheur est parmi nous ! Quel moyen trouver pour nous débarrasser de cet enfant ?

Et tous, assis en rond, n'osaient se regarder entre eux parce qu'une grande stupeur avait pénétré leur cervelle.

L'éléphant finit par dire :

— Changeons le troupeau de pâturage. Le plus loin possible. L'enfant ne nous suivra pas....

— Tu dis vrai, éléphant, il ne pourra nous suivre !

Ainsi firent-ils. Et ils partirent très loin avec le troupeau. Mais ils oublièrent la jarre dans laquelle ils trayaient le lait. Nontap s'en aperçut, pensa qu'ils en auraient besoin et s'y cacha.

* * *

Quand les maîtres du troupeau s'arrêtèrent dans la province voisine, l'éléphant dit :

— Par la puissance de mon père ! nous avons oublié la jarre à lait. Qui d'entre nous ira la chercher ? Qui donc court le plus vite ?

L'hyène, toujours pleine d'orgueil, s'écria :

— C'est moi qui court le mieux et j'irai chercher la jarre.

Elle fit ce qu'elle avait dit, attacha la jarre sur son dos et se remit en route. Comme elle allait, courant et courant encore au point de se fatiguer, elle voulut s'asseoir et se reposer.

Du fond de la jarre, Nontap lui parla pour dire :

— Hyène, si cette jarre touche terre aujourd'hui, tu verras le malheur qui va t'arriver !

La tête perdue, l'hyène se releva et, sans un arrêt, porta la jarre au milieu du troupeau. Là, elle se mit à traire aussitôt. Comme le lait commençait à gicler, Nontap dit :

— Si une goutte de lait me touche, hyène, aujourd'hui tu sauras !...

L'hyène prit peur, se tourna vers ses compagnons et dit :

Que quelqu'un d'entre vous vienne traire à ma place.... Pour moi, ma main me fait trop mal !

Le chacal s'avança. A ce moment, Nontap se fit entendre.

— Chacal, si une goutte de lait me touche aujourd'hui, tu verras ce qui va te tomber dessus!

Pris de peur, le chacal se retira et dit :

— Venez, l'un d'entre vous! Le pis de cette vache est trop gros pour ma main!

Et chacun de même, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que l'éléphant. Celui-ci voulut traire, mais Nontap, du fond de sa jarre, l'arrêta :

— Eléphant, dit-il, si le lait me touche, aujourd'hui un malheur descendra sur ton dos!

Alors l'éléphant se mit en colère, saisit la jarre et la jeta contre un arbre. Nontap en sortit, prit son arc et se mit à chasser l'éléphant. le chacal, l'hyène, le sanglier et la panthère.

Et, les suivant à la course, il leur tira des flèches qui ne finissaient plus, jusqu'à ce qu'il les ait égarés très loin du troupeau.

* * *

Ce fut ainsi que les bêtes de la brousse perdirent la maîtrise des bœufs, qui est restée, depuis cette époque, entre les mains des hommes.

André Demaison.

*Le Livre des bêtes qu'on appelle sauvages.*
Grasset, éditeur.





# 31. — LE GRAND-PÈRE MINH ET SON PETIT-FILS

S'IL fallait de l'eau pour cuire le riz, le vieux grand-père Minh[1] allait en chercher à la mare qui se trouve à l'autre bout du village ; lorsque le temps était venu de rentrer le riz, le vieux Minh travaillait du matin au soir. Pour les soins du ménage, pour les courses, pour les travaux, le vieux Minh, toujours le vieux Minh!

Pour les querelles, le vieux Minh, toujours le vieux Minh!

— Le bol bleu de Chine est ébréché!

— C'est l'œuvre de Minh!

— Pourquoi le riz est-il trop cuit?

— C'est la faute de Minh!

— Les enfants du voisin ont été insupportables.

— C'est l'exemple de Minh!

---

[1]) Prononcer : Min'.

Le pauvre vieux n'avait ni joie, ni repos. Il courait, il trébuchait, il s'affolait, et, le soir venu, il s'effondrait sur une mauvaise natte, exténué, sombrant dans un sommeil peuplé de cauchemars. Soudain, au milieu de la nuit, son fils l'éveillait :

— Père! va fermer la porte ; elle laisse passer un mauvais courant d'air.

Parfois, le matin, avant le lever du jour, sa bru lui disait :

— Les buffles ont fait beaucoup de bruit cette nuit. Cela ne t'a pas empêché de dormir, naturellement ; tu dormirais vingt-quatre heures de suite au milieu de la plus forte tempête. Lève-toi vite et va conduire les buffles à la mare.

A peine était-il revenu, essoufflé, les yeux larmoyants, qu'il devait y retourner parce que la jarre était vide. Il y avait toujours une corvée, et une rebuffade pour le vieux Minh.

Il résistait à tout cela ; il avait même parfois dans sa lassitude la force de sourire et, quand il se trouvait seul dans la rizière ou sur la route, quand il ne pouvait trouver le sommeil, il se réjouissait intérieurement, car ... il venait d'être grand-père.

C'était une toute petite chose, pas belle et pas très harmonieuse, que son petit-fils! et qui lui valait un surcroît de travail et de réprimandes : c'était un bébé criard et pleurnichard, mais quelle joie tout de même dans la maison!

Il se hâtait de faire les courses, le vieux Minh, et les querelles le laissaient indifférent, car une grimace d'un petit œil, un geste d'une main menue le comblaient d'une émotion douce. Comme ses jambes n'étaient plus très fortes, comme sa taille se courbait, comme ses mains tremblaient, on lui confia l'enfant ; il le garda avec bonheur. Toute la journée il lui disait de belles paroles et lui contait des histoires magnifiques. Sans arrêt, ses yeux couvaient l'enfant.

— Il est fou! disait la femme.

— Quelle patience il nous faut pour endurer sa sottise! soupirait le fils.

Les recommandations éclataient en reproches :

— Ne chante pas comme cela, tu le réveilles! — Tiens-le droit! — Ne le secoue pas! — Ne mange pas son riz, vieux gourmand! — Ne lui fais pas peur en approchant trop près de lui ta vilaine figure......! Ne le salis pas avec tes mains......!

Minh supportait les criailleries et continuait à gâter son petit-fils.

Un jour, un voisin qui passait près de la cai-nha [1], vit le tableau touchant du vieillard dorlotant l'enfant. Emu, il demanda :

— Vous l'aimez donc tant que cela?

— Je l'adore, répliqua le vieux Minh. D'abord c'est mon petit-fils. Et puis, je pense qu'un jour il sera grand. Alors mon fils et ma bru sauront peut-être qu'il est bien triste d'être malmené par ses enfants.

D'après PAUL-LOUIS HERVIER.

«Tran-van-Pham, L'Homme aux dix Jonques», Georges Servant, éditeur.



[1]) Maison annamite. Prononcer : cagnia.



## 32. — LE LIONCEAU ET LE BUCHERON

PARMI les hôtes des monts Aurès [1] vivait une lionne qui eut un lionceau. Elle lui prodigua force caresses et cajoleries et laissa à la nature le soin de développer en lui les qualités de sa race. S'il sortait de son repaire pour faire de courtes promenades dans la montagne, elle le rappelait aussitôt pour le combler de nouvelles caresses et lui répéter sans cesse cette recommandation :

— Mon enfant, crains le fils de la femme.

Peu à peu, cependant, notre enfant gâté prit des forces ; ses membres grossirent et sa crinière commença à poindre.

— Maintenant, dit-il un jour à sa mère, je me sens fort, je suis courageux, et le fils de la femme ne m'inspire aucune crainte. Je veux aller le chercher et me mesurer avec lui.

La mère, effrayée, essaya d'abord de le détourner de ce projet ; mais rien n'y put faire. Ne pouvant vaincre l'obstination de son fils,

[1]) Montagne de l'Algérie.

elle se contenta de lui renouveler ses recommandations de prudence, et elle le confia à la garde de Dieu.

Notre lionceau s'élança aussitôt hors du repaire et gagna résolument la cime des montagnes.

Il marcha assez longtemps sans rien rencontrer qui fût digne d'attirer son attention. Tout à coup, dans une prairie éloignée, il aperçut un taureau. Ses cornes menaçaient le ciel, de ses yeux jaillissaient des étincelles, avec sa queue il fouettait ses flancs, et ses pieds arrachaient la terre pour la rejeter au loin.

— Voilà, se dit-il, un animal dont l'extérieur menaçant correspond au signalement qu'on m'a donné du fils de la femme ; c'est bien là mon ennemi ; allons le trouver.

Il assura sa démarche et s'avança vers le taureau :

— C'est bien toi, lui dit-il avec emphase, qui es le fils de la femme?

— Mon ami, tu es fou, lui répondit le taureau. Le courage dont est doué le fils de la femme, Dieu ne l'a donné qu'à lui seul. Sais-tu comment il nous traite, moi et ceux de ma race? Il nous prend, nous passe un joug sur la tête et nous utilise à ses besoins. Si nous essayons d'être paresseux ou récalcitrants, l'aiguillon est là pour nous stimuler et nous corriger. Enfin lorsque nous ne pouvons plus lui fournir de travail, le fils de la femme nous égorge, il dépèce notre viande et en fait sa nourriture.

Le lionceau réfléchit un instant. Il avait bien l'âme un peu bouleversée, mais néanmoins il reprit sa route.

Après avoir marché quelque temps, il se trouva tout à coup en face d'un chameau.

— Eh bien, mon brave, lui dit-il en s'avançant vers lui, n'est-ce pas toi qui es le fils de la femme?

Le chameau fut pris d'un accès de fou rire.

— Tu n'y es pas, mon ami ; mais au fait, que lui veux-tu donc au fils de la femme? Fais-y bien attention: quelle que soit ta valeur, tu ne peux pas approcher de lui. Es-tu capable de me lier les genoux, de me faire coucher pour mieux me mettre à ta portée, d'assujettir

un bât sur mon dos, et, après avoir entassé fardeau sur fardeau, de te placer toi-même par-dessus le tout? Non, n'est-ce pas? eh bien! c'est là ce que fait tous les jours le fils de la femme. S'il lui prenait en outre envie de m'égorger, je serais sans défense. Voilà, mon cher, les procédés du fils de la femme. Si tu es encore désireux de faire sa connaissance tu n'as qu'à continuer ta route.

— Tu es un poltron, mon ami, lui répondit le lionceau. Tes paroles ne diminuent en rien mon désir de me trouver face à face avec mon ennemi : donc, je continue ma route.

Il cheminait depuis un instant lorsqu'il aperçut un cheval qui bondissait dans un champ :

— Ho! hé! lui cria-t-il, c'est bien toi qui est le fils de la femme?

— Moi! le fils de la femme! allons donc! il viendra bien assez tôt pour me saisir, me mettre une selle sur le dos et un mors dans la bouche.

— Vraiment? dit le lionceau.

— Cela t'étonne? reprend le cheval, ce serait peu, mon ami, si, montant ensuite sur mon dos, il ne me labourait les chairs avec de longs éperons et ne faisait ruisseler le sang sur mes côtes.

Le lionceau fut atterré et une sueur froide parcourut tous ses membres. Il craignait cette fois de s'être trop avancé ; mais il ne lui semblait pas possible de reculer. Il reprit donc sa route en proie à ses réflexions.

Il se trouva tout à coup dans une forêt, et il aperçut devant lui un bûcheron.

— Il est impossible, pensa-t-il, que ce soit là le fils de la femme, qui, d'après tout ce qu'on m'en a dit, doit être un véritable phénomène. C'est égal, j'interrogerai cet être chétif et mesquin ; il pourrait bien m'aider à découvrir celui que je cherche.

— Dieu t'assiste, mon ami, dit-il au bûcheron, en s'approchant de lui; depuis longtemps déjà je suis à la recherche du fils de la femme; est-ce que tu ne pourrais pas m'aider à le découvrir?

— Mon Dieu, monseigneur, c'est chose facile, lui répondit le bûcheron ; je vais aller vous le chercher ; mais auparavant, ayez la bonté de me donner un coup de main, vous me paraissez assez robuste. Mettez, s'il vous plaît, votre patte dans la fente de ce tronc d'arbre, pour qu'elle ne se referme pas pendant mon absence.

Le lion fait ce qu'on lui demande ; le bûcheron retire le coin qui tenait écartées les deux moitiés du tronc ; celui-ci se resserre subitement et étreint notre animal mieux que n'eût fait un étau de forgeron. Il essaye de retirer sa patte, mais ses efforts restent vains. Le bûcheron part aussitôt, coupe une dizaine de triques bien noueuses et revient en courant ; il empoigne notre lionceau par la queue et lui administre une bastonnade telle qu'il le dépouille à moitié de son magnifique pelage. Il le lâche enfin et le laisse partir en l'engageant à donner à ses connaissances des nouvelles du fils de la femme.

Notre lionceau, aux trois quarts mort, reprit clopin-clopant le chemin de son antre. Lorsque sa mère le vit dans ce piteux état, elle se reprocha amèrement sa faiblesse ; elle le fit placer dans le fond de son antre et se mit à le lécher et à le soigner de son mieux.

— Tu le vois, mon fils, lui dit-elle, mes recommandations n'étaient pas inutiles, tu as certainement rencontré aujourd'hui le fils de la femme.

Jules Gérard.

Conte arabe: *Le tueur de lions* (Hachette, éditeur).





## 33. — NOIX-DE-COCO

UNE pauvre femme avait pour mari un homme paresseux et brutal, qui lui faisait faire les plus durs ouvrages.

Par son ordre, un jour, elle était allée couper du bois dans la forêt. Après avoir travaillé pendant plusieurs heures, elle eut soif, et elle en souffrait vivement, lorsque, d'un rocher aride, elle vit tout à coup jaillir une eau abondante et claire. Elle but avec délices et s'en retourna chez elle, traînant sa charge de bois dans un petit chariot.

A quelque temps de là, cette femme mit au monde un enfant très singulier. Il était tout petit, il avait la forme d'une noix de coco: un peu allongé aux deux bouts, mais, à cela près, rond de partout. Il ne possédait ni bras ni jambes, et la tête ne se distinguait pas du corps. Il avait bien quelque chose qui ressemblait à un visage: des espèces d'yeux pour voir, des espèces d'oreilles pour entendre, une espèce de bouche pour manger et pour parler ; mais tout cela était fort peu visible à la surface de la noix.

Peu de jours après la naissance de cet enfant, l'homme vint à mourir. Bien qu'elle eût peu sujet de le regretter, la femme se

sentit bien seule et bien triste. Comment ferait-elle pour vivre, si pauvre, avec un enfant qui, pensait-elle, ne serait jamais bon à rien?

En cela elle se trompait. Noix-de-Coco (tel fut son nom) grandit très vite, tout en conservant sa forme. A sept mois il sut parler; à un an, roulant de-ci, de-là, il s'en allait jouer dans la forêt. A trois ans, il garda les chèvres.

Un jour, Noix-de-Coco demanda à sa mère de le louer au roi :

« — Je lui garderai ses buffles, dit-il, et ainsi tu auras de quoi manger.

— Tu n'as ni mains, ni pieds, dit la mère ; quand tu gardes trois chèvres, j'ai toujours peur que tu ne les perdes : comment veux-tu que je te loue au roi pour garder ses buffles qui sont si nombreux? »

Il insista tellement qu'elle se rendit chez le roi ; et celui-ci, qui ne faisait point de cérémonie, la reçut aussitôt.

Lorsqu'elle lui eut adressé sa requête, il se mit à rire :

« — Mes buffles sont au nombre de trois mille. Trente serviteurs les gardent, et ils n'évitent pas d'en perdre. Comment ton fils les garderait-il avec succès? »

Cependant, le roi trouva si extraordinaire l'audace de Noix-de-Coco qu'il le fit venir. Ce petit bonhomme tout rond, si dégourdi, l'amusa beaucoup ; il décida de lui confier, pour un jour, la garde de son troupeau. Il agissait ainsi par curiosité, tout en pensant que nombre de buffles s'échapperaient, et qu'il faudrait ensuite les envoyer chercher dans toutes les directions.

Le lendemain matin, les serviteurs du roi ouvrirent l'immense étable et firent sortir les buffles. Ils posèrent Noix-de-Coco sur le dos d'un de ces animaux et les chassèrent vers la brousse. Puis ils rentrèrent au palais en riant.

Or, le roi avait trois filles. Il voulait qu'elles fussent bonnes ménagères et capables de rendre toute sorte de services. Lorsque le soleil fut très haut dans le ciel, la plus jeune des trois fut chargée de porter son repas à Noix-de-Coco.

En arrivant dans la brousse, elle vit les buffles qui paissaient en groupes, fort paisiblement, mais elle n'aperçut pas leur gardien. Elle cria :

« — Où es-tu donc, Noix-de-Coco, que je ne te vois nulle part?

— Me voici! » répondit le petit bonhomme ; et il roula jusqu'aux pieds de la jeune fille.

Ensuite il s'approcha du riz, le mangea, et la princesse revint à la maison.

Le soir, Noix-de-Coco sauta sur un buffle et ramena le troupeau. Pas une bête ne manquait. Le roi fut émerveillé.

Le lendemain matin, pour éprouver Noix-de-Coco, le roi fit mettre une serpe auprès de lui, sur le dos d'un buffle.

— Si tu vois des lianes dans la brousse, lui dit-il, coupe-les et enroule-les aux cornes de quelques-unes de mes bêtes. J'en ai grand besoin pour ma palissade qui tombe en ruines. »



Noix-de-Coco partit avec le troupeau.

Ce jour-là, en lui portant son repas, la jeune fille se cacha pour l'épier. Elle voulait savoir comment, étant sans mains, il pourrait arracher des lianes. Et elle vit une chose extraordinaire. Noix-de-Coco avait créé des serviteurs innombrables. Il y avait là des hommes et des femmes, de jeunes garçons et des fillettes; les uns gardaient les buffles, et les autres coupaient les lianes. La princesse comprit que Noix-de-Coco avait un pouvoir magique.

Après avoir tout observé, elle appela :

« — Noix-de-Coco, viens manger ton riz! »

Aussitôt, il ordonna à ses gens de rentrer sous terre, et il roula vers la jeune fille pour prendre son repas.

Lorsque la princesse rentra chez son père, celui-ci s'étonna qu'elle fût restée absente plus longtemps que la veille. Tout en s'excusant de son mieux, elle garda dans son cœur le secret de ce qu'elle avait vu.

Resté seul, Noix-de-Coco fit reparaître ses serviteurs, qui se mirent de nouveau à travailler pour lui.

Lorsqu'il fallut reprendre le chemin du palais, les uns enroulèrent des lianes aux cornes des buffles, d'autres les conduisirent. A mesure qu'on approchait, Noix-de-Coco faisait rentrer ses serviteurs sous terre les uns après les autres. Enfin, le troupeau parvint à l'étable, comme la veille, sans qu'une seule bête y manquât ; et, lorsqu'on défit les lianes enroulées aux cornes des buffles, on trouva qu'il y en avait trente charretées.

* * *

Le troisième jour, la jeune fille se cacha encore en arrivant, pour observer Noix-de-Coco. Outre les serviteurs créés par lui, et qui allaient et venaient, il y avait autour de lui des animaux de toute espèce, rassemblés de tous les points de la brousse: éléphants, tigres, ours, bœufs sauvages, cerfs, daims, lièvres ; toutes sortes d'oiseaux : paons, tourterelles, perruches, merles, vanneaux ; et tous ces êtres, en parfaite intelligence les uns avec les autres, fixaient leurs yeux sur Noix-de-Coco. C'était un admirable spectacle. En même temps, pour le divertir, résonnaient dans l'air des tambours, des trompettes et des cymbales.

Afin de mieux voir, la jeune fille monta sur un arbre, en se dissimulant derrière les feuilles. D'abord, elle n'aperçut pas Noix-de-Coco ; puis, soudain, elle vit s'élancer hors de la noix un être humain tout petit, mais qui grandissait à vue d'œil. Un jeune homme d'une beauté incomparable, magnifiquement vêtu, tel fut Noix-de-Coco sorti de son enveloppe. En le voyant ainsi, tous les êtres qui l'entouraient s'inclinèrent pour lui rendre hommage. La jeune fille, tout émue, descendit de son arbre.

A ce moment, Noix-de-Coco se rappela que c'était l'heure de son repas ; il fit disparaître ses serviteurs et congédia les animaux. Puis ayant peu à peu diminué de taille, il rentra dans son enveloppe et attendit que la princesse l'appelât, ce qui ne tarda guère.

Comme il roulait vers elle, la jeune fille lui dit :

« — Frère aîné, venez prendre votre riz.

— Pourquoi, dit Noix-de-Coco, m'appelez-vous frère aîné? Je ne suis qu'un serviteur du Roi. Appelez-moi, comme auparavant, Noix-de-Coco ou garçon.

— Tout d'abord, répondit-elle, je vous connaissais mal ; maintenant je vois comme vous gardez bien nos buffles et comme, aussi, vous savez rapporter des lianes. Que de choses, à vous seul, vous faites pour nous! J'en suis touchée dans mon cœur, et c'est pourquoi je vous appelle frère aîné. »

Noix-de-Coco ne répondit pas, et la princesse le quitta dès qu'il eut fini de manger.

A son retour, son père la gronda de n'être pas rentrée plus tôt. Elle baissa la tête avec confusion, mais sans rien révéler de ce qu'elle avait vu.

Le quatrième jour, le roi dit à sa fille aînée et à sa fille cadette :

« — Que l'une de vous, cette fois, aille porter le riz à Noix-de-Coco. »

Les deux princesses protestèrent qu'elles n'en feraient rien : Noix-de-Coco leur inspirait une vive antipathie.

« — Il n'a, disaient-elles, ni pieds ni mains ; il ne fait que rouler çà et là ; en venant vers nous pour prendre le riz, il agiterait les herbes, nous croirions que c'est un tigre, et nous en aurions une peur horrible. Notre sœur est habituée à lui : qu'elle aille lui porter son repas. »

Le roi consentit à ce qu'elles demandaient, et la plus jeune des trois s'en réjouit en elle-même.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Noix-de-Coco continuait à bien servir le roi. Non seulement il ne perdait jamais un buffle, mais il s'acquittait à merveille de toutes

les tâches qu'on lui confiait. C'est ainsi que, le roi lui ayant demandé des perches, il en fit, dans la brousse, une coupe si abondante, que le roi dut emprunter partout des charrettes pour les faire enlever.

Le jour où cela eut lieu, la jeune princesse entendit de loin un grand bruit de gens qui coupaient des perches et qui s'interpellaient en travaillant ; mais avant qu'elle pût voir les ouvriers, le bruit des outils et le son des voix s'évanouirent. Elle vit seulement des perches entassées, et Noix-de-Coco gardant ses buffles.

En posant à terre le panier de riz, elle demanda :

« — Frère aîné, quand donc avez-vous coupé toutes ces perches?

— Dans la matinée, dit Noix-de-Coco.

— Faites-moi voir, comment vous coupez une perche.

— Excusez-moi, dit-il, je suis très fatigué ; je n'aurais plus la force d'en couper une seule. »

La jeune fille se mit à rire, et elle s'en revint à la maison.

* * *

Au fond de son cœur, Noix-de-Coco aimait tendrement la princesse qui lui apportait son riz.

« — Elle m'a appelé frère aîné, se dit-il, et, lorsque j'ai refusé de couper une perche en alléguant ma fatigue, elle s'est mise à rire. Elle ne doit pas ignorer mon secret. »

Après avoir fait ces réflexions, il pria sa mère d'aller demander pour lui, en mariage, la troisième fille du roi.

« — Comment oserais-je faire cette demande? dit la mère. Comment le roi la recevrait-il? Tu n'as ni mains, ni pieds, et, en fait de beauté, il faut avouer que tu es bien laid! Quel drôle de mari tu ferais, mon pauvre Noix-de-Coco! Non, je n'oserai jamais demander cela pour toi. »

Il assura sa mère que rien de fâcheux ne résulterait de cette démarche, et il la supplia tant qu'elle finit par aller trouver le roi.

Elle se présenta devant lui, toute tremblante, et, avec mille excuses, fit son étrange commission. Le roi n'en fut nullement offensé :

« — J'aime beaucoup Noix-de-Coco, dit-il ; ce garçon a fait pour moi des choses surprenantes, et je serais enchanté qu'il devînt mon gendre. Mais une de mes filles l'aimera-t-elle assez pour l'épouser? Voilà toute la question. »

Il les fit venir et leur demanda si l'une d'elles consentirait à être la femme de Noix-de-Coco. Les deux aînées poussèrent des cris d'horreur. La plus jeune avoua, en toute sincérité, qu'elle l'aimait et serait heureuse de l'épouser, pourvu que le roi y consentît.

Le mariage fut décidé. Le roi dit à ses serviteurs et à son peuple de faire des battues dans les bois pour y tuer des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des paons, vingt sortes de gibier, afin de se réjouir tous ensemble. Avec ces viandes on fit un immense festin. On y apporta aussi des fruits innombrables, cueillis dans les vergers ou dans les bois, et le roi offrit le vin à tout le monde. C'est ainsi que le peuple entier célébra les noces de Noix-de-Coco et de la princesse, dans un repas qui dura trois jours et trois nuits.

* * *

Chaque soir, lorsqu'il était seul avec sa jeune épouse, Noix-de-Coco sortait de son enveloppe. Ne voulant rien lui cacher, il lui révéla l'origine de sa puissance. Par pitié pour une pauvre femme bien lasse et qui souffrait de la soif, le Génie de la forêt avait fait jaillir une source imprévue ; et, par la vertu de cette eau, l'enfant qu'elle devait mettre au monde reçut un pouvoir merveilleux.

« — Je suis le fils de la pauvre femme, ajouta Noix-de-Coco; c'est elle qui est allée te demander pour moi en mariage. »

La princesse eut été parfaitement heureuse si, chaque matin, son mari ne se fut de nouveau enfermé dans la noix. Ses deux aînées ne cessaient de la railler au sujet de ce bizarre époux, et elle en souffrait, sans vouloir révéler ce qu'elle savait.

Une nuit que son mari dormait profondément, la jeune femme se leva, prit l'enveloppe d'où il était sorti et la cacha avec le plus grand soin. A son réveil, Noix-de-Coco, ne la trouvant pas, enroula autour de son corps la natte sur laquelle il avait dormi. Il tremblait de froid et gémissait, demandant à sa femme si elle ne lui avait point caché son enveloppe, à laquelle il était si habitué qu'il ne pouvait, disait-il, s'en passer. Pour toute réponse, elle le couvrit d'étoffes de laine et parvint à le réchauffer.

Cinq ou six jours après il pouvait, sans en souffrir, se passer d'enveloppe. Il se leva et se vêtit comme à son ordinaire, content d'être délivré de sa noix. Alors la princesse lui avoua qu'elle avait enterré l'enveloppe dans le jardin.

« De cette façon, dit-elle, mes sœurs ne te railleront plus. »

En apprenant la ruse de sa femme, Noix-de-Coco ne put s'empêcher de rire ; puis il redevint sérieux et lui dit :

« Si le Génie de la forêt a voulu que je fusse enfermé dans une noix, c'est qu'il avait une raison pour cela. N'ai-je pas tort de renoncer à cette enveloppe? Mais je ne veux pas que tu aies à souffrir des railleries de tes sœurs. N'y pensons plus. »

* * *

Bientôt le roi, ses deux aînées, les officiers, les serviteurs, puis le peuple entier, surent que Noix-de-Coco, sorti de son enveloppe, était merveilleusement beau. Tout le monde, sauf les deux méchantes sœurs, se réjouit de l'heureuse fortune que la princesse avait eue de l'épouser, car on aimait la plus jeune fille du roi pour son humeur affable et sa compassion envers les malheureux. Dans tous les villages, les gens firent des gâteaux pour les porter au jeune



couple, pour le féliciter, et pour voir si Noix-de-Coco était vraiment aussi beau qu'on le disait. Tous, en le voyant, étaient saisis d'admiration.

Il mena la princesse rendre visite à sa mère. La pauvre femme n'en pouvait croire ses yeux.

— Comment! disait-elle, c'est mon enfant, ce magnifique seigneur! Lui qui n'avait ni mains ni pieds et qui roulait de-ci, de-là, en gardant mes trois chèvres, le voilà devenu un vrai prince, d'une resplendissante beauté!

La jeune femme l'assura que c'était bien Noix-de-Coco. Elle lui avoua que, dans la brousse, en portant le riz à son futur époux, elle l'avait vu sortir de son enveloppe et en était restée tout éblouie. Puis elle embrassa tendrement sa belle-mère et lui offrit un des plus fins gâteaux qu'elle eut reçus.

Quant aux deux méchantes princesses, elles ne raillèrent plus leur beau-frère, mais une cruelle jalousie leur mordit le cœur, et, sans avoir besoin de se le dire l'une à l'autre, elles se jurèrent de détruire la félicité de leur jeune sœur. ............. [1]

*Conte de l'Annam et du Cambodge.*
Tiré de « NOIX-DE-COCO ».
(Maurice BOUCHOR. Contes d'après la tradition orientale et africaine. A. Colin, éditeur.)

---

[1]) *Résumé de la deuxième partie du conte.*

Au cours d'un voyage en bateau, et par la faute des méchantes sœurs, la princesse tombe dans la mer, et chacun la croit perdue. Mais grâce au pouvoir d'une bague merveilleuse que Noix-de-Coco lui avait donnée, elle peut vivre dans l'eau, se transforme en une femme minuscule et s'abrite dans une coquille d'huître. Un beau jour, le courant la jette sur le rivage. Elle sort de sa coquille et va se réfugier chez de pauvres gens. Après bien des misères, elle est retrouvée par Noix-de-Coco et tous deux vivent désormais heureux. Les deux aînées sont condamnées à habiter une masure et à gagner péniblement leur vie.



# 34. — L'ENFANT D'ÉLÉPHANT

IMAGINE-TOI qu'au temps jadis, l'Eléphant n'avait pas de trompe. Il n'avait qu'un nez noiraud, courtaud et gros comme une botte ; il pouvait bien le tortiller de droite et de gauche, mais non pas ramasser des choses avec.

Or il y avait un Eléphant — un Eléphant tout neuf — un Enfant d'Eléphant — plein d'une insatiable curiosité ; cela veut dire qu'il posait toujours un tas de questions. Et il demeurait en Afrique, et il remplissait toute l'Afrique de ses insatiables curiosités. Il demanda à sa grande tante l'Autruche pourquoi les plumes de sa queue poussaient comme ça ; et sa grande tante l'Autruche le cogna de sa dure, dure patte. Il demanda à son gros oncle l'Hippopotame pourquoi il avait les yeux rouges ; et son gros oncle l'Hippopotame le cogna de son gros, gros pied. Il demanda à sa maigre tante la Girafe pourquoi elle avait la peau tachetée, et sa maigre tante la Girafe le cogna de son dur, dur sabot ; et il demanda à son oncle poilu le Babouin pourquoi les melons avaient ce goût-là, et son oncle poilu le Babouin le cogna du revers de sa main poilue. Il posait des questions à propos de tout ce qu'il voyait, entendait, éprouvait, sentait et touchait, et tous ses oncles et tantes le cognaient ; ce qui ne l'empêchait pas de rester plein d'une insatiable curiosité.

Un beau matin, cet insatiable Enfant d'Eléphant fit une belle question, qu'il n'avait jamais faite encore. Il demanda :

— Qu'est-ce que le Crocodile mange pour dîner?

Là-dessus, tout le monde lui dit : « Chut! » à haute et terrible voix, et on se mit à le cogner sans perdre une minute, ni s'arrêter pendant longtemps.

Un peu plus tard, quand ce fut fini, il tomba sur l'oiseau Kolokolo perché dans un buisson d'épines et il dit :

— Mon père m'a cogné et ma mère m'a cogné ; tous mes oncles et tantes m'ont cogné de même pour mon insatiable curiosité ; n'empêche que je veux savoir ce que le Crocodile a pour dîner!

Alors l'oiseau Kolokolo dit, avec un cri lamentable :

— Va sur les rives du grand fleuve Limpopo. Il est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre. Cherche là!

Dès le matin suivant, cet insatiable Enfant d'Eléphant prit cent livres de bananes, cent livres de cannes à sucre et dix-sept melons, et dit à tous les siens :

— Au revoir ; je vais au grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre, pour savoir ce que le Crocodile mange pour dîner.

Et tous le cognèrent en chœur une fois de plus pour lui porter chance, bien qu'il les priât le plus poliment du monde de n'en rien faire.

Puis il s'en alla, un peu congestionné, mais pas étonné du tout, tout en mangeant des melons, jusqu'à ce que, à la fin, il arrivât aux berges du grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre, exactement comme avait dit l'oiseau Kolokolo.

Or, il te faut savoir que jusqu'à cette semaine, ce jour, cette heure et cette minute-là, cet insatiable Enfant d'Eléphant n'avait jamais vu de Crocodile, ni ne savait comment c'était fait.

* * *

La première chose qu'il trouva fut un Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, enroulé autour d'un rocher.

— Faites excuse, dit l'Enfant d'Eléphant avec la plus grande politesse ; mais auriez-vous vu rien qui ressemble à un Crocodile dans ces parages?

— Si j'ai vu un Crocodile? s'écria le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher d'un ton de mépris écrasant. Qu'est-ce que vous allez me demander encore, après cela?

— Faites excuse, dit l'Enfant d'Eléphant, mais auriez-vous la bonté de me dire ce qu'il mange pour dîner?

Là-dessus le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher se détortilla très vite du rocher et cogna l'Enfant d'Eléphant de son écailleuse et fouettante queue.

— C'est drôle, dit l'Enfant d'Eléphant: car mon père et ma mère, ainsi que mon oncle et ma tante, sans parler de mon autre tante, la Girafe, et de mon autre oncle, le Babouin, m'ont cogné tous pour mon insatiable curiosité, et je pense qu'ici c'est la même chose.

De sorte qu'il prit congé avec la plus grande politesse du Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, après l'avoir aidé à se reboudiner autour de son rocher ; puis continua, un peu congestionné, mais pas étonné du tout, mangeant des melons, jusqu'à ce qu'il posât le pied sur ce qu'il prit pour une souche au bord même du grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre.

Mais c'était bel et bien le Crocodile, et le Crocodile cligna d'un œil — comme ceci!

— Faites excuse, dit l'Enfant d'Eléphant avec la plus grande politesse, mais vous serait-il arrivé de voir un Crocodile dans ces parages?

Là-dessus le Crocodile cligna de l'autre œil et souleva à demi sa queue hors de la vase ; et l'Enfant d'Eléphant se recula avec la plus grande politesse, car il n'avait pas envie d'être cogné de nouveau.

— Viens çà, petit, dit le Crocodile ; pourquoi fais-tu de ces questions-là ?

— Faites excuse, dit l'Enfant d'Eléphant avec la plus grande politesse, mais mon père m'a cogné, ma mère m'a cogné, sans parler de ma grande tante l'Autruche, de mon gros oncle l'Hippopotame, de ma tante la Girafe qui rue si fort, ni de mon oncle poilu le Babouin, sans oublier le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, à l'écailleuse et fouettante queue, là-bas au tournant de la berge, qui cogne plus fort que tout le monde ; c'est pourquoi, si cela ne vous faisait rien, j'aimerais mieux ne plus être cogné pour aujourd'hui.

— Viens çà, petit, dit le Crocodile, car le Crocodile, c'est moi.

Et il versa des larmes de Crocodile pour montrer qu'il disait vrai. Alors l'Enfant d'Eléphant en eut l'haleine coupée et, tout soufflant, s'agenouilla sur la berge et dit :

— Vous êtes la personne même que je cherche depuis de si longs jours. Voudriez-vous, s'il vous plaît, me dire ce que vous mangez pour dîner?

— Viens çà, petit, dit le Crocodile, et je vais te le dire à l'oreille.

Alors l'Enfant d'Eléphant approcha sa tête tout près de la gueule dentue du Crocodile, et le Crocodile le happa par son petit nez, lequel, jusqu'à cette semaine, ce jour, cette heure et cette minute-là, n'était pas plus grand qu'une botte.

— Je crois, dit le Crocodile — et il dit cela entre ses dents — je crois qu'aujourd'hui je commencerai par de l'Enfant d'Eléphant.

A ces mots, l'Enfant d'Eléphant se sentit fort ennuyé, et il dit, en parlant du nez comme ceci :

— Laissez-boi aller! Fous be faides bal!

Alors le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher descendit la berge dare-dare et dit :

— Mon jeune ami, si vous ne tirez pas dès maintenant, sur-le-champ, aussi fort que vous pouvez, j'ai grand'peur que cette vilaine bête ne vous précipite en ce courant limpide, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « Ouf! »

* * *

Alors l'Enfant d'Eléphant s'assit sur ses petites hanches et tira, tira, tira encore, tant et si bien que son nez commença de s'allonger. Et le Crocodile s'aplatit dans l'eau qu'à grands coups de queue, il fouettait comme de la crème, et lui aussi tira, tira, tira.

Et le nez de l'Enfant d'Eléphant continuait à s'allonger ; et l'Enfant d'Eléphant se cala sur toutes ses quatre petites pattes et tira, tira, tira encore, et son nez continuait toujours à s'allonger ; et le Crocodile godilla de la queue comme d'un aviron, et lui aussi tira, tira, tira encore, et, à chaque effort, le nez de l'Enfant d'Eléphant s'allongeait de plus en plus — et cela lui faisait grand mal!

Puis l'Enfant d'Eléphant sentit ses pieds glisser et il dit, en parlant du nez, ce nez qui avait maintenant près de cinq pieds de long :

— C'est drop. Je n'y diens blus!

Alors le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher descendit sur la berge et se noua autour des jambes de derrière de l'Enfant d'Eléphant, et dit :

— Voyageur téméraire et dépourvu d'expérience, nous allons maintenant donner pour de bon un grand effort, parce que, autrement, j'ai dans l'idée que cette vilaine bête que voilà va compromettre votre brillant avenir.

Alors il tira, et l'Enfant d'Eléphant tira, et le Crocodile tira ; mais l'Enfant d'Eléphant et le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher tirèrent le plus fort ; et, à la fin le Crocodile lâcha le nez de l'Enfant d'Eléphant avec un plop! qu'on entendit du haut en bas du fleuve Limpopo.

Alors l'Enfant d'Eléphant s'assit ; mais il commença par dire « Merci » au Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher ; et fut gentil ensuite pour son pauvre nez qu'il enveloppa tout du long d'une compresse de feuilles de bananier fraîches et laissa pendre au frais dans le grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile et gris-vert.

— Pourquoi faites-vous ça? dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher.

— Faites excuse, dit l'Enfant d'Eléphant, mais mon nez est vilainement déformé et j'attends qu'il reprenne sa belle forme.

— Alors tu attendras longtemps, dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher.

L'Enfant d'Eléphant resta là trois jours, assis, attendant que son nez diminue. Mais ce nez ne diminuait pas et même il le faisait loucher. Car, tu as compris que le Crocodile, à force de tirer, en avait fait bel et bien une trompe, telle que tous les éléphants en portent aujourd'hui.

* * *

Vers la fin du troisième jour, une mouche vint, qui le piqua sur l'épaule ; et avant de savoir ce qu'il faisait il leva sa trompe et tua cette mouche.

— Avantage numéro *Un*! dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher. Tu n'aurais jamais pu faire ça avec un simple petit tronçon de nez. Essaye de manger un peu maintenant.

Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, l'Enfant d'Eléphant étendit sa trompe et arracha un gros paquet d'herbe, en épousseta les racines contre ses jambes de devant, et se le tassa dans la bouche.

— Avantage numéro *Deux*! dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher. Tu n'aurais jamais pu faire ça avec un simple petit tronçon de nez. Ne trouves-tu pas que le soleil tape dur ici?

— C'est vrai, dit l'Enfant d'Eléphant.

Et avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il cueillit une motte de vase sur la berge du grand fleuve Limpopo et se l'appliqua sur la tête, où ça lui fit une belle casquette fraîche qui lui dégoulinait derrière les oreilles.

— Avantage numéro *Trois*! dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher. Tu n'aurais jamais pu faire ça avec un simple petit tronçon de nez. Maintenant, si on te cognait, qu'est-ce que tu dirais?

— Faites excuse, dit l'Enfant d'Eléphant, mais cela ne me plairait pas du tout.

— Qu est-ce que ça te dirait de cogner quelqu'un? dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher.

— Ma foi, cela me plairait assez, dit l'Enfant d'Eléphant.

— Eh bien, dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, tu trouveras ce nouveau nez que tu as là fort utile pour cogner les gens.

— Merci! dit l'Enfant d'Eléphant. Je m'en souviendrai, et maintenant, je crois que je vais rentrer à la maison rejoindre mon excellente famille.

C'est ainsi que l'Enfant d'Eléphant retourna chez lui à travers l'Afrique, en jouant et folâtrant avec sa trompe. Quand il voulait manger des fruits, il les cueillait à l'arbre, au lieu d'attendre qu'ils tombent comme il faisait auparavant. Quand il voulait de l'herbe, il l'arrachait du sol, au lieu de se traîner sur les genoux comme il faisait auparavant. Quand les mouches le piquaient, il cassait une branche d'arbre et s'en servait en guise de chasse-mouches ; et il se collait une casquette de boue fraîche et dégoulinante, lorsque le soleil tapait. Quand il s'ennuyait de marcher seul à travers l'Afrique, il se chantait des airs dans sa trompe et ça faisait du bruit comme plusieurs fanfares. Il s'écarta de sa route afin de trouver un hippopotame (ce n'était pas un parent) et le cogna de toute sa force pour s'assurer que le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher avait dit vrai en parlant de sa nouvelle trompe.

* * *

Par un soir tout noir, il rejoignit son excellente famille et, sa trompe roulée, il dit :

— Comment vous portez-vous?

Ils furent très contents de le revoir, et immédiatement répondirent :

— Viens ici qu'on te cogne pour ton insatiable curiosité.

— Peuh! dit l'Enfant d'Eléphant. Je crois, mes braves gens, que vous n'y connaissez rien pour la chose de cogner ; quant à moi, c'est différent. Vous allez voir.

Alors il déroula sa trompe et jeta deux de ses parents à terre.

— Oh! sac à bananes! dirent-ils, où as-tu appris ce coup-là, et qu'est-ce qui est arrivé à ton nez?

— Le Crocodile, qui demeure sur les berges du grand fleuve Limpopo, lequel est comme de l'huile et gris-vert, m'en a fait cadeau d'un neuf, dit l'Enfant d'Eléphant. Je lui ai demandé ce qu'il avait pour dîner, et il m'a donné ça comme souvenir.

— C'est vilain, dit son oncle poilu le Babouin.

— Peut-être, dit l'Enfant d'Eléphant, mais pourtant c'est commode.

Et, saisissant son oncle poilu le Babouin par une jambe, il le déposa dans un nid d'abeilles.

Alors ce méchant Enfant d'Eléphant se mit à cogner toute son excellente famille tant et plus, au point qu'ils finirent par avoir très chaud et se sentir fort étonnés. Il arracha à sa grande tante l'Autruche les plumes de sa queue; il prit son autre tante la Girafe par une jambe de derrière et la traîna dans un buisson d'épines; il fit des peurs à son oncle l'Hippopotame en lui soufflant des bulles dans l'oreille, pendant qu'il faisait la sieste dans l'eau ; mais il ne laissa personne toucher à l'oiseau Kolokolo.



A la fin, cela chauffa tellement que toute sa chère famille partit à la queue leu leu vers les berges du grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre, pour faire au Crocodile l'emprunt de nouveaux nez. Quand ils revinrent, personne ne cogna plus personne ; et c'est depuis ce jour-là, que tous

les éléphants que tu verras, sans parler de ceux que tu ne verras pas, ont des trompes exactement semblables à la trompe de l'insatiable Enfant d'Eléphant.

RUDYARD KIPLING.

(Histoires *Comme ça*) Traduction d'Humières et Fabulet
(Delagrave, éditeur).





# 35. — MÉA YEUNG

## I. — *Le mariage de Méa Yeung.*

ÉA YEUNG était un pauvre pêcheur qui habitait un petit village du Laos [1].

Il était bien misérable : ses vêtements, tout usés, s'en allaient en lambeaux ; sa maison était sale, et il était si pauvre qu'il mangeait tout juste assez pour ne pas mourir de faim.

Une nuit qu'il dormait profondément, il eut un songe. Un génie lui apparut et lui dit :

— Méa Yeung, tu es un brave homme : malgré ta misère, tu n'envies pas le bien des autres, et jamais, même quand tu avais très faim, tu n'as dérobé ce qui ne t'appartenait point. Aussi je veux te récompenser. Trouve une femme travailleuse, active, qui consente à vivre la même vie que toi et bientôt vous serez tous deux riches et heureux.

---

[1]) Partie ouest de l'Indochine française.

Quand Méa Yeung se réveilla et qu'il revit ses haillons, sa maison misérable et la mauvaise bouillie qui lui servait de nourriture, il soupira :

— Hélas! le Génie a mis à mon bonheur une condition impossible à réaliser. Quelle femme consentirait à partager une aussi pénible existence?

Il avait en effet essayé autrefois de se marier, mais toutes les femmes auxquelles il s'était adressé avaient éclaté d'un rire dédaigneux :

— Es-tu fou, Méa Yeung? lui disaient-elles. Tu ne peux même pas te nourrir. Comment oses-tu songer à prendre une compagne!

Méa Yeung ramassa donc ses outils de pêcheur, et, comme chaque matin, il se dirigea tristement vers le fleuve.

Or, il rencontra en route une femme qui n'était pas de son village ni des villages voisins, car il ne l'avait jamais vue. Elle était vêtue pauvrement, mais très proprement ; elle avait un maintien modeste, et pourtant elle était belle, et une vive intelligence éclairait son visage.

Alors il sembla à Méa Yeung que le Génie qu'il avait vu en rêve lui disait à l'oreille :



— Voilà la compagne qui t'aidera à gagner la richesse et le bonheur.

Le pauvre pêcheur s'arrêta et, voyant que l'inconnue le regardait avec bonté, il s'enhardit à lui demander :

— O! belle étrangère! Un génie m'a dit en songe que si une femme travailleuse et active consentait à vivre avec moi, nous deviendrions ensemble riches et heureux. Veux-tu être cette femme?

L'étrangère s'approcha, elle examina attentivement le pêcheur ; elle vit ses vêtements déchirés, sa pauvre mine d'homme qui a toujours faim ; elle vit aussi son visage honnête et la tristesse de son regard. Elle fut émue de tant de malheur et lui dit :

— J'accepte de venir avec toi pour t'aider. A nous deux nous saurons bien vaincre la misère.

C'était vraiment une femme admirable, courageuse à la besogne et toujours de bonne humeur. En quelques semaines la vie du pêcheur fut, grâce à elle, complètement transformée. La maison, nettoyée de fond en comble, ornée de fleurs et de feuillage, parut plus confortable ; les vêtements de Méa Yeung, lavés et raccommodés devinrent présentables ; la misérable nourriture fut préparée avec un art si parfait qu'elle était des plus agréables au goût.

De jour en jour, Méa Yeung reprenait des forces ; il devenait gai, lui qui était toujours triste ; il paraissait plus jeune, lui que les privations avaient vieilli ; il était heureux, et c'est ainsi que la promesse du Génie commença à se réaliser.

## II. — *Méa Yeung sauve le roi et la reine.*

Sur ces entrefaites, le roi organisa dans la région une grande chasse.

Quand la femme de Méa Yeung apprit la nouvelle, elle dit à son mari :

— Je vais te préparer de bonnes provisions. Tu les emporteras et tu t'arrangeras pour suivre le roi partout où il ira. Si, par hasard, il s'égarait et qu'il ait faim et soif, tu serais là pour le satisfaire.

Il arriva ce qu'elle avait prévu. Le roi, entraîné par son ardeur à poursuivre le gibier, s'enfonça au plus épais de la forêt, sans s'occuper de savoir si ses compagnons le suivaient. A midi, au moment de la grande chaleur, il s'arrêta fatigué, ayant faim et soif. Il descendit de son cheval, s'assit sous un figuier et appela ses serviteurs pour qu'on lui donnât à boire et à manger. Mais un seul homme avait pu le suivre : c'était Méa Yeung. Le roi le vit, arrêté timidement à une distance respectueuse. Il lui fit signe de s'approcher et lui dit :

— Le jour s'avance ; mes serviteurs sont bien loin d'ici ; je ne sais pas s'ils me retrouveront et cependant je meurs de faim et de soif !

Méa Yeung se prosterna :

— J'ai bien du riz, mais quel riz! comment un roi pourrait-il goûter un mets aussi indigne de lui!

— Bon ou mauvais, sers-le-moi, car la faim me tourmente.

— J'ai bien aussi de l'eau, mais je n'ose vous l'offrir!



— Donne vite ; la soif me brûle les lèvres.

Méa Yeung s'empressa de présenter au roi le riz, l'eau, et les autres aliments qu'il avait apportés.

Le tout était aussi délicat que les mets des cuisines royales.

Le roi s'exclama :

— Oh! tout ceci est succulent, et ton épouse est vraiment habile. Il est impossible de trouver quelque chose de meilleur.

Il but de l'eau, elle était parfumée et délicieuse.

— Ta femme mérite des louanges, car elle prépare de bonnes choses. Aurais-tu maintenant de l'arec, du bétel et de la cire pour les lèvres?

Méa Yeung les lui servit à l'instant, car sa femme n'avait rien oublié.

Quand le roi eut terminé son repas, il demanda au pêcheur :

— Comment t'appelles-tu?

— Méa Yeung, Sire, pour vous servir.

— Eh bien, Méa Yeung, de retour au palais, je te récompenserai!

Puis il s'endormit sous le figuier.

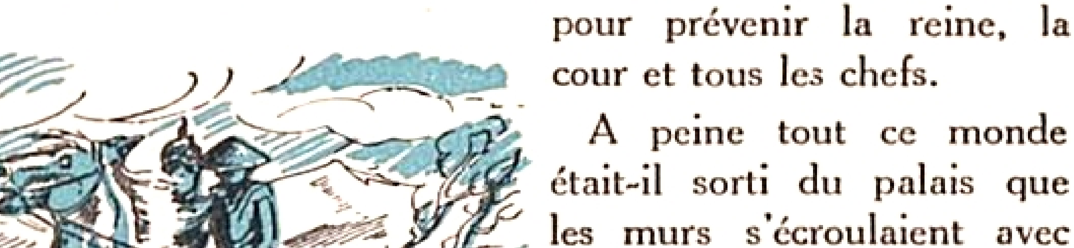
Or, cet arbre était la retraite préférée du plus redoutable génie de la forêt.

Furieux de voir que le roi s'était installé chez lui sans lui en demander la permission, il assembla les génies voisins et leur dit :

— Voyez ce roi qui, sans même m'avoir salué, s'est endormi sous mon ombrage. Son insolence doit être punie! Écrasons-le en brisant sur lui les branches de mon figuier! S'il échappe, nous renverserons les murs de son palais et nous l'ensevelirons sous les ruines. Si un génie plus puissant que nous le protège à nouveau, je prendrai la forme du naja, le terrible serpent, je m'introduirai la nuit près de sa couche et je le ferai périr!

Tous les génies approuvèrent. Ils se mirent à l'œuvre aussitôt et les branches énormes commencèrent à craquer.

Mais Méa Yeung avait entendu. Le roi, réveillé par lui, sauta sur son coursier, prit le pêcheur en croupe et rentra en hâte au palais pour prévenir la reine, la cour et tous les chefs.



A peine tout ce monde était-il sorti du palais que les murs s'écroulaient avec fracas.

Alors le roi dit à Méa Yeung :

— Je te dois deux fois la vie, mais un grave danger me menace encore. Je te demande de venir avec moi dans mon deuxième palais et de veiller toute la nuit sur mon repos.

Méa Yeung courut à sa maison, raconta à sa femme la chasse, l'isolement du roi, le repas que le roi avait trouvé excellent, les éloges qu'il avait décernés, puis la colère du génie, la fuite vers le palais et la destruction de ce dernier.

Après quoi il mangea rapidement, s'arma d'un sabre bien tranchant, s'en alla au palais, et, le soir venu, il se tint attentif et immobile au

pied du lit où le roi reposait à côté de la reine. Tous les chefs et les gardes étaient debout pour défendre leur prince. Mais au milieu de la nuit, accablés par les fatigues de la journée, ils s'endormirent tous profondément. Seul, Méa Yeung continua de veiller.



Alors un serpent formidable apparut, traînant sans bruit sur le sol ses monstrueux anneaux, ouvrant une gueule effrayante, montrant les redoutables crochets dont la blessure empoisonnée tue en quelques instants l'homme le plus robuste.

Méa Yeung, domptant sa frayeur, s'élança, et, d'un violent coup de sabre, il abattit la tête du monstre, puis il trancha le corps en morceaux et les poussa sous le lit.



Le sang jaillit de tous côtés sur Méa Yeung, sur les murs et jusque sur la poitrine et la gorge de la reine endormie.

La reine s'éveilla en sursaut. Elle vit auprès d'elle un homme tenant à la main un sabre ensanglanté et ayant sur le visage l'expression terrible que lui avait donnée sa lutte avec le serpent. Elle ne reconnut pas le fidèle Méa Yeung ; elle pensa qu'un criminel s'était introduit dans le palais pour la faire périr. Elle poussa un grand cri d'épouvante et retomba évanouie.

Ce cri éveilla tout le monde : le roi, les chefs et les serviteurs. Quand le roi vit la reine tachée de sang et immobile comme une morte, quand

il reconnut d'autres taches de sang sur les vêtements et sur le sabre de Méa Yeung, il crut que la reine venait d'être tuée et que le coupable était Méa Yeung.

Sans réfléchir, fou de douleur et de colère, il appela ses bourreaux et, leur désignant Méa Yeung, il leur ordonna :

— Emmenez vite cet homme hors du palais et tranchez-lui la tête !

## III. — *Méa Yeung comdamné à mort.*

Les bourreaux conduisirent leur prisonnier vers la sortie sud du palais et prièrent le gardien d'ouvrir la lourde porte.

Le gardien s'étonna. Les usages et les lois défendaient d'exécuter pendant la nuit les condamnés à mort. Et pourtant le roi avait ordonné. Que faire, sinon obéir?

Alors Méa Yeung s'avança et dit :

— Écoutez cette histoire :

Une femme avait un enfant ; elle élevait aussi une mangouste à laquelle elle était fort attachée. Un jour, se rendant au marché, elle déposa l'enfant dans son hamac à la garde de la mangouste. Survint un affreux serpent qui essaya de mordre l'enfant. La mangouste se jeta sur lui et le tua. La mère arriva sur ces entrefaits. Elle vit la mangouste venir à elle couverte de sang ; elle crut qu'elle avait égorgé son enfant, et elle assomma la pauvre bête. Allant ensuite vers le hamac, elle trouva l'enfant sain et sauf et le serpent mort à côté de lui. Elle comprit sa faute, trop tard ! et se désola en vain.

— Malheur ! disait-elle, j'ai tué la mangouste et elle avait sauvé mon enfant !

Quand le gardien de la porte sud eut entendu cette histoire, il dit :

— J'aime et j'honore notre roi, mais il se peut que, lui aussi, se désole bientôt comme cette femme. La loi me défend d'ouvrir. Je n'ouvrirai pas.

Alors les bourreaux conduisirent leur prisonnier vers la sortie nord du palais. Mais là encore le gardien s'étonna de cette exécution nocturne, et, comme il hésitait sur ce qu'il devait faire, Méa Yeung s'approcha et dit :

— Vous tous, prêtez-moi votre attention et écoutez ce récit :

Il était une fois un roi qui élevait un perroquet. Un beau jour l'oiseau s'envola vers les forêts et, quand il revint, il était embelli de couleurs merveilleuses. Le roi, saisi d'admiration, lui demanda comment il avait fait pour obtenir cette parure ravissante.

— C'est très facile, répondit le perroquet : j'ai mangé des mangues qui, si vieux qu'on soit, donnent la jeunesse et la beauté.

— O! cher perroquet, va me cueillir un de ces fruits!

Le perroquet partit à tire-d'aile et rapporta une mangue.

— Si je mange ce fruit, je serai seul à en profiter, se dit le roi.

Il le mit en terre afin d'obtenir un arbre et de nombreux fruits et qu'ainsi tous ses sujets pussent rajeunir.

Au bout de plusieurs années, les fleurs et les fruits apparurent enfin. Le roi en fit goûter à ses gens et... tous ceux qui en mangèrent moururent empoisonnés!

— Misérable perroquet, s'écria-t-il, tu voulais causer ma mort?

Et pris de colère, il le tua.

Dans la suite, personne n'osa plus toucher aux fruits de cet arbre redoutable.

Longtemps après, deux miséreux, le mari et la femme, gardiens des éléphants royaux, se dirent :

— Nous sommes bien vieux, bien malades et nous souffrons jour et nuit sans espoir de soulagement. Mangeons des mangues vénéneuses, et la mort nous délivrera!

Le mari mangea un fruit et — ô merveille! — il retrouva soudain toute la force et la beauté de sa jeunesse.

La femme y goûta à son tour et elle redevint aussitôt une jeune fille éblouissante!

— Ah! s'écria-t-elle toute joyeuse, ces jours-ci, je n'étais qu'une pauvre vieille, j'avais la peau racornie comme les caïmans perdus dans les marécages. Vous, mon ami, vous n'aviez plus que quelques cheveux et votre dos courbé faisait pitié. Et voilà que nous avons retrouvé la beauté des jeunes années! O fortune!

Quand le roi aperçut ce beau couple qui gardait ses éléphants, il essaya de savoir d'où il venait. L'homme et la femme racontèrent leur histoire :

— Ce sont les mangues, dirent-ils, qui ont fait le miracle!

Surpris, le roi envoya chercher des fruits ; il en donna aux siens et tous refleurirent de jeunesse.

Alors on examina l'arbre. On découvrit qu'un serpent naja avait eu son antre à son pied, le venin du reptile empoisonnait l'arbre et ses fruits! Le naja disparu, les fruits avaient retrouvé leur vertu.

Le pauvre perroquet n'avait donc pas menti.

Combien le roi regretta de l'avoir fait mettre à mort!

Quand l'histoire fut terminée, le gardien de la porte nord dit :

— Notre roi est juste et bon. Mais il peut se tromper. Bourreaux, allez-vous-en. Je n'ouvrirai pas la porte car j'ai la loi pour moi!

## IV. — *L'innocence de Méa Yeung est reconnue.*

Pendant ce temps, la reine était peu à peu revenue à la vie. Lorsqu'elle eut repris ses forces, elle raconta qu'elle avait fait un rêve affreux : il lui semblait être poursuivie par un génie grimaçant qui la menaçait d'un sabre ensanglanté. Elle s'était éveillée brusquement ; elle avait vu près d'elle cet homme qui, lui aussi, tenait dans sa main un sabre couvert de sang. Elle ne l'avait pas reconnu ; elle avait cru que le génie l'avait poursuivie jusque dans le palais et elle s'était évanouie en poussant un cri d'épouvante. Mais tout cela n'était qu'un rêve. Elle n'avait aucune blessure, et sa frayeur était vaine.

Alors on chercha d'où venait le sang qui tachait la reine, le lit, les murs de la chambre. Un serviteur découvrit sous la couche royale

les morceaux du monstrueux naja. Le roi frémit à la vue du reptile et comprenant tout à coup ce qui s'était passé, il s'écria :

— O brave Méa Yeung! Je n'avais pas de défenseur plus courageux ni plus dévoué que toi. Trois fois tu m'as sauvé la vie, et moi, je t'ai condamné à mort. Maudites soient ma précipitation et mon injuste fureur! Gardes! courez vite aux portes. Peut-être est-il temps encore. Ramenez-moi Méa Yeung. Ah! je donnerais bien la moitié de mon royaume pour qu'il soit encore en vie!



Bientôt Méa Yeung arriva sain et sauf. Alors, tout joyeux, le roi s'avança vers lui, le serra dans ses bras et lui dit :

— Méa Yeung! Si nous vivons encore, la reine et moi, c'est à toi que nous le devons. Pardonne-moi ma colère insensée. Je veux que désormais, toi et ta femme vous soyez honorés parmi les plus grands du royaume.

Méa Yeung et sa femme furent comblés d'honneurs et de bienfaits. Mais personne ne fut jaloux de leur heureux sort, car ils restèrent modestes et serviables.

Et c'est ainsi que la prophétie du génie se réalisa. Méa Yeung avait trouvé une épouse travailleuse, habile, intelligente et bonne. Il était sûr de devenir riche et heureux.

Adaptation d'*un conte laotien.*



# TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMERIE ISTRA STRASBOURG
C. O. L. 315.374 - N° Editeur 21.460
DÉPOT LÉGAL : 3e trimestre 1950